

**HYÈRES**  
**EN**  
**PROVENCE**

# Hyères en Provence



Une monographie  
de

June FERNANDEZ

# TABLE DES MATIERES



## Préface et Introduction

Page

### Chapitres:

1.	Hyères	1
2.	Le Tourisme d'hiver	11
3.	Des distractions pour les Touristes	17
	Les manœuvres navales	
	Autres Distractions	
	Promenades et Excursions	
	Le "shopping"	
4.	Archéologues et Archéologie à Hyères	27
	Les Fouilles d'Olbia	
	Les Fouilles de San Salvador	
	Autres Fouilles entreprises par le Duc de Luynes	
	Les Fouilles de Costebelle	
5.	Bâtiments remarquables à Hyères	41
	La Tour des Templiers	
	Le Château	
	Eglises et Chapelles	

6.	Quelques personnalités locales	55
	M. Alphonse Denis (1794-1876)	
	Alexis Riondet (1805-1868)	
	Alexis Godillot (1816-1893)	
	Comte de Beauregard (1800-1859)	
	Col. Olivier Voutier (1816-1877)	
	Paul Bourget (1852-1935)	
	Louis André-Manuel Cartigny (1792-1892)	
7.	Des visiteurs célèbres	67
	George Sand	
	Robert Louis Stevenson	
	Jules Michelet	
	Nicolas Tolstoy	
8.	La visite de la Reine Victoria	77

# PREFACE ET INTRODUCTION

Voici l'histoire d'une paisible petite ville du Sud de la France du nom de Hyères (à prononcer comme le mot français pour *yesterday* - hier). A son apogée, au XIX<sup>ème</sup> siècle, elle fut la "perle" du tourisme méditerranéen. Les gens riches et célèbres accouraient vers Hyères de la France entière, ainsi que d'Angleterre, de Russie et d'Allemagne.

Les hivers tempérés de Hyères attirèrent les convalescents fortunés et les premiers "touristes" hivernaux, ainsi que les têtes couronnées. Le calme et la tranquillité, la beauté des paysages et l'extraordinaire luminosité inspirèrent artistes, poètes et écrivains. La richesse et la diversité de l'histoire locale, en particulier les colonies grecques et romaines, attirèrent les archéologues comme un aimant. Hyères était l'endroit qu'il fallait visiter.

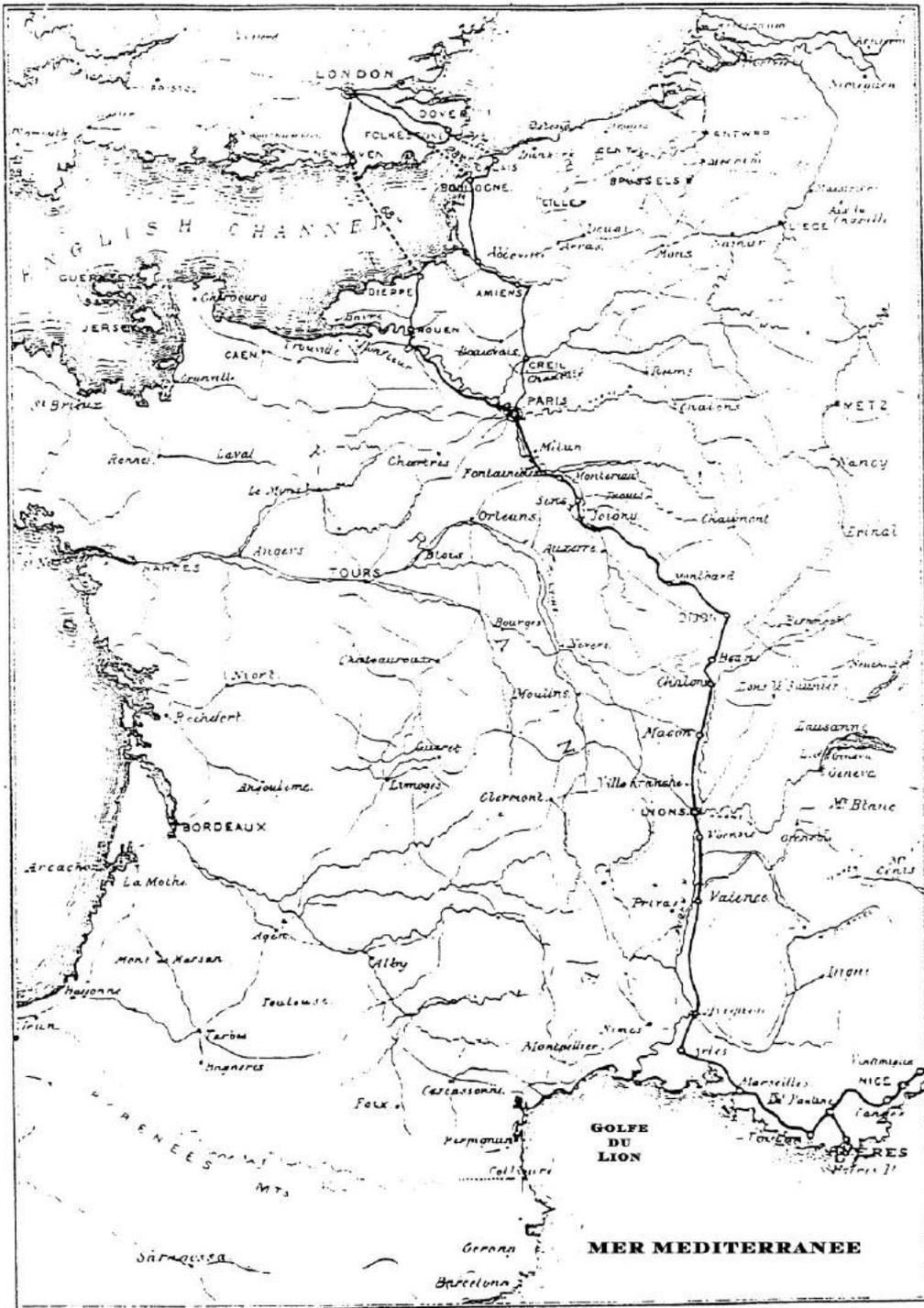
Le présent ouvrage décrit ce que ces premiers visiteurs trouvèrent à Hyères et leurs activités et occupations au cours d'une période que nous avons limitée pour les besoins de notre cause au règne de la Reine Victoria (1837 - 1901). Certains des endroits et des bâtiments que connurent les Victoriens sont restés intacts à ce jour, tandis que d'autres ont été démolis ou ont changé à ne plus pouvoir les reconnaître.

Tous ceux qui viendront en visite à Hyères trouveront dans cet ouvrage une mine d'anecdotes captivantes, de plans et d'illustrations susceptibles d'accroître le plaisir qu'ils tireront de leur séjour dans cette ville – la première des stations de la Riviera.

Patricia Poyton

1<sup>er</sup> Octobre 1993

# DE LONDRES A HYERES

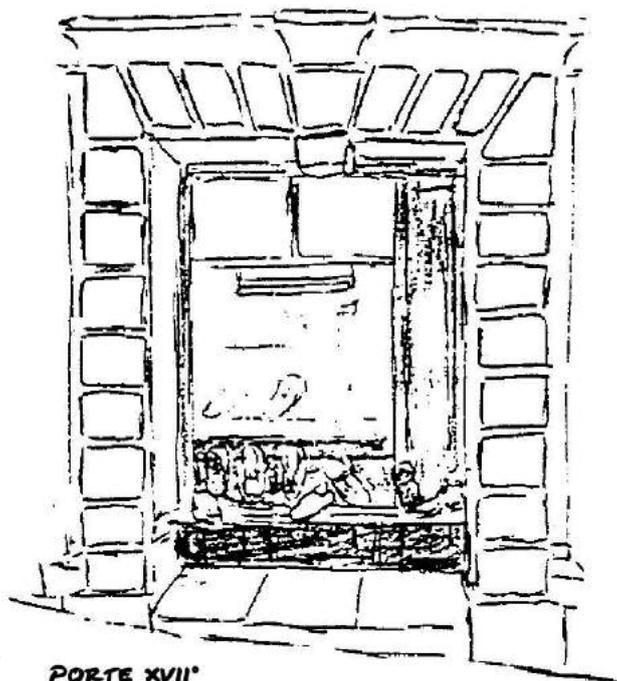


## CHAPITRE 1 – Hyères

Au cours du règne de la Reine Victoria (1837 - 1901), Hyères s'est transformée : de bourgade autarcique, plus ou moins coupée de ses voisins, sinon par voie maritime, elle est devenue une station d'hiver en vogue, dotée d'hôtels de luxe qui attiraient une riche clientèle, tandis que la ville exportait les produits de sa terre, comme les primeurs de fruits et légumes, vers Paris et Londres.

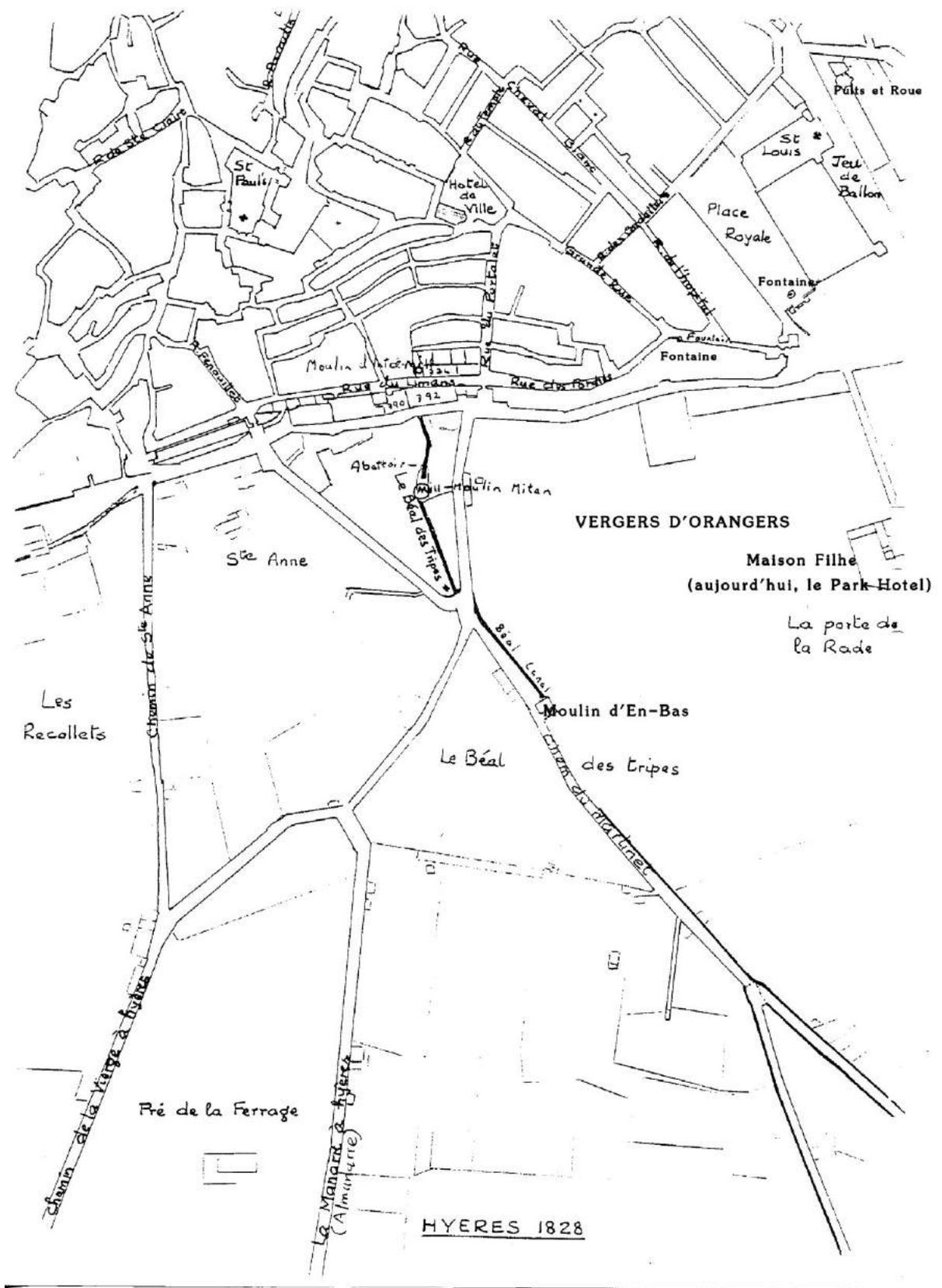
La vieille ville s'est développée sur les pentes méridionales d'une haute colline, à l'abri des remparts du Château moyenâgeux. Le Château fut détruit en 1620 sur ordre de Richelieu, mais il en subsiste des ruines imposantes. Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, 10 à 12 tours couronnaient toujours le sommet du rocher. On se transmettait de génération en génération des histoires de fantômes censés hanter les ruines. Un récit de ce genre parlait d'une tour d'où s'échappaient des gémissements à certaines époques de l'année. Certains juraient avoir aperçu l'Abbesse de l'Almanarre parcourant les ruines du Château, en particulier les nuits d'orage.

Les remparts du Château dégringolaient la colline avant de se perdre dans les rues et les habitations de la vieille ville. Les maisons se serraient frileusement le long de ruelles pentues, étroites et tortueuses. La ville était malodorante, car les évacuations étaient en mauvais état ou inexistantes, et les rues étaient sales. Une tinette circulait encore pour recueillir les rejets nocturnes. Il reste néanmoins des vestiges de la belle ville qui se dressait jadis en ces lieux, notamment dans ces traits caractéristiques frappants que sont les portes et les porches massifs des maisons (voyez le N°3 de la Rue du Portalet, reconstruit en 1665. Juste en face, on peut voir une entrée encore plus ancienne, aujourd'hui reconvertie en vitrine d'un magasin de chaussures.)



**PORTE XVII<sup>e</sup>**

**RECONVERTIE EN VITRINE**



Puits et Roue

St Louis

Jeu de Ballon

Place Royale

Fontaine

Fontaine

Moulin d'En-Haut

Rue du Lendras

Rue des Bords

Abattoir

Moulin d'En-Bas

VERGERS D'ORANGERS

Maison Filhe  
(aujourd'hui, le Park-Hotel)

La porte de  
la Rade

St Anne

Moulin d'En-Bas

Le Béal des Tripes

Les  
Recollets

Pré de la Ferrage

HYERES 1828

Petit à petit, au fur et à mesure que s'effaçait le besoin de s'abriter derrière les murailles d'un château, la ville se développa au-delà des remparts, vers la plaine au pied de la colline. Les grands hôtels, le quartier anglais, les villas et les pensions de famille, les boulevards et avenues rectilignes bordés de palmiers ou de platanes – tout ce qui était à la mode en 1880 – se situaient hors les murs de la cité.

Les maisons les plus méridionales de la ville allaient jusqu'à l'actuelle Route Nationale 98, et s'étendaient vers l'ouest, qui devint le quartier chic de la ville. Au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, la bourgeoisie déserta la vieille ville et elle devint le refuge des Hyérois les plus pauvres et des immigrants italiens.

Aux alentours de 1864, M. Hope Scott, un parent de l'écrivain Sir Walter Scott, décida de s'installer à Hyères. Il fit l'acquisition d'un vaste domaine à l'Est du Cours Strasbourg – ce qui devint connu comme le Quartier d'Orient – et y construisit un certain nombre d'élégantes villas. Malheureusement, avant même que le quartier ne pût être mis en valeur, M. Scott décéda. Comme sa propriété ne pouvait être vendue durant la minorité de ses enfants, une fois de plus le cours du progrès reflua vers l'Ouest.

Tout autour de la ville se dressaient de nombreuses maisons de campagne connues sous le terme italien de "villas", et le terrain était hors de prix. Dans la majeure partie du Nord de la France et dans les villes ordinaires de Provence, on pouvait attendre un retour de 4% à 5% sur ses investissements, mais à Hyères dans les années 1860, on pouvait réaliser un retour sur investissement de 8% ou même 10%, et selon l'emplacement de sa maison on pouvait même obtenir des pourcentages encore plus élevés.

Dans la plupart des villes, on construisait les maisons sur des voies principales, avec un accès facile; mais pas à Hyères. Il était absolument essentiel d'être exposé au Sud, pour avoir le maximum d'ensoleillement (pour le tourisme hivernal qui décidait de rester), et il était extrêmement important de jouir d'une belle vue. Une des premières requêtes des touristes qui louaient une maison était une belle vue – sur les collines, la mer ou la vallée : et il devait absolument y avoir de la végétation – oliviers, chênes, orangers, palmiers ou lauriers roses.

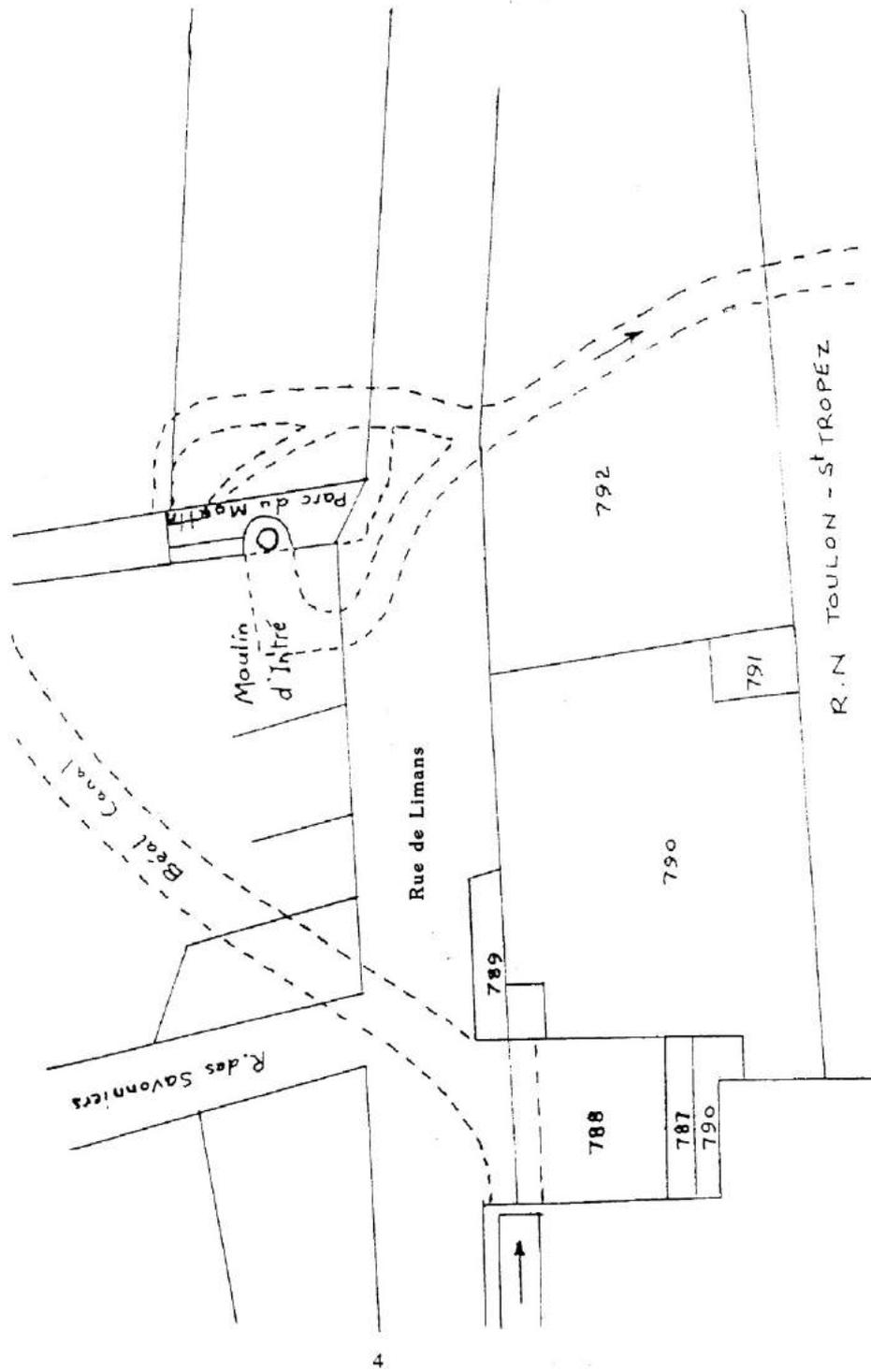
A l'époque, tout comme aujourd'hui, les propriétaires s'inquiétaient qu'on puisse un jour construire un bâtiment qui leur boucherait la vue. Trop d'ombre, une absence de vue ou une exposition au Nord – tels étaient les cauchemars des entrepreneurs de l'époque.

En contrebas du Quartier d'Orient, depuis la Place de la Rade (aujourd'hui Place Clemenceau) jusqu'au bout de l'avenue (jadis R.N. 98) s'étendait le Quartier du Bon Puits. Il s'agissait là du centre d'activité de l'industrielle ville provinciale. Ici, même jusqu'en 1880 ..."s'affairant à l'ombre des gigantesques platanes orientaux, le tonnelier, le charpentier, le ferblantier et le charron travaillaient en plein air. Des charrettes rudimentaires stationnées sur le bas-côté, du matériel agricole, tout un attirail destiné à l'irrigation des champs ou au pompage de l'eau des puits – tout cela s'exposait devant l'entrée des maisons." (Smith).

Au Moyen-Age, et même jusqu'à la construction des routes comme la Route Nationale 98 de Toulon à Hyères, et jusqu'à l'arrivée du chemin de fer, villes et villages étaient isolés, coupés

Echelle : 5mm = 1m

1877



du monde, sinon par mer, rivière ou canal, et devaient vivre en autarcie. Toutes sortes d'ouvriers – charrons, charpentiers, bourreliers, etc. – exerçaient leur métier à Hyères comme dans tous les autres villages. Le vin qu'on y produisait se gardait bien car les grappes avaient bien mûri au chaud soleil. On élevait des moutons, des chèvres et des porcs, qui donnaient de la viande qu'on salait, avec du sel local, pour la conserver. Volailles et poisson étaient en abondance. On sucrant avec du miel. Des olives, on tirait l'huile de cuisson et d'éclairage, et on en faisait du savon. Le blé se transformait en farine dans les moulins du Beal.

Au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle, deux frères nommés de Limans décidèrent de construire un canal pour amener l'eau du Gapeau en ville. Ils firent appel à un ingénieur italien, Jean Natte, pour réaliser le projet. Le contrat établi avec le conseil municipal spécifiait la largeur et la profondeur du canal, et précisait qu'il devrait acheminer assez d'eau pour faire tourner au moins deux moulins à la fois. Jean Natte se vit attribuer des pouvoirs considérables – il fut autorisé à percer les remparts, à couper à travers des voies royales, publiques et privées, et même à faire traverser des maisons par le canal, aussi bien au sol que sous terre. En revanche, il lui était enjoint de construire et faire fonctionner les deux moulins dans les deux ans à compter de la signature du contrat. Malheureusement, il mourut avant d'avoir achevé les travaux, mais son fils Pierre signa un contrat avec Rodolphe de Limans le 31 Janvier 1486, dans l'étude du Sieur de Limans, en face de l'église Saint Pierre.

En fait, on construisit trois moulins. On appela le premier Moulin d'Intré ou d'En-Haut, Rue de Limans; le second, le 'Mitan', Rue d'Almanarre (aujourd'hui le haut de l'Avenue Gambetta), et le troisième fut le Moulin d'En-Bas, Rue du Martinet. La loi obligeait tous les habitants à apporter leur blé à l'un des trois moulins jusqu'en 1866, où ils furent rachetés par la municipalité et leur sort fut scellé. A l'époque, les fermiers, jardiniers et boulangers locaux se plaignaient de ce que les moulins étaient hors service depuis un an. Les boulangers étaient particulièrement lésés car ils devaient acheter de la farine du commerce, qui était loin de valoir la farine moulue localement.

Le Moulin d'Intré fut remplacé par une roue hydraulique pour pomper l'eau dans un réservoir souterrain sous le square devant l'église Saint Paul. Il existe aux archives des plans de la pompe et du réservoir et un rapport de 1892 indiquant qu'un des bras de la roue était cassé et que les habitants de la Haute-Ville n'avaient plus d'eau.

En 1876 un plan des archives montre le lavoir communal qu'on envisageait de construire juste en-dessous de Saint Paul. Celui-ci est toujours utilisé.

Le Moulin d'En-Bas fut vendu par la municipalité en Novembre 1880 sous condition que les bâtiments ne soient plus utilisés pour la minoterie et que l'eau soit coupée.

En 1880 le Maire et le Conseil estimèrent que le Moulin Mitan, situé en plein milieu du terrain sur lequel ils envisageaient de faire un boulevard, serait une verrue et un frein au développement de la ville. Il fut donc détruit.

Aujourd'hui, il ne reste rien des trois moulins à eau qui moulurent le blé local pendant près de 400 ans, mais le canal du Béal est toujours là.

Outre la minoterie, les principales activités industrielles de la vallée d'Hyères au milieu du XVIII<sup>ème</sup> étaient la production du sel et la fabrication de tuiles et de poteries. Il y avait également trois distilleries et une fabrique de bouchons.

Par ailleurs on pressait aussi les olives – à une époque on comptait 23 moulins en fonctionnement. On peut encore voir un de ces moulins datant du XVI<sup>ème</sup> siècle en état de marche, près de La Farlède. La meilleure époque pour les visites est l'automne, au moment de la récolte. L'énorme roue à eau alimentée par un aqueduc est toujours là, mais les meules sont désormais entraînées par un moteur électrique.

Au siècle dernier, rien ne se perdait. La première pression à froid donnait une huile d'olive vierge, dorée et goûteuse. Le deuxième pression, à chaud, donnait une huile ordinaire. On utilisait l'huile issue des résidus dans les savonneries et comme huile moteur ou d'éclairage. On écrasait les noyaux pour faire une sorte de farine, qu'on ajoutait en petite quantité à la farine ordinaire pour empêcher que le pain n'attache dans le four. Quant au reste – les peaux etc. – on les utilisait comme engrais.

C'était un autre monde – une palette de couleurs, d'odeurs et de sons différents – des gens chaussés de sabots ou de galoches à bout ferré cheminaient à grand bruit, leurs outils sur l'épaule, ou menant leurs bêtes. Les marchands de rue donnaient de la cloche pour annoncer leur marchandise .

Des charrettes et des voitures à chevaux ajoutaient au vacarme et aux odeurs. En 1849, en raison des encombrements de la "circulation" le Maire décida de faire installer deux bornes à l'entrée de la Rue Rabaton pour empêcher les charrettes de l'emprunter. La rue était constamment bloquée du fait de son étroitesse et les charrettes, cherchant à forcer le passage, endommageaient les murs des maisons.

En dehors de la ville, les hectares d'arbre fruitiers attiraient une multitude d'oiseaux, en particulier des rossignols, qui chantaient tout le temps.

Les femmes se retrouvaient à la fontaine, portant leurs seaux ou leurs cruches sur la tête, au lavoir communal ou faisant la lessive dans les ruisseaux.

Les hommes se retrouvaient au café, car même en ce temps-là il n'y avait pas que le travail dans la vie. Les foires se tenaient Place de la Rade. A côté, sur le Cours Strasbourg on jouait aux boules et il y avait un "café dansant" au Café de Paris. Partout il y avait des cafés et des buvettes où commerçants, artisans et paysans se rassemblaient. Les jours fériés et le dimanche après-midi, après la messe, les paysannes et les horticultrices fréquentaient le dancing du Cours Strasbourg où officiait un orchestre. "La gaîté, la sobriété, le comportement exemplaire dont font preuve les classes industrielles à l'occasion de ces danses dominicales ne peuvent manquer d'impressionner un Anglais, habitué aux chahuts grossiers et à l'ivrognerie dont il serait le témoin s'il assistait en Angleterre à ce genre de divertissement." (Smith).

Au-delà du centre actif et des villas, sur les 3 ou 4km qui séparent la ville de la mer, s'étend une des plus fertiles plaines alluviales de France. Celle-ci avait jadis été couverte de vergers d'orangers, dont certains fleurissaient toute l'année – le parfum de la fleur d'oranger devait être délicieusement capiteux – comme ce que l'on respire aujourd'hui lorsqu'on traverse en voiture les orangeries espagnoles. Cependant, non seulement les années 1789 and 1820 connurent des gelées terribles, mais vers 1840 une maladie attaqua les branches des orangers, provoquant la chute des fleurs, puis des feuilles, et finalement le dessèchement total de l'arbre. Le tragique résultat fut que les gens eurent le triste privilège de se chauffer au feu de bois d'oranger... Toutefois, la taille et la beauté de ce qu'il restait de l'ancienne forêt d'orangers suffisaient à surprendre et charmer les visiteurs du XIXème siècle.

Avec l'arrivée du chemin de fer, l'horticulture connut un âge d'or. Artichauts, choux fleurs, laitues – on récoltait toutes sortes de légumes pendant les mois d'hiver, alors que la terre était gelée ailleurs en France et presque partout ailleurs en Europe, et l'on pouvait désormais les transporter rapidement et facilement pour les vendre dans les grands centres urbains. Les petits pois et les fraises, si on les plantait à l'abri, pouvaient être récoltés en toutes saisons.

En 1857 la compagnie ferroviaire PLM fut créée pour relier Paris, *via* Lyon, à Marseille, puis en 1859 la ligne fut prolongée jusqu'à Toulon. En 1856, pendant la guerre de Crimée, les états-majors de l'armée et de la marine avaient pris conscience de l'importance du chemin de fer pour l'acheminement rapide des hommes et du matériel jusqu'à Toulon, le principal port militaire de Méditerranée.

La municipalité de Hyères sollicita une liaison ferroviaire entre Toulon et Hyères, une requête qui reçut le soutien du Ministère de la Marine du fait du grand nombre de navires de guerre ancrés en rade de Hyères. Une ligne secondaire fut construite jusqu'à La Pauline, à peu près à mi-chemin des deux villes, puis en 1875 la PLM établit un tronçon de La Pauline à Hyères. En 1876 on prolongea celui-ci jusqu'aux Vieux Salins de Port Pothuau, franchissant le Gapeau sur un pont métallique, dans le but d'acheminer les 15 000 tonnes de sel qu'on exportait chaque année.

En 1892, on pouvait lire cette description de Hyères dans le "Pall Mall Budget" : "Quand la saison bat son plein à Londres et Paris, de longs convois de marchandises, souvent tractés par deux locomotives, partent chaque jour chargés des fruits les plus sélectionnés et des produits maraîchers les plus coûteux, pour être distribués et vendus aux Halles de Paris et à Covent Garden à Londres. Les vendeurs des grossistes en fruits et légumes de Covent Garden sont aussi connus aux alentours de Costebelle que sous leurs auvents du marché de gros de Covent Garden. Un des tristes spectacles dont on peut être témoin à Costebelle, c'est celui de l'arrachage et de la destruction des oliviers par les paysans ... afin de céder la place à la culture de produits maraîchers plus délicats et rentables."

Par le rail, on exportait également des fleurs en grande quantité vers Londres et Paris – même les palmiers, très demandés, étaient expédiés par le train. Hyères était synonyme de fleurs – des roses, des violettes, des anémones, des œillets – et aujourd'hui même la ville expédie des fleurs coupées vers Paris et elle exporte des tulipes et des bulbes vers les USA - les tulipes blanches sont les plus recherchées. On exporte même des palmiers au Moyen Orient!

Outre les pêchers, qui devaient offrir un spectacle superbe au printemps quand ils étaient couverts de fleurs, Hyères était la ville des violettes. Plus de 100 hectares leur étaient dévolus et en saison, on employait de 800 à 1000 femmes pour les cueillir et en faire de petits bouquets pour l'exportation.

La cueillette des fraises et des violettes, de même que la récolte des primeurs, étaient de grosses consommatrices de main-d'œuvre et de toute évidence la population locale n'était pas en mesure de fournir des bras en nombre suffisant en pleine saison; aussi faisait-on venir des ouvriers agricoles d'Italie pour la récolte. Ils ne tardaient pas à acquérir le savoir-faire nécessaire, et petit à petit ces immigrants italiens se fixèrent sur la ville. Ils étaient travailleurs et économes – économisant pour s'acheter des bouts de terrain, pour éduquer leurs enfants, etc. Aujourd'hui, de nombreuses familles hyéroises sont d'origine italienne.

Vers 1860, un certain M. Ramel introduisit l'eucalyptus, également connu sous le nom de gommier bleu d'Australie. Il avait rencontré le Conservateur des Jardins Botaniques de Melbourne au cours d'un voyage en Australie et rapporté à Hyères une importante collection de graines et de jeunes plants. En Australie on avait découvert que des régions entières avaient été libérées de la malaria grâce à la plantation de ces arbres dont le tronc, les feuilles et l'écorce dégagent un parfum pénétrant. On vendait à Hyères une pommade, obtenue par la distillation des feuilles d'eucalyptus fraîchement cueillies, dont on pouvait se frictionner la poitrine. C'est pourquoi on planta des eucalyptus le long de nombreuses voies et dans des jardins – il y en avait environ 17 variétés au total.

En arrière-plan de la ville s'étend le massif des Maures, recouvert de forêts de pins et de vastes plantations de chêne-liège. Ces derniers, grâce à un Hyérois, M. Jacques Aurran, devinrent une des sources agricoles de richesse pour la région, car le liège était utilisé pour la fabrication des bouchons pour les bouteilles de vin. Son exemple en encouragea d'autres à en planter au flanc des collines, où ils poussent aujourd'hui à l'état sauvage. L'âge d'or du chêne-liège en France a aussi fait son temps – aujourd'hui on importe le liège du Portugal, d'Espagne et d'Afrique du Nord.

On trouvait des oliviers aussi bien dans les collines qu'en plaine. On en cultivait 7 ou 8 espèces, mais curieusement les oliviers sauvages donnaient la meilleure huile..

Les petits exploitants cultivaient la terre des coteaux en construisant des restanques de pierres sèches. A l'aide de leur "bêchard" – un genre de houe à deux dents qui ne pesait que 4 kilos – les paysans pouvaient même casser des cailloux pour agrandir leurs terrains. Sur ces terrasses à 200 ou 300 mètres au-dessus des vallées on cultivait la vigne, les céréales et les légumes. De nos jours la nature a repris ses droits et les restanques sont envahies par les pins, les chênes, la bruyère et le genêt. Les incendies récents ont fait réapparaître les anciennes restanques et l'on peut ainsi mesurer l'étendue des cultures au cours des siècles passés.

Il y avait donc la vieille ville et son dédale de ruelles, la zone d'activité à l'extérieur, et les nouvelles villas gagnant du terrain au-delà des remparts vers la plaine.

Dans la plaine, on pratiquait de nouvelles cultures de fruits, de primeurs et de fleurs, souvent sous serre, et les collines à l'arrière de la vieille ville étaient cultivées en terrasse par les paysans – un paysage en changement et en développement constant, particulièrement pendant notre période, du fait de l'arrivée du chemin de fer.



## CHAPITRE 2 – LE TOURISME D'HIVER



Le développement des chemins de fer ouvrit également la région à un tourisme hivernal originaire d'Angleterre et d'ailleurs. Auparavant, et en dépit des aléas du voyage, la région attirait les visiteurs britanniques pour plusieurs raisons : la connexion avec le cadre naval, des raisons de santé et du fait du syndrome du Grand Tour, qui impliquait que des jeunes gens cultivés se devaient d'avoir abondamment voyagé afin d'élargir leur vision du monde.

Les Anglais avaient déjà découvert les charmes de Hyères pendant la guerre de succession d'Autriche. Puis, après la chute de Napoléon, lorsque la flotte anglaise occupa Toulon et la rade de Hyères, les officiers de marine et leurs équipages furent accueillis à bras ouverts par les autochtones. Les Anglais furent éblouis par le climat et la végétation luxuriante; après la signature du traité de paix avec la France, de nombreux officiers revinrent savourer la douceur des hivers méditerranéens. Ce fut le début du tourisme hivernal pour gens riches, car seule cette classe sociale avait les moyens d'affronter un si long et difficile périple.

Les gens riches voyageaient dans d'énormes berlines et sous escorte. Ceux qui recouraient à ce que le pays pouvait offrir en matière de diligences étaient bien peu nombreux.

Les hommes d'affaire et les professions libérales voyageaient rarement à l'étranger; quant à la masse du peuple, elle n'avait pas encore commencé à voyager, et la plupart des gens ne connaissaient rien en dehors de la ville ou du village de leur naissance.

Le moindre déplacement était une pénible expédition – on voyageait dans des voitures lourdes et bringuebalantes, tirées par des chevaux éreintés sur des routes qui selon la saison se révélaient poussiéreuses ou boueuses, ou à dos de chevaux de selle, de mules ou de baudets. En 1880 il fallait encore compter 6 heures pour aller du Luc à St Tropez. Au mieux, on pouvait parcourir 40 ou 50 kilomètres par jour.

Même après un voyage éprouvant et épuisant on n'était pas au bout de ses peines. Fanny, l'épouse de Robert Louis Stevenson, a décrit leur arrivée à Hyères en Février 1884 : "Nous sommes arrivés à bon port, malgré de nombreux incidents fort désagréables. Le pire a été notre arrivée en carrosse au pied de notre colline. Il avait bien plu et la route était glissante.

Le cocher a perdu tout contrôle de ses chevaux et nous sommes tous descendus précipitamment de la voiture... Après plusieurs tentatives infructueuses, on a renoncé à l'opération, et deux hommes nous ont monté nos malles. Louis a grimpé de son mieux en s'appuyant au bras de Bob (son frère)."

Malgré cela, Hyères a acquis une notoriété pour les effets merveilleux de son climat sur les gens souffrant de problèmes pulmonaires, de goutte, de maladies de la gorge, de rhumatismes, de tuberculose, etc. La tuberculose était très répandue à l'époque. Edith Wharton a écrit que lorsqu'elle était enfant à New York (vers 1870) ..."peu de familles échappaient au fléau de la tuberculose ou de la consommation et les cimetières protestants de Pise et Rome sont pleins des tombes des malheureux exilés qu'on envoyait finir leurs jours sur les rives prétendument douces de l'Arno ou du Tibre."

On pensait que le soleil était bénéfique dans la lutte contre la tuberculose et Hyères avec près de 300 jours de soleil par an présentait également l'avantage d'être la station méditerranéenne la plus proche de Paris, si bien que les malades n'avaient pas à voyager aussi loin. La construction du chemin de fer signifiait que Hyères n'était qu'à environ 15 heures de train de Paris, et au tournant du siècle à 22 heures à peine de Londres.

Les malades arrivaient avec l'espoir que le soleil et la douceur du climat les guériraient, mais ils avaient souvent trop tardé pour venir dans le Sud si bien que lorsqu'ils arrivaient, épuisés par le long voyage, ils succombaient à leur maladie. Cela entraîna probablement la prospérité des entreprises de pompes funèbres et des commerces afférents. La publicité d'un certain Ferdinand Rimbaud stipulait qu'il pouvait expédier un cercueil n'importe où en France, en Angleterre ou en Allemagne, et Joseph Gatti. Artiste et sculpteur, proposait des masques mortuaires! Cependant, ceux qui arrivaient à temps étaient souvent guéris et de toute façon le grand soleil comme la beauté des sites contribuaient à leur redonner le moral...

Les quartiers Ouest étaient abrités du mistral par la colline du Château, mais on avertissait les touristes que par temps de "mistralade" les malades devaient se résoudre à garder la chambre un jour ou deux.

L'air de Hyères avait la réputation d'être moins sec que celui de Cannes ou Nice car la couverture arborée des collines augmentait l'humidité de l'air. La ville n'était pas exposée au "Vent de Nice" qui soufflait en provenance des pentes neigeuses des Alpes. Elle avait une autre qualité spécifique – la plupart des autres stations bénéficiaient du soleil brûlant, que la mer réfléchissait, tandis que les hautes montagnes calcaires qui les surplombaient renvoyaient la chaleur, créant un effet de fournaise. La plaine protégeait Hyères de ce phénomène.

Avec l'arrivée du chemin de fer, les malades pouvaient voyager plus rapidement et confortablement, et pour faire face au nombre croissant des arrivants on construisit des hôpitaux et des maisons de convalescence ainsi que des hôtels avec des commodités spéciales pour les malades, tel l'Hôtel Beau Site. A la gare, un fauteuil

roulant attendait les malades qui pouvaient s'y allonger et être doucement poussés jusqu'à l'hôtel. Un système breveté basé sur des documents laissés par le Dr Tronchin était mis en place dans chaque chambre, diffusant au patient des inhalations de goudron, de benjoin ou de térébenthine, etc...

Des parents ou des amis accompagnaient souvent les malades, et ils découvraient les avantages de l'hivernage hyérois. Les visiteurs étaient non seulement attirés par le climat mais également encouragés par leur médecin à aller dans le Sud car il était de bon ton de recommander un changement d'air pour cette affection typiquement Victorienne qu'on nommait "les vapeurs".

De plus, pendant la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> la société évolua progressivement de la notion d'aristocratie voyageuse à celle d'un "droit aux vacances" comme alternative nécessaire à son travail dans une société de plus en plus industrialisée.

On conseillait à ces touristes de se protéger la tête et la nuque du soleil, car même en hiver une insolation était à craindre. Il fallait protéger le corps par des vêtements de laine ou des sous-vêtements de flanelle. Les vêtements devaient être épais pour écarter les rayons solaires, mais lâches autour du corps.

On engageait les touristes anglais à inspecter les canalisations des maisons qu'ils louaient et à faire un usage intensif de 'Sporokton' ou d'un produit désinfectant et désodorisant similaire. En cas de plainte on les invitait à s'adresser au Maire, qui recevait dans son bureau tous les matins de 10 à 11 heures. Les officiels prenaient conscience de l'importance de la voirie et de l'hygiène, ainsi que du besoin de donner toute satisfaction aux touristes. Malheureusement, les moustiques sévissaient de Mai à Octobre ou Novembre (c'est toujours le cas!) mais il n'existait alors aucun traitement pour leurs piqûres. On recommandait en bloc l'ammoniaque, la soude, le vinaigre, le chloroforme, l'huile de cannelle ou les clous de girofle. Le principal conseil était d'éviter de se faire piquer. (Il est cocasse de constater que la plus récente stratégie de l'OMS est justement cela : essayez de ne pas vous faire piquer. La raison en est que les moustiques ont développé une résistance aux produits chimiques utilisés contre eux). In 19th Century' Hyeres, wire gauze windows, mosquito curtains and crushed eucalyptus leaves were suggested as being effective deterrents. In the town, the inhabitants lit huge bonfires in the streets during the late summer months to burn the mosquitoes and prevent their approaching the house windows.

Une autre raison de la croissance du tourisme hivernal nous est donnée par M. Bodinier, qui en 1892, écrivait qu'à son avis l'invasion chaque hiver de touristes anglais était la conséquence de l'initiative d'un Français, M. Alexandre Peyron. Celui-ci était né et avait grandi dans un petit village de pêcheurs à environ 8 km de Hyères.

On l'envoya à Paris pour faire son apprentissage de chef de cuisine, puis il émigra en Angleterre où il acquit une certaine notoriété dans les mess des régiments de cavalerie d'élite. Il fut chef cuisinier du 1<sup>er</sup> Hussards pendant plusieurs années et en poste à Windsor. Il épousa une Anglaise. Une maladie induite par le climat britannique l'incita à revenir dans sa localité natale et en vanter les beautés auprès des Anglais.

Il fit l'acquisition à Costebelle d'une villa qu'il transforma en une petite pension de famille. Bientôt, grâce au coup de cœur des Anglais, ce "cabanon" devint l'Hôtel Ermitage. Le succès fut tel qu'il construisit un second établissement – l'Hôtel Costebelle.

Jusque là, la région n'avait connu que des auberges de campagne, mais on construisit bientôt des hôtels de luxe pour recevoir les touristes. Les grands hôtels – tous construits entre 1860 et 1900 – pouvaient accueillir plus de mille touristes dans un confort exceptionnel, avec salles de bain, toilettes privées, chauffage central, ascenseurs, courts de tennis et de croquet, et même des parcours de golf – les premiers greens de la Riviera furent aménagés à Hyères. A la fin du siècle, certains hôtels, comme le Métropole (Place Clemenceau) proposaient même un garage avec fosse pour les riches automobilistes qui voyageaient emmitouflés dans des manteaux de fourrure, les yeux protégés de la poussière par de grosses lunettes.

L'Hôtel des Ambassadeurs spécifiait que tout son linge était ramassé et lavé dans une ferme privée appartenant à l'hôtel, située à quelque distance de la ville et courait un clair ruisseau fournissant une abondante eau courante – le but étant d'éviter la contamination.

Dans sa publicité, le Grand Hôtel de Costebelle vantait les charmes d'une vie brillante faite d'élégance; de luxe et de sport, dans un cadre somptueux de verdure et de fleurs. Dans ses salons de lecture, il mettait à disposition 40 quotidiens français et étrangers, dont le "Times".

#### Hôtel Régina et Hespérides



Comparons Hyères à cette époque avec New York telle que la décrit Edith Wharton, dans des souvenirs d'enfance datant de 1870 ..."petite, écrasée, rectangulaire, universellement enlaidie par cette couleur chocolat, celle de la pierre la plus hideuse qu'on ait jamais tirée d'une carrière, cette ville n'est qu'un gril exigü dépourvu de tours, de portiques, de fontaines ou de perspectives."

A Hyères, tous les hôtels vantaient la vue qu'ils offraient et la possibilité de louer des calèches, des chevaux et même des ânes pour des excursions.

Les touristes pouvaient également louer des villas ou des appartements - par exemple, le Château de St Pierre des Horts – construit au XIX<sup>ème</sup> en forme de château médiéval avec donjon, créneaux, etc. était proposé en location meublée pour un locataire unique ou par appartements.

M. Roux estimait pour sa part que Hyères avait été lancée en tant que station par le Maire, M. Denis, qui invitait des personnalités célèbres à séjourner dans son château pendant la saison d'hiver. Selon d'autres sources, ce serait un promoteur, M. Alphonse Godillot, qui aurait impliqué Hyères dans le tourisme hivernal. (Nous reviendrons plus loin sur ces deux messieurs).

Il est probable que toutes ces explications – les officiers de marine anglais à Toulon pendant les guerres napoléoniennes, M. Peyron et ses hôtels de Costebelle, M. Denis et ses invitations comme les réalisations de M. Godillot – ont d'une façon ou d'une autre contribué à la popularité de la ville en tant que première station de la Riviera. Cependant d'autres stations – Cannes, Nice, Menton etc. – supplantèrent bientôt Hyères, qui dut se remettre en question pour promouvoir son attrait et ses distractions auprès des touristes.



## CHAPTER 3 – DES DISTRACTIONS POUR LES TOURISTES

Quelles distractions la ville de Hyères pouvait-elle offrir à des touristes Victoriens?

Tout d'abord, c'était l'ère de "la promenade" – un plaisir recommandé par la médecine naturelle et un rituel avec ses propres règles. Il permettait de faire étalage de ses habits, de rencontrer des gens, et de manifester un dédain ostentatoire. Avec l'évolution du XIX<sup>ème</sup>, la classe ouvrière se joignit à la promenade vêtue de ses habits du dimanche.

A Hyères, l'endroit où il fallait voir et être vu était la Place des Palmiers (aujourd'hui Place G. Peri) et tous les visiteurs finissaient par y aboutir. Le spectacle le plus intéressant était celui des parures féminines surtout celles des Anglaises, et la parade des ombrelles. Un si grand nombre de Nordistes les arboraient (pour se protéger la peau quand le hâle n'était vraiment pas à la mode), qu'elles furent adoptées par les autochtones et devinrent un article indispensable de la tenue.

La Place des Palmiers accueillait des concerts bihebdomadaires. Le kiosque à musique a été détruit et seul subsiste le socle, qui fait partie d'un parking.

Le kiosque à musique



Depuis la place, on apercevait la vallée, les îles et la mer où voguaient des centaines de bateaux. Une flotte de petits et moyens navires de commerce faisait du cabotage, transportant de l'huile, des céréales, du bois, du liège, du sel et du vin jusqu'à Gênes. Les ports étaient encore trop petits pour accueillir de gros navires de commerce et la vapeur ne l'avait pas encore emporté sur la voile.

Des navires s'abritaient dans la rade ou accostaient aux Salins pour charger leur cargaison de sel, dont une grosse partie partait pour Terre-Neuve où on s'en servait pour emballer le poisson.

### **Les manœuvres navales**

Avant la guerre de 14-18, alors que la France était une grande puissance coloniale, la flotte de Méditerranée, basée à Toulon, était bien plus importante qu'aujourd'hui. Tellement, en fait, que le port de Toulon était trop petit pour abriter tous les navires. Beaucoup d'entre eux étaient ancrés au large de Hyères et manœuvraient dans la baie. En fait, cela valait bien mieux pour le moral des équipages que de rester au port, où ils s'ennuyaient. Par ailleurs, les navires étaient ainsi prêts à prendre la mer à la moindre sollicitation. Ils pouvaient s'entraîner au débarquement sur les plages désertes à l'embouchure du Gapeau, ou à l'attaque des vieux forts de Porquerolles.

M. Bodinier décrit un incident survenu au large de la plage de la Badine le 19 Mars 1879, alors que le "Souverain" et deux bateaux-école, l'"Implacable" et l'"Arrogante" participaient à des exercices au large et avaient mouillé l'ancre.

La mer était calme comme un miroir, le ciel d'un bleu profond, quand soudain un vent violent se leva, d'énormes nuées noires surgirent de nulle part et une tempête éclata avant que les équipages aient pu prendre les moindres mesures de sécurité. Le tonnerre se répercutait dans les collines, la pluie déversait des trombes d'eau et d'énormes vagues venaient se briser sur le sable. La tempête dura tout le restant du jour et jusqu'à tard dans la nuit.

Le lendemain – le calme après la tempête – le soleil brillait à nouveau dans un beau ciel bleu, mais une fine ligne noire posée sur les flots – l'extrémité de son mat – indiquait où gisait le navire de guerre français Arrogante. Quarante-sept marins avaient sombré avec le navire, y compris tous ses officiers.

Les deux autres navires affrontant la tempête assistèrent impuissants au naufrage de l'"Arrogante" – les vagues étaient telles qu'ils ne purent même pas mettre à l'eau un canot de sauvetage. Les Arbanais – les habitants de Giens – se précipitèrent vers la plage. Quand le navire brisé par les vagues commença à sombrer l'équipage sauta à la mer. Mais même s'ils réussissaient à rejoindre le rivage ils étaient renversés par les vagues et emportés par le reflux. Ils auraient tous péri sans les Arbanais qui plongèrent dans l'eau jusqu'à la taille, formant une chaîne humaine; et chaque fois qu'un malheureux était projeté vers eux par les vagues, ils le saisissaient et se le passaient jusqu'à rivage.

Cette lutte contre les éléments pour sauver l'équipage dura des heures. M. Bodinier donne les noms de trois Hyérois qui y prirent part – l'Abbé de Beauregard, Curé de Giens, M. Audibert et M. Coulon. Les corps des marins furent enterrés à Hyères et Giens. Un corps fut même entraîné par la mer jusqu'à St Mandrier, près de Toulon.

D'autres flottes visitèrent la région, comme la flotte russe qui relâcha à Toulon en 1893. On attendait de nombreux visiteurs. Ceux qui ne trouvèrent pas de chambres d'hôtel à Toulon furent redirigés vers Hyères et la PLM mit en place des trains spéciaux pour qu'ils puissent faire l'aller-retour entre Hyères et Toulon.

A la suite de cela, le Maire de Hyères écrivit à l'Amiral de la flotte russe le 12 Octobre 1893 en lui proposant les installations de Hyères comme port de ravitaillement et en soulignant le fait que la rade de Hyères pouvait offrir un ancrage abrité pour des flottes importantes, ainsi qu'un espace largement assez vaste pour effectuer des manœuvres et des tirs d'entraînement. IL ajoutait que Hyères, avec ses 15 000 habitants pouvait fournir tout ce dont une flotte étrangère pourrait avoir besoin, y compris un hôpital, et qu'elle était universellement connue pour son climat. Aucune trace dans les archives d'une quelconque réponse à cette intéressante suggestion...

### **Activités et Passe-temps**

Il y avait, bien sûr, les passe-temps habituels : la marche, les pique-niques sous les pins, le dessin et la peinture (un passe-temps typiquement Victorien), le tennis et les dîners.

Tout voyageur était un collectionneur - souvenirs, timbres, cartes postales, coquillages, insectes, papillons, poupées, photographies. Les visiteurs anglais pouvaient s'adonner à l'étude de la géologie, des oiseaux, des reptiles, des papillons,. etc. et enrichir leurs collections. On trouvait à Hyères la mante religieuse, la mygale, le criquet, la chenille processionnaire. On voit encore de longues files de ces dernières grimant aux murs ou cheminant à la queue-leu-leu (veillez à ne pas les toucher, elles provoquent de douloureuses éruptions). Les lucioles éclairaient les champs d'oliviers de leurs étincelles dans le calme du soir. (Aujourd'hui elles semblent avoir disparu)

Les passionnés d'entomologie pouvaient explorer quatre zones d'étude et de collecte – les plages de sable, les marais, la colline et la riche plaine agricole.

Les rivages avec leurs rochers, leur sable, leurs coquillages et leurs algues chargées de minuscules particules de corail, les seiches et les éponges – autant de curiosités qui attiraient les visiteurs. En ce milieu du XIX<sup>ème</sup>, les fonds marins regorgeaient de coraux et d'éponges qui étaient exploités par les Génois, qui venaient régulièrement les récolter.

Les enfants adoraient les boules de "feutre" que la mer fabriquait en roulant des fragments d'algues. En fait, on les trouve encore en abondance sur les plages où elles sont rejetées par les tempêtes. Ce sont des posidonies – un végétal courant en Méditerranée.

Près de l'hippodrome il y avait les marais où l'on pouvait chasser le gibier d'eau. Plus loin vers la presqu'île on trouvait des lacs – les Pesquiers – où abondaient les canards et les oiseaux migrateurs. Pendant l'hiver le Maire organisait des parties de chasse.

Dans les bois entre l'hippodrome et la plage prospéraient diverses espèces de grenouilles et un magnifique lézard vert, le lambert, pouvant atteindre une trentaine de centimètres.

Au flanc du Mont des Oiseaux s'ouvrait la sombre Grotte aux Fées où vivait un petit insecte aveugle de l'espèce *caraboidae*, l'*anophthalma raymondi*, qu'on ne trouvait nulle part ailleurs au monde. (Plus récemment, on a trouvé une sauterelle très rare baptisée *rhacocleis Poneli*, du nom de son découvreur Philippe Ponel. Elle vit sur le terrain qui sépare le Roubaud de la piste de l'aéroport, et l'on prétend que sa découverte a bloqué l'extension de ce dernier).

La Grotte aux Fées se trouvait sur la droite de la Montée de Costebelle, en face de la route menant à Notre Dame de Consolation. "Après avoir dépassé quelques villas bien abritées au flanc d'une petite colline, la route nous conduit à une grande carrière creusée au pied de deux collines. Nous traversons la carrière et dépassons une maisonnette située de l'autre côté, puis nous prenons à droite et grimpons au sommet de la petite colline – c'est là que se trouve la Grotte.

"L'entrée est une petite ouverture de moins de 90cm<sup>2</sup>, occultée par une grille en fer qu'il faut soulever pour laisser passer les visiteurs. En nous tournant vers la mer elle se trouvera alors sur notre gauche. Pour visiter cet endroit en toute sécurité, il faudra y aller en groupe de 3 ou 4 personnes bien fournies en allumettes et en bougies. L'entrée est très réduite et il faut y pénétrer à quatre pattes.

"Nous atteignons plusieurs grandes salles d'aspect fort étrange, dans lesquelles des cristaux de calcaire scintillent au-dessus de sombres abîmes et de crevasses impressionnantes – le moindre faux pas pourrait entraîner une chute périlleuse. La descente au cœur de la montagne est une expérience romantique et curieuse. On pense à des fées, ou plus probablement à des brigands et des contrebandiers du temps passé en visitant cette cachette offerte par la nature." (Adolphe Smith) La Grotte ou Trou aux Fées était signalée dans l'édition 1904 du Guide de Hyères.

Nous avons cherché cette grotte, mais sans succès, car on a beaucoup construit dans ce coin récemment. Nous avons parlé à plusieurs personnes âgées habitant près de la carrière; elles nous ont dit avoir entendu parler d'un passage souterrain qui aurait relié la Grotte au bord de mer à l'Almanarre, ce qui cadrerait avec les histoires de contrebandiers.

Les plaines et les bois étaient pleins de toutes sortes d'insectes – papillons, sphinx, diptères, etc. – et les naturalistes pouvaient constituer de riches collections en un temps incroyablement court.

### **Promenades et Excursions**

Une autre distraction consistait à faire une virée en calèche et on avait un choix illimité d'excursions qu'on pouvait entreprendre avec des bons chevaux et une voiture légère, que l'on pouvait louer à la journée ou à la course. On pouvait également louer des chevaux de selle ou des ânes. De petites caravanes d'ânes quittaient chaque jour la ville pour des visites guidées, transportant leurs cavaliers de leur pas mesuré vers les sommets et les forêts, etc. L'excursion vers le Sud-Ouest de la ville incluait les ruines romaines d'Olbia (que l'on nommait alors par erreur Pomponiana) ainsi que le village et la plage de Carqueiranne.

A proximité des thermes romains, sur la bande de terrain séparant la plage de l'Almanarre de la route, se dressaient des petites cabanes en bois nommées "cabanons". Ils étaient la propriété des ouvriers, paysans et horticulteurs du coin qui s'associaient pour assurer le coût de ces petites constructions légères. Ils versaient une modique somme à la municipalité pour la jouissance des quelques mètres carrés de terrain qu'occupaient ces modestes cabanes. En période d'été ou de vacances ils s'y rendaient à pied, se déshabillaient dans leur cabanon, se baignaient sur ce même rivage où 2000 ans plus tôt les riches Romains de délassaient, et après le bain ils préparaient une bouillabaisse – "avec une chanson au dessert et quelques blagues pour animer le chemin du retour".

#### Les cabanons



Le dernier cabanon vers l'Est appartenait à M. Peyron, le propriétaire des hôtels Costebelle et Ermitage. La Reine Victoria était invitée à y prendre le thé durant ses vacances à Hyères. Ces "cabanons" ont aujourd'hui disparu, remplacés par les cafés et restaurants qui accueillent les nombreux pratiquants de planche à voile qui fréquentent les lieux.

Il y avait aussi l'excursion au Mont Fenouillet – le meilleur accès pour les ânes et les piétons était le sentier qui passait derrière le château et cheminait jusqu'au sommet du Fenouillet, d'où l'on jouissait d'une vue panoramique sur le paysage. "La rude escalade du rocher qui couronne la colline offre une récompense supplémentaire : un verre de Fenouillet – un genre de Chartreuse – distillé à partir des plantes qui poussent sur cette colline" (Smith). (MM. Cabran & Cie de La Crau faisaient de la publicité pour leur liqueur du Fenouillet... "elle possède toutes les qualités digestives et hygiéniques de la Chartreuse à laquelle on ne manquera pas de la préférer.")

Depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle, il existait sur le Fenouillet un sanctuaire dédié à Notre Dame, mais il n'en reste aucune trace. Même une photographie aérienne prise en 1963 n'a rien révélé. En 1850, des officiers géographes du Ministère des Armées y furent stationnés pour étudier la région et établir des cartes d'état-major au 1/80,000.

Plusieurs habitants de Hyères et de La Crau ont confirmé la présence d'un ermite du nom de Vigoureux qui vivait sur le Fenouillet dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup>. Tous les Lundis, d'après les Hyérois, il descendait en ville coiffé d'un béret et vêtu d'une blouse bleue de paysan, et menant son âne par le licou, pour faire des provisions de nourriture. Il vécut sur la colline jusqu'aux alentours de 1895, quand il tomba malade et décéda sur les lieux.

Une autre excursion conduisait en calèche jusqu'à Giens par la route de l'Almanarre. Voici le récit qu'en fait M. Smith : "Sur notre droite, les vagues viennent arroser les roues de la calèche et si sur la gauche l'eau est plus calme, elle est bleue comme la mer, salée comme la mer et riche en coquillages marins. Lorsque le sable devient sec et lourd, le cocher, pour soulager ses chevaux, conduit l'attelage directement dans l'eau où le sol est plus ferme et les embruns rafraîchissent les pattes des chevaux. Enfin, après un trajet interminable et, pour les chevaux surtout, fastidieux, on atteint la terre ferme de la presqu'île et une mauvaise route nous amène jusqu'à au petit groupe de maisons qu'est le village de Giens."

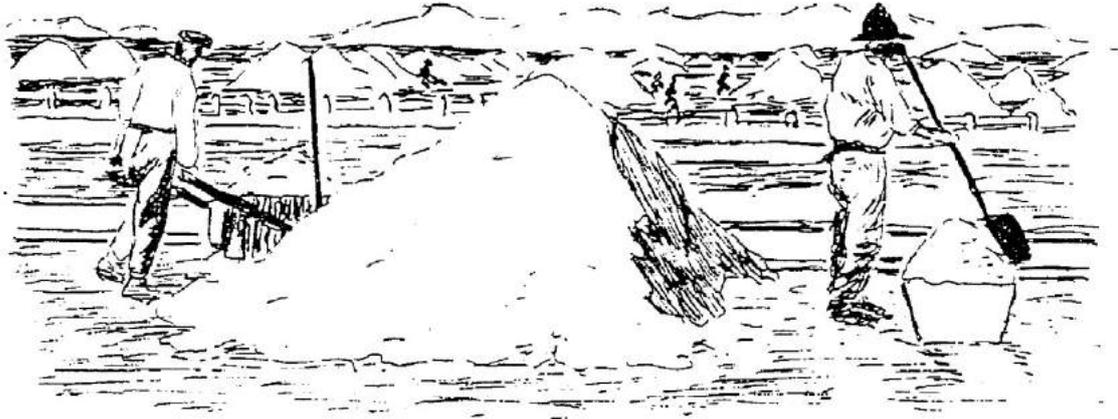
M. Smith décrit au Nord de Giens, sur la route du sémaphore et près du port de La Madrague, un rocher constitué d'un mélange de quartz et de fer, avec de minces veines de mica jaune et brillant, et se dressant à une hauteur de 6 à 8m. D'après lui, ce rocher était le vestige d'une vie géologique antérieure. Le terrain alentour étant le résultat d'une création relativement récente, le rocher prouverait que l'île était jadis faite d'un matériau très différent qui aurait été érodé par le temps et remplacé par un terrain et des roches plus récents. Il regrettait que personne à Giens ne fût capable de comprendre ce phénomène et de le signaler aux visiteurs. Il est impossible de vérifier si ce rocher existe toujours, car le lieu est désormais en terrain militaire.

Une autre excursion menait au petit village de Carqueiranne et un petit restaurant proche du rivage sur la route de la première batterie qui commandait le mouillage de Giens. A la seconde batterie, 4 ou 5km plus haut sur la côte, il y avait des mines de cuivre, qui valaient sans doute une visite en 1880, mais sont aujourd'hui fermées. De là, on pouvait grimper à la Colle Noire. En 1880 le sommet avait perdu ses pins noirs au profit d'une forteresse (on en voit encore les murs, et l'ascension en vaut la peine du fait de la superbe vue panoramique.). Toutefois, un étranger qui aurait entrepris cette montée en 1880 aurait risqué d'être arrêté comme espion prussien. Le fort fut utilisé par les Allemands pendant la seconde guerre mondiale. Aujourd'hui, le site est un terrain militaire interdit à l'accès.

On pouvait aussi visiter les Vieux Salins. En sortant de Hyères on roulait entre des champs cultivés et des oliviers, avec à gauche les collines boisées des Maures et à droite un paysage en pente douce vers la mer. Après avoir traversé le Gapeau, on apercevait les vastes vergers de pêcheurs du Domaine de Ste Eulalie. On contournait l'octroi, anciennement Chapelle de St Nicolas, et de là jusqu'à la mer s'étendaient les Salins.

Les Salins étaient gérés par une compagnie du nom de Eynard jusqu'en 1856 quand ils furent rachetés par la compagnie des "Salins du Midi", employant 60 ouvriers à plein temps et 300 à 400 saisonniers pour la récolte (Juin, Juillet, Août) – ces derniers étant pour la plupart des Italiens de Gênes ou du Piémont. On produisait chaque année environ 15 000 tonnes d'un sel réputé pour sa haute qualité sur les marchés français et étrangers.

### Sauniers



Jusqu'à l'ouverture d'une ligne ferroviaire secondaire jusqu'au Vieux Salins, le sel était exporté par bateau. Les navires s'abritaient dans la rade ou accostaient pour charger le sel. Certains étaient à l'ancre, d'autres toutes voiles dehors pour la manœuvre, mais il n'y avait malheureusement pas de quai. De ce fait, plusieurs petits bateaux sombrèrent par mauvais temps et plusieurs chargements furent perdus du fait d'un séjour forcé au mouillage – ils durent être largués faute de pouvoir être débarqués.

En 1878, the Ministère de la Marine décida de construire un port aux Vieux Salins. Le 24 Novembre 1881 il fut officiellement baptisé Port Pothuau, pour l'Amiral Pothuau, qui prit part au siège de Sébastopol pendant la Guerre de Crimée et en 1879 fut nommé ambassadeur à Londres. Le port servait de base à un bateau spécial des douanes qui surveillait la côte.

### Louis Pierre Alexandre Pothuau



## Le "Shopping"

Faire les magasins était bien sûr une distraction, particulièrement pour les femmes. De nombreux magasins vendaient des biscuits anglais, des conserves de viande d'Australie (!) et toute une variété de spécialités anglaises connues : farine de maïs, pickles etc.

Quelques produits locaux attiraient les visiteurs. Les ombrelles étaient bon marché. Les cannes faites d'une branche de palmier torsadée et polie étaient une nouveauté. On trouvait de la jolie porcelaine et la poterie provençale brute était peu onéreuse et artistique. Les fleurs sauvages et les plantes séchées étaient souvent vendues pour orner des bonnets. Le Dimanche des Rameaux, les pâtisseries vendaient des bâtonnets de bambou ornés de papier doré sur lesquels étaient piqués des fruits confits et des friandises que les enfants emportaient à l'église avant de les manger. On vendait aussi beaucoup de caissettes et de coton pour l'emballage et l'expédition des fleurs par la poste.

Commerçants, paysans, ouvriers, hôteliers, loueurs et propriétaires de chambres d'hôte, etc., tout le monde tirait profit de l'invasion touristique. D'autres rouspétaient contre les "étrangers" avec leurs habits et leurs coutumes bizarres, mais ils étaient prêts à en supporter les inconvénients pour récolter les fruits de la saison hivernale.

Dans un lieu où les visiteurs rapportaient de 5 à 6 millions de Francs chaque hiver, on aurait pu penser que les commerçants seraient aux petits soins pour ces visiteurs, fortunés et dépensant bien. En fait, on était bien traité, d'une certaine façon. On pouvait examiner un article et même l'utiliser avant de le rapporter, et même insulter le commerçant – il ne manifestait ni mauvaise humeur ni impatience – mais son manque de communication déconcertait une clientèle plus habituée à la volubilité des vendeurs.

Par ailleurs, comme le souligne Smith, le système de classe avait été aboli en France. "Les commerçants, les ouvriers, les paysans entendaient tous être traités – et ils l'étaient – avec la même déférence et civilité "... qu'un lord ou qu'un ploutocrate. Il y avait là une grande et fondamentale différence entre l'Angleterre et la France, et beaucoup d'Anglais n'avaient pas saisi cela. En conséquence, leur comportement les avait rendus impopulaires auprès des autochtones, qui ne toléraient leur présence que pour l'argent qu'ils pouvaient gagner sur leur dos.

"Le commerçant hyérois était en règle générale très poli, mais il se plaignait bruyamment et amèrement des Anglais, qui bien souvent entraient dans un magasin, passaient leurs commandes d'une voix forte et impérieuse, et sans jamais se préoccuper d'autres clients plus modestes qui, étant arrivés les premiers, avaient le droit d'être servis avant eux; ne s'excusant jamais pour cette interruption, sans la moindre conscience de leur attitude, et sans le moindre bonjour ou bonsoir pour le commerçant. L'Anglais ou l'Anglaise quitte le magasin toutes voiles dehors, comme niant l'existence même d'autres congénères."

Vers la fin du siècle, confrontée à la concurrence d'autres stations, la ville fit un effort considérable pour conserver et distraire ses touristes.

Les grands hôtels, comme ceux de Costebelle, proposaient déjà à leurs clients des greens de golf, des courts de tennis sur gazon et des pelouses pour le croquet.

Les plans d'un Casino avaient été dessinés par un architecte de Lyon, un certain M. Chatron. Etaient programmés : salons de lecture, salles de conférences et de concerts, expositions permanentes de beaux-arts dans les salons, concours horticoles dans les jardins, bals, soirées, un théâtre avec une compagnie de répertoire de 35 comédiens, des feux d'artifice, des illuminations, un restaurant dirigé par un chef parisien célèbre, et des salles à manger de 40 couverts. On promettait aussi des tables de jeu, dans la mesure des autorisations légales, auxquelles "nul autre que les membres des plus prestigieux clubs européens ne serait admis".

En relation avec le Casino, on se proposait également d'organiser des concours de tir à longue distance, ainsi que du tir aux pigeons, des courses hippiques, des chasses à courre, des régates dans la Rade de Hyères, des parties de chasse dans les marais et les forêts. A l'arrivée, il y avait là un programme qui, même à moitié réalisé, était susceptible de faire de Hyères l'égale de n'importe quelle ville de la Riviera.



## CHAPITRE 4 - Archéologues et archéologie à Hyères

Un autre passe-temps prisé des Victoriens était l'archéologie et la collection d'artefacts.

Le XIX<sup>ème</sup> fut l'âge d'or de l'archéologue amateur et du collectionneur privé. Le XX<sup>ème</sup> a vu l'archéologie évoluer de l'enthousiasme souvent gaffeur des amateurs ou d'un genre de chasse au trésor pour devenir une profession scientifique qui exige un haut niveau de formation. Les fouilles proprement dites sont aujourd'hui précédées par une étude du site, et elles s'accompagnent de tout un protocole – notes exhaustives, rapports, plans et coupes, photos et dessins, échantillons de sol, etc. Le prélèvement d'une couche détruit de précieux indices qu'on ne retrouvera jamais. Le responsable de fouilles doit désormais rendre des comptes à la postérité, et la pratique actuelle veut que l'on laisse si possible intacte une partie du site, afin qu'à l'avenir de futurs chercheurs puissent l'étudier à l'aide de techniques améliorées.

Il est regrettable que des pans entiers du site d'Olbia aient été fouillés et détruits au XIX<sup>ème</sup> siècle. Fort heureusement, seuls des crédits limités furent votés pour les fouilles effectuées à Olbia en 1844-45 par M. Denis (Maire de Hyères et archéologue amateur), car bien que des fouilles aient été entreprises de temps en temps depuis le début du XX<sup>ème</sup> siècle, il reste une bonne partie du site à découvrir.

Quel dommage que les fresques romaines aient été découvertes avant l'invention des techniques spéciales désormais mises au point dans le traitement du plâtre mural romain (qui est généralement dans un état fragmentaire), pour la reconstitution du dessin, la fixation des couleurs et la reconstruction du support en plâtre. Mais j'anticipe...

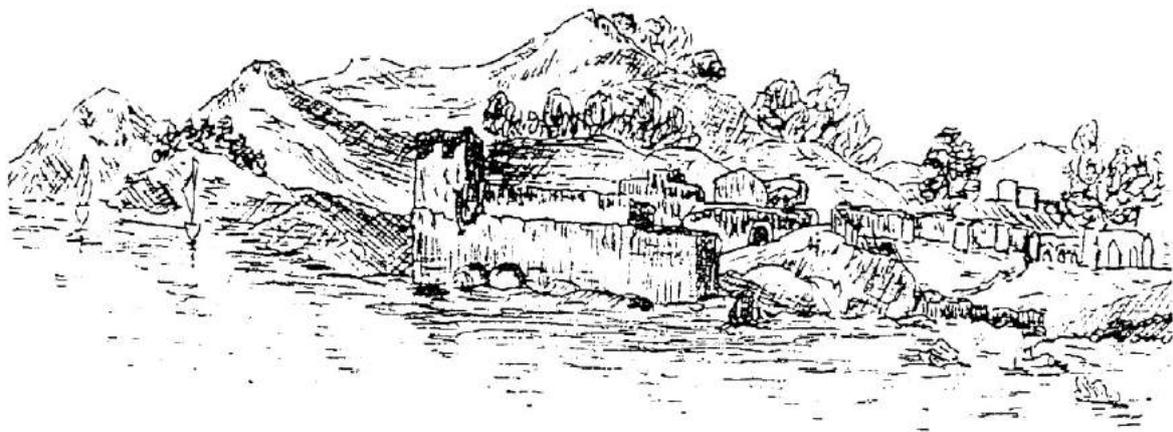
### Les fouilles d'Olbia

Le Colonel de Poitevin de Mareuillan a écrit en 1907 qu'au moment où l'ancienne ville d'Olbia fut découverte en Mars 1844, le poète Mery se trouvait à Hyères. Il écrit immédiatement à son ami Alexandre Dumas (père): - "Herculanum et Pompéi ont été découverts et étudiés à mort. Nous les connaissons mieux que Pline qui assista à leur fin. Que reste-t-il qui soit digne d'intérêt?" Mery désespérait de voir la moindre nouveauté quand on vint lui dire qu'un chercheur de champignons avaient trouvé – une ville romaine !

Son ami Courdouan de Toulon (qui devait par la suite faire une aquarelle d'Olbia, aujourd'hui au Louvre) proposa à Mery de lui faire voir la ville. Et les voilà partis à travers les bois de pins et de chênes liège à la recherche de cette Herculanum de province.

En 1844, des fouilles qui durèrent un jour ou deux furent entreprises par le jeune Prince Frederick, fils du Prince Royal du Danemark. Elles mirent au jour un genre d'aqueduc qui débouchait à la mer, des fragments de murs faits d'un ciment très dur (*in situ* pendant des siècles) et des arches à demi enfouies. L'équipe trouva aussi les fondations de ce qui ressemblait à un temple, des fresques, des fragments de marbre coloré, des objets en bronze etc. Cette opération fructueuse incita M. Denis à entreprendre ses propres fouilles de 1845 and 1846.

#### Vestiges romains – Olbia 1844



Les estimations prévoyaient un coût de 100,000 Ecus (une ancienne pièce en argent qui valait environ £3 à l'époque) pour fouiller la ville entière, mais on n'alloua à M. Denis qu'une somme de 100 louis (une ancienne pièce en or qui valait alors environ £24). Toutefois, avec cette seule et "maigre" somme, il réussit à découvrir le quai, les thermes, la chaudière, les murs et le sommet d'un temple rond.

Cela suffisait à prouver qu'un monde souterrain tout entier n'attendait qu'une chose : que les députés votassent suffisamment d'argent pour poursuivre les fouilles.

Le même problème subsiste aujourd'hui – on manque tout simplement d'argent pour mener des fouilles approfondies et faire du site une attraction touristique.

M. Denis attaqua ses fouilles au début de 1845 quand le sol avait été ameubli par les pluies d'automne. Il affecta à cette tâche deux ouvriers intelligents, avec mission de suivre le périmètre des constructions déjà en partie déterrées pour tenter de définir l'étendue de la ville. Puis il choisit deux sites pour des fouilles approfondies. L'un était au Nord, à peu de distance des remparts; l'autre à proximité du rivage, où l'on avait creusé une tranchée l'année précédente.

Le troisième jour, ils atteignirent le niveau du sol romain. Le sol était recouvert d'une couche de ciment plâtré de mortier – "Je leur ai ordonné de creuser avec précaution et de retirer la terre avec le plus grand soin " écrit-il. Cette terre semblait avoir déjà été remuée, mais ils trouvèrent tout de même des médailles et de nombreux fragments de marbre blanc et de couleur, en plaques brisées.

Le quatrième jour, ils mirent au jour une petite pièce de 2.50m x 3.25m au bout de laquelle se trouvait une porte – ou plutôt les indices d'une embrasure – 2 montants et 2 marches. Au sol, qui était nettoyé et balayé, il y avait 9 petits tas circulaires espacés d'environ 50mm. Un mur épais séparait cette pièce d'une autre, plus ou moins identique, avec les mêmes marques circulaires, au nombre de 6 cette fois. A droite, un couloir conduisait vers a grand bâtiment. On trouva également une quatrième pièce, de forme elliptique, avec un mur circulaire qui montait à 2.5m au-dessus du niveau du sol romain. Ces bâtiments étaient soigneusement construits de petites pierres et les murs intérieurs étaient enduits d'une épaisse couche de ciment.

Il délimita ensuite le mur Nord/Sud, long de 68 mètres et atteignant 3, 4 ou même 5 mètres par endroits. La base était faite de pierres énormes, jointes sans mortier. Il pensa à une origine grecque. Ce mur menait jusqu'à la mer. Là il trouva les restes d'une jetée, construite pour abriter du vent d'Est les navires relâchant en ce lieu. De cette jetée, on apercevait les vestiges d'une fortification. M. Denis y fit creuser une tranchée de 35m, en rejetant la terre à la mer. (On distingue encore les vestiges de la jetée romaine – particulièrement à marée basse en Juillet et Août. La petite construction carrée à l'extrémité pourrait être la base d'une petite tour avec un phare signalant l'entrée du quai.)

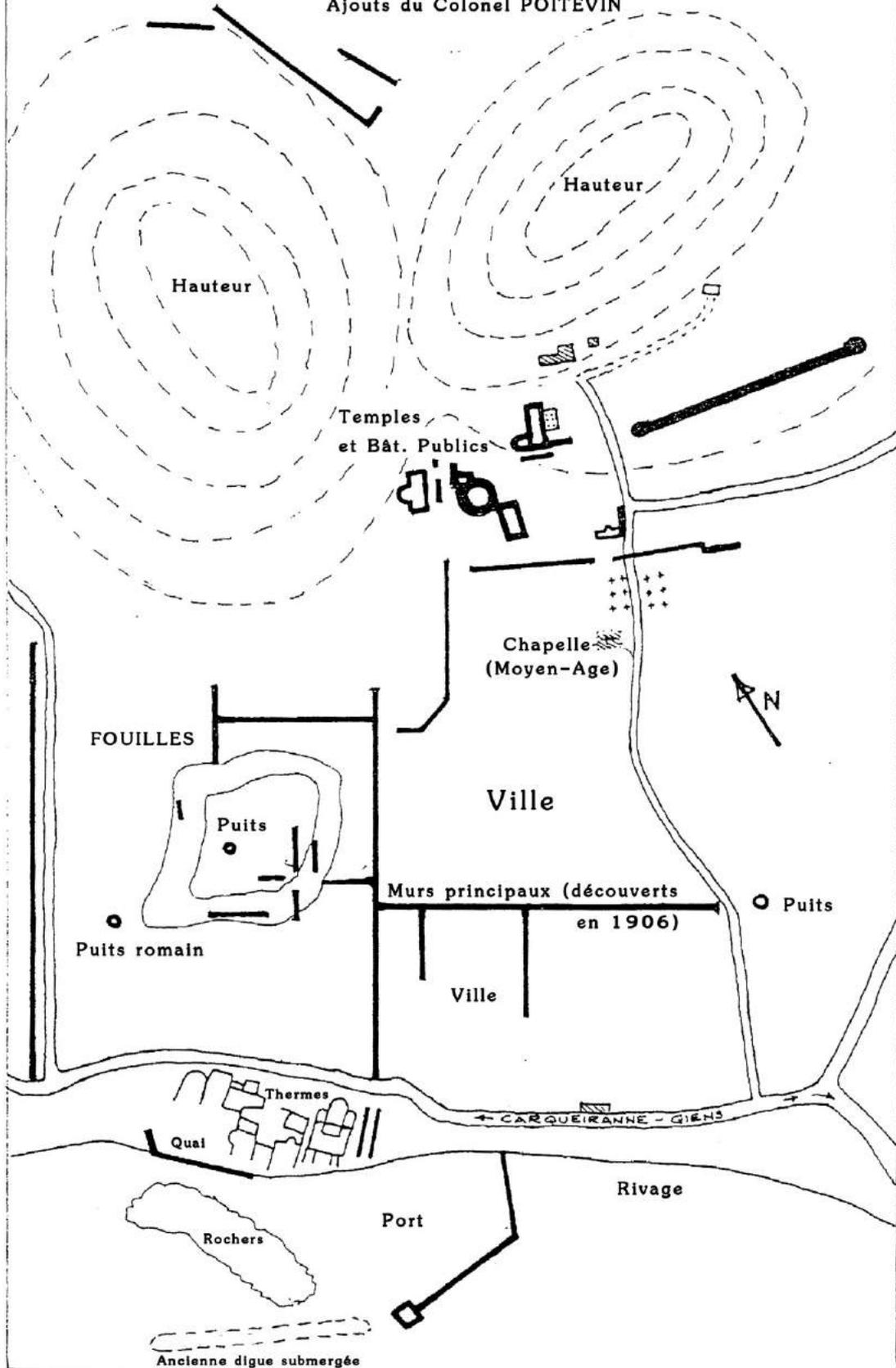
La première découverte fut une canalisation servant d'égout – on retrouva une vingtaine de médailles coincées dans le tuyau de plomb provenant des thermes romains.

Les thermes eux-mêmes avaient une forme curieuse mais élégante. Deux escaliers de 3 marches chacun, situés dans les coins, menaient dans les bains en contrebas. Face à la mer se trouvait une troisième pente faite de trois énormes pierres au milieu d'un demi-cercle. Environ 10m plus loin étaient les vestiges d'un hypocauste (un système romain de chauffage dans lequel de l'air chaud circulait sous le sol et entre des parois doubles – le sol était posé sur des piliers faits de briques rondes ou carrées.) Ici les petites colonnes de briques étaient noircies par le feu, et le sol était jonché d'épais morceaux de poterie, de traces de charbon de bois, de cendrées et de suie.

Parmi les débris domestiques Denis trouva des poignées en terre cuite. Il en déduisit que c'étaient les poignées de pots en cuivre, en fer ou en bronze utilisés pour la cuisine ou pour faire chauffer l'eau – les poignées en argile, étant non-conductrices de la chaleur, devaient protéger les mains. Il mentionna cela dans son rapport car c'était quelque chose qui n'avait jamais intéressé les archéologues.

A proximité se trouvait une canalisation recouverte de dalles soigneusement assemblées.

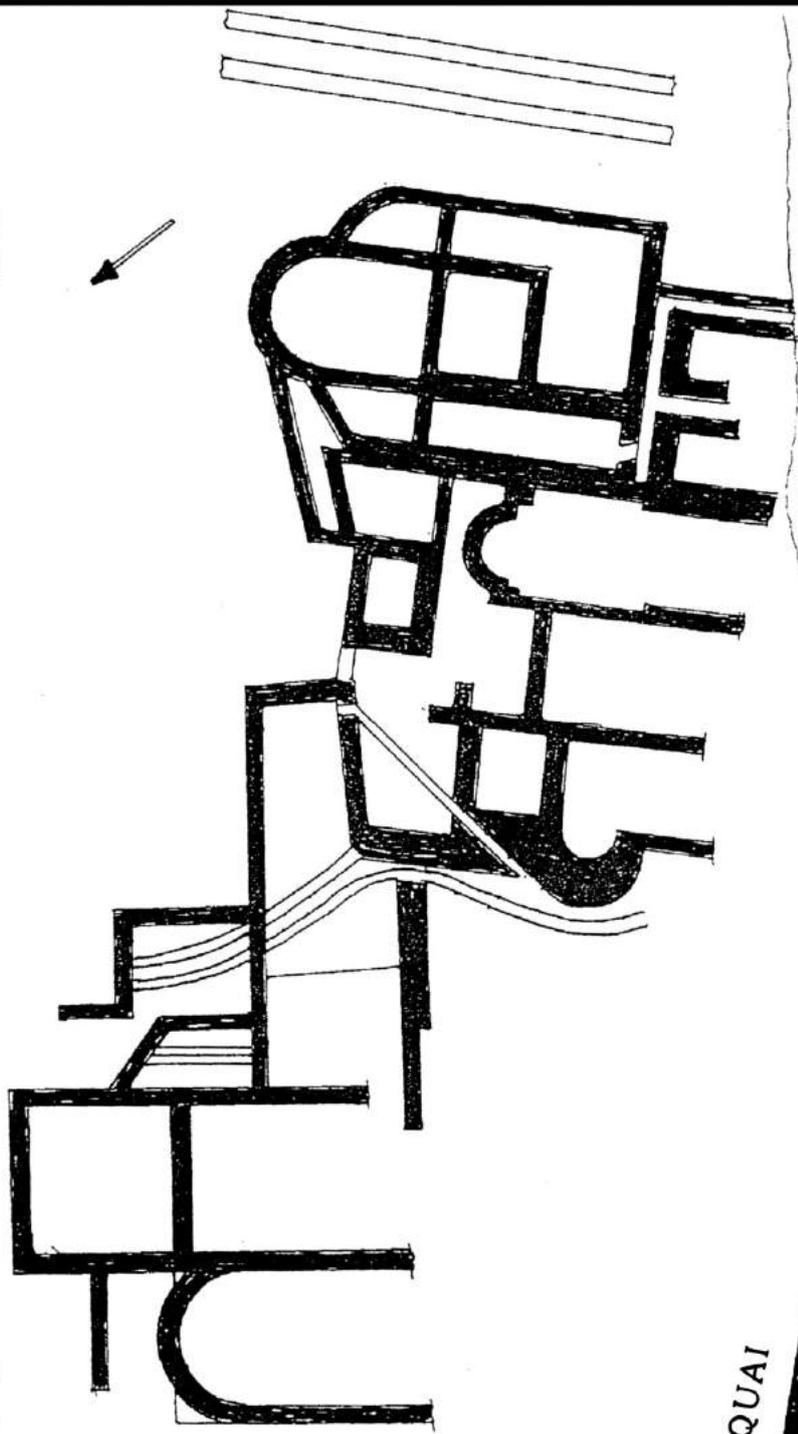
d'après le "PLAN DES RUINES DE POMPONIANA"  
de J. MAUREL Architecte de la Ville d'HYERES 1865  
Ajouts du Colonel POITEVIN



HYERES →



← CARQUEIRANNE



QUAI

La Mer

La Mer

### THERMES ROMAINS DE L'ALMANARRE

d'après J. Maurel et Poitevin

Malheureusement, comme ses fouilles bloquaient la route de Carqueiranne, il dut démolir les bâtiments presque aussitôt après les avoir découverts.

A l'Ouest des thermes il trouva un morceau de mosaïque rudimentaire. Il se souvint que l'année précédente des moutons au pâturage avaient déterré des fragments de mosaïque, aussi demanda-t-il aux ouvriers de prolonger de 5 mètres. Les travaux furent effectués avec précaution et ils découvrirent une pièce à de forme élégante avec une abside au nord. Les murs couverts de fresques intéressantes s'étaient effondrés et gisaient per plaques sur le sol, qui portait en apprêt une couche de ciment, comme pour recevoir un sol de mosaïque.

Au fur et à mesure que les ouvriers dégageaient les morceaux de mur, ils étaient numérotés et mis de côté. Mais il y en eut bientôt un trop grand nombre et ils devinrent trop friables pour être entreposés. On dut simplement laisser les moins intéressants là où ils étaient.

Plus tard, on trouva près des bains un autre petite pièce dont les murs s'étaient effondrés de la même façon. Ils étaient eux aussi recouverts de fresques très élégantes et colorées, représentant des animaux réels ou imaginaires, des fleurs et des feuillages – une corne d'abondance d'où débordaient des fruits et des fleurs, etc. Malheureusement, elles aussi reposaient face contre une terre très humide et seuls quelques petits fragments furent récupérables.

En 1848 M. Henry Berthoud, un romancier de l'époque, évoque les fouilles d'Olbia. Voici sa description de ce que nous avons perdu pour toujours : "les murs étaient vernissés et décorés d'images étranges. Ces peintures, restées cachées pendant tant de siècles, avaient gardé leur extraordinaire fraîcheur, mais semblaient avoir subi des changements du fait de leur exposition à la lumière. Il y avait des dessins minutieux de feuillages et de fleurs, d'hommes et d'animaux et de fleurs étranges comme celles qu'on trouve à Pompéi et Herculaneum."

Pour terminer les fouilles sur le rivage, Denis fit dégager l'arrière de l'hypocauste, révélant un couloir, aux murs de 2m écartés d'1m50, et qui passait sous la route de Carqueiranne.

Un objet intéressant mis au jour fut une statuette de danseuse tenant une coupe à la main. Son pied droit et une partie de sa jambe gauche manquaient, mais le reste était parfaitement préservé et le resta environ deux semaines, après quoi l'exposition à la lumière fit en partie faner ses couleurs vives, déjà endommagées par le nettoyage. La statue avait été lavée avant que Denis n'arrive sur le site. Il ordonna immédiatement aux ouvriers de ne plus refaire une telle erreur.

Il effectua quelques fouilles sur le Castellum. Les autochtones avaient toujours nommé ce pan de ruines "le château". Les Romains construisaient toujours leur château sur une hauteur, ou s'il n'y en avait pas, comme c'était le cas à Olbia, ils construisaient une plateforme surélevée ou un genre de monticule. On recouvrait des voûtes en arcades avec de la terre et sur cette base on élevait des tours aux murs épais. Ici la tour s'élevait à une hauteur de 4 ou 5m pour que les sentinelles puissent guetter une attaque éventuelle par terre ou par mer.

M. Denis fouilla ces voûtes, au risque qu'elles s'effondrent, et arriva à une deuxième porte, dont les gonds étaient encore scellés dans les pierres taillées du chambranle.

Les travaux furent alors arrêtés faute de moyens financiers.

Le rapport de M. Denis aurait grandement bénéficié d'un plan montrant où il avait creusé et les bâtiments qu'il avait découverts. Des dessins des fresques perdues ou détruites auraient également été d'une valeur inestimable. Le Colonel Poitevin, conservateur du musée, trouva quelques fragments de ces fresques qui portaient les traces de leur malencontreux lavage, gisant dans la poussière du Musée de Hyères. Il les enduisit d'un produit spécial pour les conserver et les plaça dans la vitrine dans laquelle il exposait ses trouvailles d'Olbia.

L'année suivante, M. Denis annonça son intention de nettoyer les murs d'origine grecque, de dégager les ronces et autres plantes grimpantes, de mettre à nu les assises des murs et de débayer les gravats qui bouchaient le puits du château pour en atteindre le fond. Il voulait également prolonger la tranchée Nord/Sud et poursuivre le tracé de l'égout découvert l'année précédente. Il commença les travaux à la fin Octobre mais fut ralenti par les journalistes et les gens qui l'interrogeaient sur ses découvertes.

Il reçut un courrier – malheureusement un peu tard – du savant Paillot de Montabert, qui lui prodiguait de précieux conseils sur le traitement des fragments d'anciennes peintures murales qu'il avait eu la chance de trouver intacts. Les restes de fresques romaines étaient, et sont toujours, plutôt rares en France; c'est la raison pour laquelle ces fouilles avaient attiré l'intérêt du public et l'attention du Gouvernement.

Devant faire un voyage en Afrique, M. Denis confia les fouilles à la direction de M. Dejean.

A son retour en Mars, M. Denis fit un rapport sur les fouilles au Comité des Monuments Historiques.

Le site devait répondre à tous les besoins des marins y faisant relâche – une boulangerie, des potiers et fabricants d'amphores, des fabricants et vendeurs de clous (on en avait trouvé en telle quantité qu'on cessa de les ramasser). On avait trouvé des débris de meules ou même des meules entières. La quantité de vaisselle en terre cuite recueillie révélait les dimensions et l'importance de la ville, de même que les thermes, astucieusement bâtis sur le rivage. On y distinguait le "spolarium" où l'on se déshabillait avant de confier ses vêtements à un domestique, le "tepidarium" où l'on se rafraîchissait avant de ressortir à l'air libre et le "laconium" chauffé par un poêle placé au centre de la pièce.

Le complexe tout entier aboutissait à 3 conduits qui déversaient les eaux usées en mer.

Avant de partir pour Paris, M. Denis profita des derniers jours de travaux pour fouiller la partie de la ville où l'on disait qu'avaient été trouvées plusieurs tombes en brique. Il fouilla également la petite plaine entre l'Ermitage et le Trou aux Fées, mais ne découvrit jamais le cimetière de la ville romaine.

Les fouilles s'arrêtèrent là. La Révolution de Février 1848 avait commencé et le Comité des Monuments Historiques considéra que le moment était malvenu pour allouer de l'argent à des fouilles. Olbia et ses ruines sombrèrent dans l'oubli.

En 1862, alors que Napoléon III rédigeait sa Vie de César, il fut question de reprendre les fouilles d'Olbia. Un archéologue, M. de Saulcy, et un officier du Génie vinrent à Hyères et demandèrent à M. Fortuné Bernard, le propriétaire du terrain à cette époque, la permission de fouiller. Il refusa. Mais la Commission Impériale donna instruction à M. Maurel, l'architecte de Hyères, d'établir un pan des ruines. Ce qui fut une bonne chose, car à l'époque, on avait une meilleure visibilité de la ville romaine et aucune des maisons ou des cafés qui recouvrent aujourd'hui le site au Sud de la route n'existait alors.

En 1873 le Baron de Bonstetten décrivait un vaste bâtiment de 57m de long à l'Almanarre, dont une partie s'était effondrée dans la mer. Parallèlement à la route se dressaient les restes d'une colonnade en grès. Vers le Nord à partir de là se voyaient les vestiges d'un grand château construit sur une sorte de plateforme artificielle.

Le Baron s'inquiétait beaucoup de l'absence de plans pour la protection de ces vestiges romains, dont il craignait qu'ils ne disparaissent bientôt sous la charrue. Des morceaux du long mur sur la plage étaient encore debout mais furent emportés l'hiver dernier par une tempête. Le journal "Illustrated London News" du 16 Avril 1891 signala que le Baron, un archéologue distingué, était récemment décédé à Hyères "dans la plus grande discrétion."

M. Smith écrit en 1880 .."Près des ruines de la jetée se trouvent des thermes en parfait état. Il reste même de la peinture sur une portion des murs et les marches qui descendent vers ce qui fut l'eau des bains et n'est plus rien que boue et détritrus".

Jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle le sol était encore jonché de vestiges romains – en parcourant simplement la zone, il suffisait de se baisser pour ramasser de la mosaïque, des fragments de poterie et de marbre, du grès sculpté etc. et en creusant le sol on retrouvait des pièces de monnaie grecques ou romaines.

M. Gerin-Ricard, dans des écrits de 1930, fait remarquer que lorsque M. Denis découvrit les thermes en bord de plage en 1845, personne ne semble avoir pris conscience que Hyères était probablement une ville thermale romaine en même temps qu'un port. Il fonde son argumentation sur le fait que 2 autres thermes furent découverts en 1910 et 1911, à environ 500m au Nord du complexe de la plage. Ce qui signifiait qu'une ville qui n'occupait au maximum que 45 hectares possédait 3 thermes. Ceux-ci étaient alimentés par l'eau de source de San Salvador, amenée par un aqueduc qui restait encore visible en 1870, et par une autre source au Nord de la ville, elle aussi captée par un aqueduc. Il est probable que les bains de la plage utilisaient également de l'eau de mer. En outre, Olbia disposait à l'époque romaine de trois puits, toujours fonctionnels en 1930 – un sur la propriété de M. Baud, un sur un terrain appartenant à M. Teissere – il fut plus tard équipé d'une pompe – et le troisième sur la propriété de M. Lantrua.

En Juillet 1948, on demanda au Maire de certifier que le terrain avait été déminé, afin que les travaux puissent reprendre sous la direction de M. Coupry. L'Etat lui alloua la modique somme de 25 000 anciens francs pour entreprendre les fouilles. Dès lors, les travaux furent menés de façon sporadique, mais les archéologues étaient contraints d'obtenir l'autorisation des différents propriétaires des terrains, ce qui ne fut pas toujours chose facile. Toutefois, en 1957 l'Etat racheta 2 hectares du site et à compter de cette date, le Professeur Coupry et son successeur M. Bats, purent entreprendre les travaux de façon systématique. (Récemment, lorsque l'entrepôt pour planches à voile avec sa plateforme d'observation fut édifié à l'Almanarre, on découvrit une toute petite section de la ville romaine, située sous le parking, et l'on peut apercevoir le coin d'un bâtiment ainsi qu'un puits. On ne peut visiter le reste de la ville d'Olbia qu'à l'occasion, en groupe et sous la conduite de l'archéologue.)

### **Les fouilles de San Salvador**

Vers 1864 San Salvador était une délicieuse oasis au cœur d'une pinède. C'était un lieu de rencontre pour les touristes hivernant à Hyères jusqu'au jour où son propriétaire, M. Parent clôtura la propriété.

De tous temps, les pêcheurs y avaient accosté pour s'approvisionner à sa source.. C'était probablement eux qui avaient découvert l'amas de coquillages qu'un archéologue amateur, le Duc de Luynes, identifia comme datant de l'âge de pierre. Cet amas remarquable se trouve à droite de la route vers l'Ouest, derrière la cabane du gardien. Il a la forme d'un talus de 1m50 de haut, sous une couche d'humus de pin, et il est composé d'os calcinés, de débris de charbon de bois et de coquillages; on y a également trouvé des silex, des couteaux, des racloirs, des pointes de flèches, des lames de haches et des défenses de sangliers.

Les Romains qui vivaient à Olbia avaient construit un aqueduc pour y amener de l'eau de source pure. Vers 1870 on pouvait encore distinguer des sections de cet aqueduc près du rivage. Il partait de la source et traversait le vallon de San Salvador sur un pont, qui est représenté sur le tableau du peintre toulonnais, M. Courdouan. La plus grande partie fut recouverte par la construction des terrasses de l'établissement thermal – mais l'architecte préserva une partie de l'aqueduc et on pouvait encore le visiter en 1905. Aujourd'hui, il a totalement disparu.

Selon la tradition, les jeunes filles qui voulaient se marier dans l'année devaient aller boire les eaux de San Salvador. Cette tradition remontait peut-être à l'époque romaine, où les jeunes femmes d'Olbia ont souvent dû visiter San Salvador.

Au Sud de la route qui mène à Carqueiranne se trouve une petite colline en forme de tumulus, qui était un poste sarrasin. Les Sarrasins, pirates et négociants musulmans d'Afrique du Nord ou de la péninsule ibérique, qu'ils avaient récemment conquise, menaient des raids dans toute la Méditerranée au X<sup>ème</sup> siècle. Ils campaient souvent sur des sites précédemment occupés par les Romains ou d'autres peuples. Ce qui est curieux, c'est qu'ils auraient facilement pu trouver un meilleur emplacement, par exemple plus près de la source. La preuve de cette occupation réside dans les débris de poterie en pâte dure, géométriquement décorée d'émail aux couleurs vives retrouvés sur des sites Celtes, Phocéens et Romains.

**Le viaduc de San Salvador**



## **Autres fouilles entreprises par le Duc de Luynes**

Outre l'identification de l'amas de coquillages de San Salvador, le Duc de Luynes fouilla la chapelle en ruines de St Michel dans sa propriété de Valbonne, près de Hyères. Un crâne et des ossements humains furent retrouvés sous un mur intérieur et expédiés au Dr Pruner-Bey, Président de la Société d'Anthropologie de Paris, pour examen – ce qui représentait déjà une approche plus scientifique.

Le duc découvrit également une grosse pierre, mesurant 2m25 de long x 50cm de large et 55cm d'épaisseur, encastrée dans les murs de la chapelle et sculptée de 5 têtes humaines et d'un cheval. Il est possible que les têtes coupées aient été liées à des rites guerriers celtes. Strabon, le géographe et historien grec, a rapporté que les Celtes avaient pour usage de couper la tête de leurs ennemis, de les ramener chez eux en les accrochant à leur selle puis de les clouer au-dessus de l'entrée de leur maison. Les Celtes étaient donc des chasseurs de têtes et cette sculpture commémorait peut-être leurs exploits guerriers, à moins qu'elle ne symbolisât le talisman que chaque tête représentait pour eux. On a retrouvé des stèles similaires ailleurs en Provence, par exemple à Aix-Entremont.

Quoiqu'il en soit, the Duc de Luynes trouva suffisamment d'intérêt à la pierre pour en faire un moulage qu'il offrit au Musée de St-Germain.

A l'intérieur de la chapelle se trouvait un petit autel votif romain en marbre blanc, peut-être placé là pour servir de siège ou de soutien. Dans les déblais, il trouva des fragments de marbre et de pierres sculptées dont certaines portaient des inscriptions. Elles provenaient probablement de maisons romaines dont on a retrouvé des traces dans la vallée, et avaient peut-être servi de matériau de construction lors de l'édification de la chapelle.

Le Duc de Luynes trouva dans la vallée une mosaïque qui fut apportée à l'Hôtel de Ville de Hyères, qui se trouvait à cette époque dans la Tour des Templiers.

Dans la ravine au pied de la chapelle, le Duc trouva deux tranchants de hache en amphibolite polie, et plus loin dans la vallée une grosse hache en quartz de la forme d'une massue. Il peut s'être agi d'un instrument sacrificiel, destiné à tuer de coups la victime du sacrifice..

Encouragé par ces trouvailles, Luynes reprit ses fouilles en 1867. Après avoir déblayé les pierres des murs qui s'étaient effondrés à l'extérieur de la chapelle, les ouvriers découvrirent 14 tombes, quasiment à la surface du sol. Certaines étaient faites de plaques de pierre arrachées à la colline même et recouvertes d'autres pierres, le tout jointoyé par un ciment calcaire. Certaines avaient simplement été creusées dans la terre et ne présentaient aucun entourage de pierres. Les corps reposaient à même la pierre, la tête à l'Ouest et les pieds à l'Est. Les crânes qu'on en retira furent également expédiés au Dr Pruner-Bey qui constata qu'ils étaient plus récents que le premier envoi qu'il avait étudié.

Les tombes ne contenaient ni outils, ni armes ni poterie. Un squelette, sans doute celui du chef, avait dans la bouche un flacon de verre dont le col dépassait de ses dents comme un cigare. Un autre flacon plus petit reposait à ses pieds.

Le site était probablement un lieu sacré du temps des Celtes et on avait sans doute continué à l'utiliser ainsi pendant la période romaine. Plus tard, on éleva une petite chapelle dédiée à St Michel sur le même emplacement, et les deux pièces d'argent trouvées à cet endroit provenaient peut-être de pèlerins visitant la chapelle.

En 1858 le Duc de Luynes fit construire sur le Boulevard d'Orient la Villa Alberti, où il conservait les objets les plus intéressants issus de ses fouilles. Il semble malheureusement que sa collection ait disparu – en même temps qu'une autre collection privée de monnaies romaines. C'était souvent le sort des collections privées, qui étaient vendues ou partagées après la mort du collectionneur.

### **Les fouilles de Costebelle**

Quand on creusa les fondations des hôtels de Costebelle, on trouva des vestiges de murs dont on pensa à l'époque qu'ils provenaient d'un pan de l'enceinte de la ville grecque d'Olbia (dont nous savons aujourd'hui qu'elle se situait à l'Almanarre). Le "Times" du 24 Mars 1892 rapporte que lorsque la Reine Victoria visita les jardins de M. Arene à la Font des Horts près de son hôtel, il lui expliqua que .."sa charmante petite villa avait été construite avec les pierres des vestiges découverts à Costebelle."

En 1989 on construisit une école maternelle et un lotissement à Costebelle. Un engin de chantier mit au jour les soubassements d'un mur ancien et on interrompit les travaux afin de procéder à des fouilles en urgence.

Les fouilles révélèrent un petit cimetière de l'époque romaine et une ferme habitée du 1<sup>er</sup> siècle avant J.C. jusqu'au 5<sup>ème</sup> siècle au moins de notre ère. On dégagna 25 tombes au total, notamment celle d'une femme enceinte d'environ 50 ans. Les squelettes furent examinés par un anthropologue hongrois qui constata que les os du fœtus portaient les lésions caractéristiques de la syphilis.

On a toujours pensé que la syphilis avait été introduite en Europe en provenance de l'Amérique par le vecteur de Christophe Colomb et ses marins qui auraient été infectés lors de rapports sexuels avec des Amérindiens, puis qu'elle s'était répandue quand ils étaient rentrés chez eux. Il existe désormais une hypothèse contraire qui soutient que la maladie vénérienne était présente en Europe depuis toujours, mais qu'on l'avait peut-être confondue avec la lèpre.

Outre les squelettes de Costebelle, d'autres preuves sont apparues à l'appui de cette hypothèse – par exemple, dans un cimetière grec (600 to 250 avant J.C.) en Italie du Sud, des squelettes présentaient ces mêmes lésions osseuses caractéristiques, tout comme 2 squelettes (antérieurs à 1420) récemment examinés en Angleterre.

Hyères et sa vallée recèlent encore probablement bien d'autres secrets, qui seront révélés un jour ou l'autre.





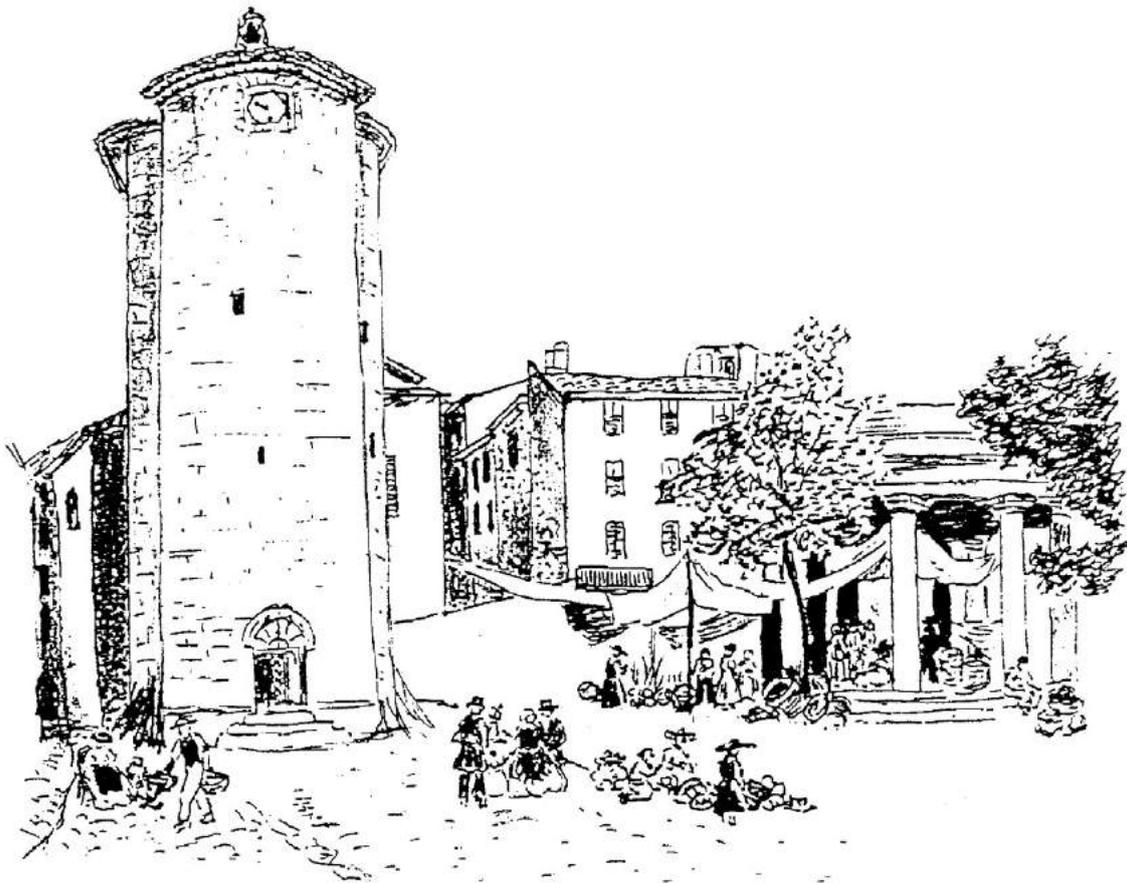
## CHAPITRE 5 – Bâtiments remarquables à Hyères

Dans ce chapitre, j'ai choisi quelques-uns de bâtiments qui ont suscité mon intérêt, ou qui ont subi des modifications ou des ajouts au cours de la période concernée par le présent ouvrage. Cela permettra au lecteur de comparer ces bâtiments tels qu'il se présentent aujourd'hui avec ce que fut leur aspect à l'époque.  
(Le plan ci-contre – page 40 – permet de situer leur emplacement.)

### La Tour des Templiers (ou Tour de St Blaise)

La Tour des Templiers domine la Place Massillon.

La Tour des Templiers en 1848



Construite par l'Ordre des Templiers au XIII<sup>ème</sup> siècle, elle devint le siège de la Mairie de Hyères en 1770. En 1913 la Mairie déménagea vers son emplacement actuel dans l'Avenue Joseph Clotis (jadis Boulevard des Palmiers). La Tour héberge également le Commissariat de Police.

La Tour des Templiers et le Marché couvert



"En 1892 la Tour des Templiers n'était pas assez vaste pour héberger tous les services municipaux. Il n'y avait pas assez de pièces et les pièces elles-mêmes étaient surpeuplées, les employés travaillaient les uns sur les autres. Il nous fallait un Hôtel de ville digne d'une ville comme Hyères. Ce n'était pas tant que les fonds manquaient à la Trésorerie – de 1882 à 86 elle avait contribué près de 3 millions de Francs, mais cette somme énorme avait été dilapidée en travaux dont certains étaient somptuaires, et inutiles pour la plupart." (Malheureusement, M. Bodinier ne précise pas lesquels).

Vers le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle on construisit à côté de la Tour un marché couvert, (cf. le dessin ci-contre) qui la défigurait complètement jusqu'à sa destruction récente.

Le marché, avec ses étals de poisson, de viande, de légumes, de fleurs, etc. résonnait des cris des marchands.

Une halle aux poissons circulaires avait été construite au centre de la Place Massillon, avec 10 colonnes de pierre de 60cm de diamètre chacune soutenant une toiture en zinc, dont le conseil municipal déclara qu'elle était de fort mauvais goût. Les habitants la surnommèrent "la Tortue". Cette halle devint trop petite pour une population croissante, aussi décida-t-on en 1882 de la démolir et de la remplacer par une véritable halle de fonte et de bois de style "moderne". Cette dernière fut également démolie il y a une quarantaine d'années et la Place est désormais vide, sauf les jours de marché quand les étals sont dressés.

La Tour des Templiers a récemment été restaurée et ouverte au public (accès payant). Elle héberge une exposition sur les Templiers – un ordre religieux militaire, les Chevaliers du Temple de Salomon, fondé à Jérusalem par les Croisés vers 1118 pour défendre le Saint Sépulcre et les pèlerins chrétiens. La terrasse du deuxième étage offre une vue magnifique.

## **Le Château**

St Louis et sa cour séjournèrent au Château en 1254 à leur retour de la Septième Croisade. Le château prit le parti de la Ligue pendant les Guerres de Religion, aussi fut-il en partie démoli en 1596 quand elles prirent fin. Richelieu ordonna sa complète destruction en 1620.

Outre ses tours de défense, un inventaire dressé au XV<sup>ème</sup> siècle fait état d'une chapelle, de chambres, de salles de réception, de cuisines d'une citerne, d'un moulin, d'une forge, d'écuries et d'une bergerie.

Il dresse toujours ses ruines imposantes au sommet de la colline et la Ville a récemment installé des panneaux-guides qui donnent de brèves descriptions de différents points importants, pour le plus grand bénéfice des touristes.

Dans ses écrits de 1880, M. Smith décrit une visite du château : "Non loin du site de l'ancienne Porte de Pierrefeu se dresse un haut mur de pierre dans lequel s'ouvre une porte verte à laquelle est accrochée une cloche qui sonne quand on l'ouvre. Les fermiers qui cultivent les terres à l'entour des ruines vivent à l'intérieur, et sont en droit d'attendre une petite gratification pour l'aide rendue au visiteur. La porte verte est le seul accès au terrain du château et elle est parfois fermée à clé si l'occupant est absent.

Un visiteur plus aventureux peut toujours escalader le mur bas situé légèrement à gauche de la porte verte, mais cela est strictement illégal. Quand on dépasse la maisonnette du fermier près de l'entrée, un sentier en lacets conduit vers l'extrémité Nord de l'ancienne muraille et à proximité d'une des tours carrées. Près du sommet s'ouvre l'accès à un passage souterrain. On accède à une terrasse que surveille un magnifique cyprès. Au-delà se trouve le cimetière."

De toute évidence, le château et les terrains attenants étaient propriété privée jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup>, mais ils appartiennent désormais à la Ville et leur accès est gratuit pour les visiteurs. Personne ne cultive les terres, mais depuis les récents incendies on distingue nettement les restanques sur lesquelles on cultivait jadis le blé, les haricots, etc. Il existe un projet de création d'un jardin méditerranéen sur ces lieux

## **Eglises et chapelles**

La religion tenait une place importante dans l'Angleterre victorienne. La plupart des gens des classes moyenne de la bourgeoisie tenaient naturellement à assister régulièrement à l'office le Dimanche et les jours de fêtes religieuses.

En France, la Révolution provoqua un net déclin de la religion – on vendit des églises pour les consacrer à différents usages séculiers. Cependant, la religion continua sans doute à jouer un rôle important dans la vie de la plupart des gens. Les prêtres continuèrent à officier dans la clandestinité – par exemple, Joseph Coudonnel, ex-chanoine de St Paul, se déplaçait déguisé en jardinier pour administrer les derniers sacrements aux mourants et reconforter les malades. Le 18 Juillet 1793 (l'année de l'exécution de Louis XVI) après que les citoyens se soient rassemblés dans l'église de l'Oratoire et qu'ils aient voté pour rétablir l'ordre dans la ville, une magnifique procession se dirigea vers Notre Dame de Consolation pour rendre grâce à la Vierge. Tous pleuraient des larmes de joie, croyant à un retour du catholicisme.

Après la Révolution, des églises furent progressivement rachetées, réparées et reconsacrées.

Hyères, une ville relativement petite avec ses 12 000 habitants avaient à une époque trois églises – St Pierre, St Paul et St Louis.

L'église **St Pierre**, construite au pied du Château, était la plus ancienne église paroissiale de la ville. La municipalité ordonna sa destruction en 1827 car elle représentait un danger pour la sécurité publique. Elle a récemment fait l'objet de fouilles, et les vestiges des murs Sud et Nord sont toujours debout. On a retrouvé près de 200 corps enterrés dans l'église, la plupart dans des cercueils en bois (dont on a retrouvé les clous) ou parfois dans des suaires en lin (on a retrouvé des agrafes autour des squelettes).

Les parties les plus anciennes de la Collégiale **St Paul** remontent au XII<sup>ème</sup> siècle. Elle devint l'église paroissiale et le resta jusqu'en 1842, quand elle perdit le titre au profit de l'église **St Louis**, qui était plus accessible aux fidèles.

## St Paul et la vieille ville



Depuis 1960, elle héberge une collection d'exvotos, dont la plupart proviennent de Notre Dame de Consolation, ayant heureusement été retirés de cette église avant sa destruction à la fin de la seconde guerre mondiale. Près de 400 tableaux en font une des plus importantes collections en Provence. Le plus ancien est daté 1613 et la collection s'agrandit – des personnes donnent encore des tableaux de temps en temps. (Un tableau intéressant et relativement récent (1940) qui représente une terrasse près de ND de Consolation traduit les remerciements de 3 personnes qui s'échappèrent de Vitry-le-François le 16 Mai 1940 durant l'avancée allemande. Le plus récent, daté 1989, représente une chute de deltaplane et fut donné par le jeune homme qui survécut mais passa 9 mois allongé à l'hôpital.)

La Madone de St. Paul cohabitait avec la statue de Notre Dame dans ND de Consolation – elle avait dans sa cassette des bijoux précieux offerts par de riches étrangers – où sont-ils passés?

A droite de la Collégiale se trouve une des anciennes portes de la ville qui en 1880 "... avait récemment été peinte en bleu avec un ciel d'étoiles et une statue de la Vierge, dans le seul espoir de préserver la propreté du lieu. Ce fut un demi succès."(Smith). Il reste encore quelques traces de la peinture bleue et des étoiles.

## La Porte St Paul



L'église St Louis, construite au XIII<sup>ème</sup> siècle, est un monument imposant et austère à cette période extraordinaire où l'on bâtit de nombreuses cathédrales, et dont on dit que les bâtisseurs manipulèrent plus de pierre que les esclaves qui bâtirent les pyramides des Pharaons égyptiens.

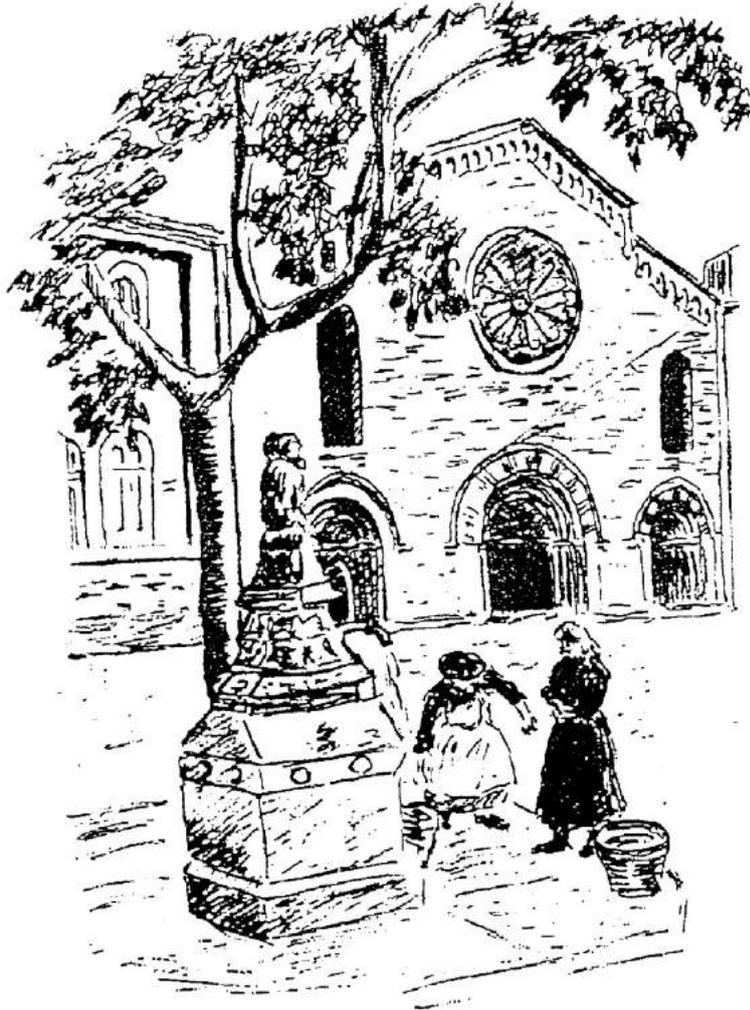
Elle fut probablement bâtie par les Templiers et fut reprise plus tard par les Franciscains – en France, on les connaissait aussi sous le nom de "Cordeliers" à cause de la corde qui leur servait de ceinture. Ils l'occupèrent de sa fondation jusqu'en 1791.

Elle subit le sort habituel de la vente par l'Etat en 1796, après la Révolution et servit successivement d'étable, de grenier et de moulin à huile. On ouvrit un porche derrière le chœur pour laisser passer les charrettes. Une fenêtre derrière la sacristie illustre la profanation de l'église.

En 1833 l'église fut rachetée par la municipalité et dédiée à St Louis. En 1842 elle devint l'église paroissiale.

Tout au long du reste du XIX<sup>ème</sup> siècle elle fut réparée et restaurée et on lui ajouta des extensions.

## Fontaine devant l'église Saint Louis



En 1891 on effectua d'autres travaux, car les fidèles s'étaient plaints de l'humidité, du froid et d'odeurs de pourriture qui envahissaient l'église. Ils se plaignaient également de l'état du sol en brique qui était extrêmement usé et devait être remplacé par des dalles, plus en harmonie avec le style de l'édifice. Le montant des travaux était prohibitif mais le curé les entreprit malgré tout, confiant que la Divine Providence prévoirait et comptant sur la générosité de ses ouailles.

Le premier coup de pioche dans le sol de l'église libéra une terrible puanteur. Sous les dalles, la terre était saturée d'eau et putréfiée par la décomposition des corps enterrés depuis 800 ans sous la brique.

Les ouvriers creusèrent jusqu'à une profondeur de plus d'un mètre, firent disparaître toute trace de saleté et comblèrent l'ouverture avec des pierres sèches pour permettre à l'air de circuler. Ils installèrent des égouts et des conduites pour le chauffage, recouvrirent le tout d'une chape de ciment et terminèrent le travail avec la pose des dalles que l'on peut encore voir aujourd'hui.

Pendant les fouilles on découvrit une grande quantité d'ossements. Le seul trésor qu'on trouva se résumait à quelques sous, dont le plus ancien était une monnaie de Louis XIII. On pensait généralement que des trésors religieux avaient été enterrés sous le dallage des églises pendant la Révolution, pour les protéger des pillards. Lorsque l'Assemblée Nationale vota l'abolition des ordres religieux et plus tard la nationalisation des biens de l'Eglise, de nombreuses églises furent fouillées par des chasseurs de trésors. De tels personnages avaient probablement œuvré à St Louis parce lorsqu'on creusa le sol en 1891 on s'aperçut que tous les crânes avaient été ensevelis à nouveau dans un même endroit, et tous les autres ossements dans un endroit différent. M. Bondinier avait souvent entendu de vieilles gens dire que l'on avait retiré des objets précieux de l'église, mais il ne disaient jamais quoi, ni leur destination éventuelle

Au centre de la place, devant l'église, il y avait jadis une fontaine d'eau douce à l'usage des habitants du lieu, à une époque où les maisons n'avaient pas d'installation d'eau courante. Cette fontaine a depuis été enlevée.

A l'époque de la Reine Victoria, la vieille église de Notre Dame de Consolation sur sa colline de Costebelle dominait la plaine comme un phare.

La vieille église, bâtie au XVII<sup>ème</sup> siècle (une des clés de voûte de la nef principale portait la date de 1667), fut l'objet de nombreux pèlerinages et fut probablement construite sur le site d'un temple romain. Pendant la Révolution, plusieurs tentatives eurent lieu, mais en vain, pour la détruire. Les autochtones croient que l'église fut sauvée grâce à l'intercession de la Vierge Marie.

C'était un bâtiment rustique doté d'un arrière carré, d'étroites fenêtres, de trois nefs et de quatre petites chapelles. Un retable datant de la fin de la Renaissance occupait l'arrière du sanctuaire et un grand tableau de l'Assomption occupait le centre du retable.

Mais la partie intéressante n'était pas le bâtiment lui-même, mais les exvotos et autres objets qui emplissaient l'intérieur. Les exvotos étaient soit des tableaux qui dépeignaient des histoires de sauvetages miraculeux attribués à l'intercession de la Vierge en faveur de ceux qui l'avaient implorée en ce lieu, soit d'autres objets offerts à la Vierge en reconnaissance. Comme nous l'avons précédemment évoqué, la plupart des tableaux se trouvent maintenant dans la Collégiale St Paul dans la vieille ville, mais les autres objets (voir ci-dessous) semblent avoir disparu.

Un gardien qui habitait la maison contigüe était chargé d'ouvrir l'église aux visiteurs. Les premiers objets qui attiraient l'attention étaient deux grands drapeaux suspendus au-dessus des allées. L'un avait été rapporté des Croisades et l'autre était un Union Jack britannique, pris sur un navire anglais par un corsaire français dont une partie de l'équipage était composé en partie de marins recrutés à Hyères. Le haut des murs portait d'innombrables trophées – les bonnets de marins sauvés de la noyade, les sabres d'officiers rescapés du combat, les fers de criminels relâchés avant l'accomplissement de leur peine, des armes à feu qui avaient explosé sans dommage pour leur propriétaire, les béquilles d'invalides qui avaient retrouvé l'usage de leurs membres etc.

### **Notre Dame de Consolation - Costebelle**



Cependant, en dépit des miracles réalisés par Notre Dame, l'église elle-même ne fut pas épargnée. On pouvait voir deux boulets de canon solidement encastrés dans ses murs, cependant que les Stations de la Croix – vénérées par les fidèles lors de leur ascension de la colline sur les genoux – étaient tombées en ruine en 1880 (cf. le petit dessin ci-après – ce petit oratoire existe toujours, pris dans un mur à mi-chemin de la Montée de Costebelle).

A l'intérieur il y avait des centaines de tableaux – le plus ancien datant de 1612. M. Smith écrit que le plus intéressant représentait le frère du grand orateur Massillon, dont le fusil avait explosé au cours d'une chasse au canard le 2 Décembre 1773. (De tous les auteurs qui ont écrit à propos de ces exvotos, il le seul à mentionner le frère de Massillon. Cependant, il est aussi question de lui dans le "Times" dans un reportage sur le pèlerinage du 28 Mars 1892). Il semblerait que ce tableau précisément, comme d'autres décrits par M. Smith, ait aujourd'hui disparu.

"A part une pléthore d'explosions d'armes à feu, qui n'est pas à l'honneur des armuriers locaux, et de gens renversés par des charrettes, un résultat qui en dit long sur la conduite des gens du coin, il y a une scène avec chien enragé dans la cuisine, un maçon qui se débrouille pour traverser dans sa chute cinq étages d'une maison, une femme qui se défenestre alors qu'un homme saute d'un balcon pour la sauver, une mule enragée qui mord le bras de son propriétaire, et une diligence bondée passe par-dessus la rambarde du pont sur le Gapeau". (Smith)

## L'Oratoire



Un ex-voto datant de 1720 montre un homme coincé sous la roue de sa charrette chargée de sacs de farine, tandis que 3 personnages prient. Sur ce tableau, Notre Dame de Consolation est représentée à l'arrière-plan avant qu'elle n'ait acquis son élégant clocher avec la statue de Notre Dame et la façade blanche avec trois portes, puisque tout cela ne date que de 1860.

L'inauguration de la tour, de l'entrée et de la statue extérieure de Notre Dame, le 21 Septembre 1860, fut suivie de deux jours de festivités. En ville et tout le long de la route de Costebelle les voies étaient pavoisées d'auvents et de bannières, les maisons étaient décorées de guirlandes de fleurs et partout des drapeaux flottaient dans la brise légère. De St Louis, en ville, jusqu'au sommet de la colline de Costebelle, (plus de 3 kilomètres) une foule enthousiaste se pressait joyusement. Parmi l'interminable procession des pèlerins, toute la population de la ville – les corporations avec leurs costumes colorés et leurs bannières – suivit l'immense statue jusqu'à Costebelle.

Lorsque la cérémonie d'inauguration débuta en 1860, la cour et le parvis étaient noirs de monde, les gens se pressaient autour du tertre d'où un Frère Dominicain s'adressait à la foule. On se serait cru en Judée – dans une scène sortie tout droit de la Bible – avec cet amphithéâtre dans son écrin de collines verdoyantes, le rivage et la plaine, sous un ciel d'émail bleu et un soleil de plomb, que rafraîchissait une brise odorante. La foule débonnaire réagissait au sermon du moine avec des cris de joie et des flots de larmes. Plus tard, on pique-niqua en famille dans la pinède autour de l'église. On servit le champagne et d'autres rafraîchissements sur l'herbe. Encore plus tard, jeux et distractions se poursuivirent tard dans la nuit, tandis que des feux d'artifice embrasaient les cieux.

A l'intérieur de l'église il y avait une statue plus petite de Notre Dame, vêtue richement d'or et de damas, une étincelante couronne de diamants sur la tête et un sceptre en or à la main. Ses bijoux – chaînes, cœurs, croix, colliers, bagues, boucles d'oreille, broches et bracelets – étaient tous en or ou en argent, et les marches de son trône étaient incrustées de diamants. (Un fascicule imprimé en 1883 fait état du fait que le nombre de ces objets précieux augmentait chaque jour, et il cite un voile en "pointe d'Angleterre" évalué à 4 000 francs, et plusieurs autres costumes de grande valeur, y compris une robe de damas ayant appartenu à Marie Antoinette.) La petite Madone est encore visible dans la nouvelle église, inaugurée le 31 Juillet 1955, mais elle n'a plus que deux robes, dont une en très mauvais état aurait bien besoin d'une habile restauration.

On avait coutume de célébrer trois fêtes – l'Annonciation le 25 Mars, l'Assomption le 15 Août et l'Immaculée Conception le 8 Septembre. Ces jours-là la colline était envahie par une quantité de calèches et de chars à bancs et une foule de pèlerins venus à pied de toute la région.

Une fois les cérémonies religieuses terminées, on sortait le pique-nique – saucisses et saucissons, fromages, poulets rôtis, bouteilles de vin. La ville prenait part à ces célébrations, réservant la somme de 20 livres pour les boissons, et fournissant la musique municipale pour l'animation musicale – mais à partir de 1870 cette participation fut interrompue.

La grande statue de Notre Dame domina le paysage jusqu'en 1944.

En Février 1944 les Allemands, redoutant un débarquement allié, minèrent les bois et la chapelle. En Avril les habitants inquiets eurent l'heureuse idée d'évacuer la petite statue intérieure et tous les exvotos – l'église avait souvent été visitée par effraction par des soldats allemands – mais aucune mention n'est faite des bijoux; peut-être avaient-ils déjà été volés, ainsi que le tableau de l'Assomption. Le 15 Avril, pendant la messe à St Louis, on entendit une terrible explosion – on avait fait sauter le clocher de Notre Dame de Consolation. On ne retrouva aucune trace de la toile dans les ruines.

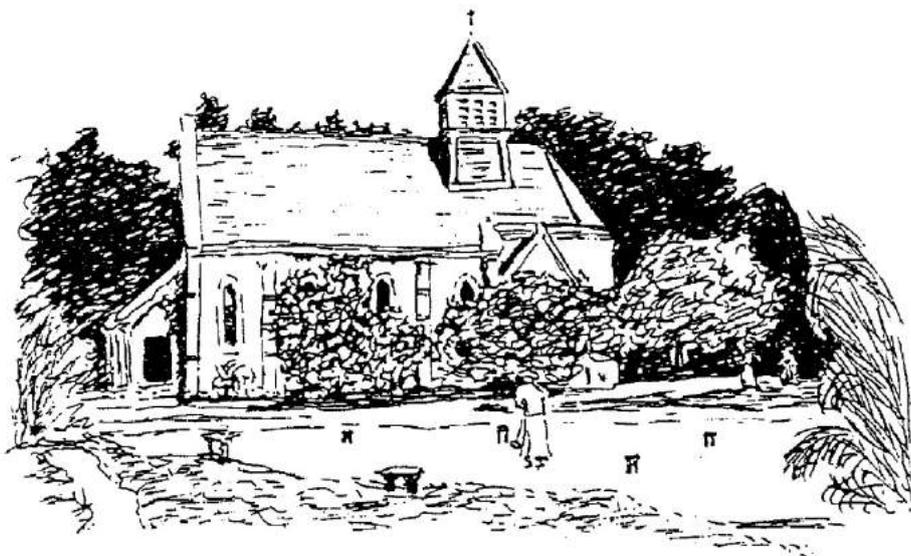
La statue de ND tomba au sol mais resta miraculeusement intacte, à part la perte d'un petit doigt et de sa couronne, qui avait roulé un peu plus loin. Elle se dresse aujourd'hui derrière la nouvelle église, dominant la plaine et illuminée la nuit.

Il y avait deux, peut-être trois églises anglicanes à Hyères, une indication du nombre de visiteurs anglais dans la ville et de l'importance pour eux de pouvoir pratiquer dans leurs propres églises. En 1882, M. Godillot donna à la colonie britannique un bout de terrain et la somme de 80 000 francs pour construire une église au carrefour des avenues Godillot et Beauregard. Elle fut consacrée le 2 Février 1884 par l'Evêque de Gibraltar et dédiée à St. Paul. A l'intérieur, une plaque en français et en anglais rappelle aux visiteurs le don de M. Godillot.

Les Anglais utilisèrent l'église jusqu'en 1950. Elle fut alors cédée à la Ville, mais les Anglais continuèrent à y officier jusqu'au jour où l'on changea les serrures.

Depuis, l'église a été déclarée monument historique et elle est occasionnellement ouverte au public pour des soirées musicales. Un panneau métallique dans le jardin indique que "Seuls les véhicules bien suspendus sont autorisés à emprunter cette route."

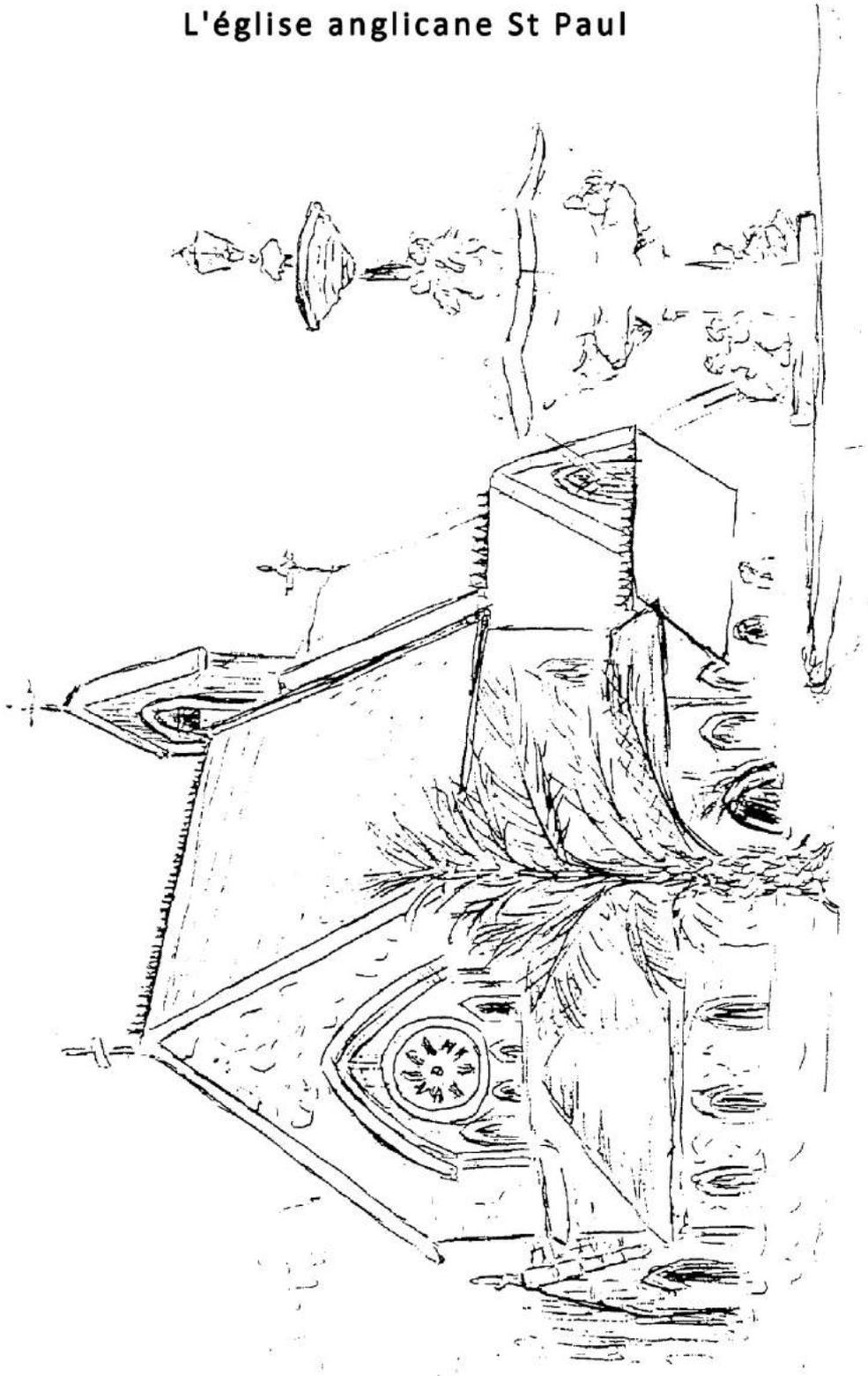
### **Eglise de Tous les Saints - Costebelle**



L'autre église, All Saints – ou Eglise de la Toussaint – sur la colline de Costebelle, n'eut pas cette chance seuls subsistent les murs couverts de graffiti et le toit. Les portes avaient été murées pendant la seconde guerre mondiale, mais elles furent forcées et tout fut détruit ou disparut. En 1945 l'orgue était en piteux état, tout le beau mobilier en bois avait été brisé ou emporté, et les coins de l'église avaient servi de toilettes.

Le dessin d'une autre et "mystérieuse" église anglicane apparaît dans le "Times" du 28 Mars 1892, accompagné d'une description écrite "...une jolie petite construction à structure métallique tapissée de treillage avec un toit de chaume." Cela n'a rien à voir avec All Saints qui est un bâtiment de pierre avec un toit de tuiles. Il s'est avéré impossible de retrouver la moindre trace ou vestige de cette troisième église, bien que le Conservateur du Musée m'ait assuré de son existence, mais sur un terrain qui est aujourd'hui une propriété privée. Le problème, c'est que les seuls plans officiels figurant au Cadastre datent de 1828 et n'ont été révisés que dans les années 1950, si bien qu'il est difficile de vérifier quoi que ce soit.

# L'église anglicane St Paul



## CHAPITRE 6 – Quelques personnalités locales

### M. Alphonse Denis (1794 - 1876)

Né à Paris en 1794. Alphonse Denis vint habiter à Hyères en 1824. Il fut Maire de 1830 à 1848, Consul Général du Var de 1831 à 1848 et Député de Toulon de 1837 à 1846.

Hyères n'avait pas d'éclairage jusqu'en 1830 quand M. Denis fit installer l'éclairage public. Les lampes à huile du début furent plus tard remplacées par des becs de gaz. En 1847 la Société Hyéroise pour l'Eclairage au Gaz vit le jour, puis revendue à la Compagnie du Gaz des Trois Villes du Midi. L'usine produisait 100 000 m<sup>3</sup> de gaz par an à partir de pétrole anglais et français.

Jusqu'en 1830 il n'y avait pas d'enseignement gratuit à Hyères. 350 enfants fréquentaient des écoles primaires privées qui étaient chères. A partir de 1837 sous l'impulsion de M. Denis, 900 enfants purent bénéficier de l'introduction de l'enseignement gratuit. Hyères fut la première ville du Var à ouvrir une "Salle d'Asile" pour les enfants d'ouvriers. C'étaient des jardins d'enfants pour enfants de 2 à 6 ans. Après 1881 ils furent remplacés par les "écoles maternelles".

Un système légal de poids et mesures fut introduit à Hyères par M. Denis en 1837, avant même que la loi de 1840 ne le rende obligatoire.

Auparavant, on utilisait dans différentes régions de France des types différents de poids et mesures tels que les onces, les livres, les pouces, les pintes, les quarts etc. Cela présentait deux inconvénients – des poids et mesures portant le même nom variaient en taille d'un endroit à l'autre; par ailleurs, les sous-mesures, n'étant pas décimales, posaient des problèmes de calcul. En 1790, on demanda à l'Académie des Sciences d'établir une unité de base pour tous les types de mesure. Deux académiciens mesurèrent le méridien entre Dunkerque et Barcelone, ce qui leur prit de 1792 à 1799. Ils calculèrent le 40/1 000 000<sup>ème</sup> de cette longueur, et l'on donna à cette mesure le nom de "mètre". Ce dernier devait servir de base pour toutes les unités de mesure. Le nouveau système de mesure prit le nom de système métrique et devint légal en France en 1801, et obligatoire à partir de 1840.

En 1839, sur ordre du Conseil Municipal, une barre de métal d'un mètre de long fut scellée à hauteur d'œil dans le mur de la Bourse du Travail (la Tour des Templiers), Place Massillon. Elle a depuis été enlevée, mais le Guide de 1903-4 signalait cette curiosité au visiteur.

Une romaine (une balance portable composée d'une barre à pivot dotée de bras de longueur inégale) étalonnée selon le nouveau système métrique fut installée sur la Place du Marché (Place des Templiers), pour permettre aux commerçants de vérifier le poids de leurs achats de paille, de foin, de bois ou de charbon et pour les accoutumer à ce nouveau système de mesure.

Alphonse Denis épousa Marie-Madelaine, la petite-fille du Baron Stulz dont elle avait hérité l'imposante maison de la Place de la Rade (aujourd'hui Place Clemenceau). En 1846 Mme Denis décéda en laissant à son mari l'usufruit à vie de la maison. Quelques années plus tard il épousa une Mme Sarah Lee et racheta la propriété aux héritiers Stulz. La magnifique maison fut désormais connue sous le nom de Château Denis.

Comme ils n'occupaient pas toutes les pièces de cette grande demeure, M. et Mme Denis louaient des chambres pendant la saison d'hiver à des visiteurs illustres, comme Ampère et Michelet. Ils y organisaient également des soirées pour les membres de la communauté étrangère.

En 1839 M. Denis créa une société dans le but de construire un théâtre doté d'un café et d'une académie de billard. Le Théâtre Denis fut construit derrière l'église St Louis. Ce ne fut pas une réussite et neuf ans plus tard M. Denis, qui avait racheté la plupart des actions de l'entreprise, l'offrit en cadeau à la municipalité... qui le refusa. En 1877, un an après sa mort, sa veuve offrit à nouveau le théâtre à la municipalité qui, cette fois, accepta. La ville le restaura en prenant bien soin de ne pas toucher à l'auditorium.

Le théâtre subit à nouveau des réparations en 1880, 1887 et 1892 (où il fut fermé pour cause de chutes de briques sur la scène), mais l'auditorium fut maintenu en l'état. Toutefois, en 1945 on retira toutes les petites loges pour gagner de la place. L'énorme et lourd rideau de scène en velours – il fallait les efforts de 2 hommes pour le lever et il était considéré comme dangereux du fait de la vétusté de son mécanisme – fut remplacé. Les fauteuils furent remplacés par des sièges basculants de type cinéma. Ainsi, le petit théâtre a perdu ses sièges rembourrés, ses peintures murales et ses chandeliers. Un petit théâtre décoré dans le style typique de l'époque Louis-Philippe (1830 to 1848) a disparu à jamais.

En 1863 les habitants se réunirent à l'Hôtel de Ville et décidèrent de construire un Casino pour la distraction des touristes hivernaux. Dans un courrier adressé au Maire, M. Denis proposa la vente de son Château pour cet usage.

Il soulignait que son Château se trouvait au centre de la ville. Il était richement meublé et décoré, chauffé et éclairé à gaz, et de plus entouré d'un jardin rempli de plantes rares et exotiques qui pouvait représenter une source de revenus grâce à la vente à l'étranger de graines et de plants.

Il écrivait que le Casino pouvait être hébergé au rez-de-chaussée, sans qu'il soit nécessaire d'y faire des modifications – par exemple, il suffirait de quelques retouches sur la décoration à la feuille d'or du grand salon pour en faire une salle de bal ou de concert. Au premier étage, on pourrait installer le "cercle", qui en abattant quelques murs, pourrait bénéficier d'une galerie chauffée, d'une grande salle de billard, d'un salon de lecture, d'un salon de conversation avec une grande terrasse exposée au Sud et d'une superbe salle de jeux.

Le second étage, si l'on supprimait la bibliothèque, fournirait 7 chambres, toutes élégamment décorées et meublées, que l'on pourrait louer pour 50 francs par mois.

Néanmoins, aucune suite ne fut donnée à sa proposition. Les 8 membres de la Commission choisirent d'acheter un autre terrain pour la construction de leur Casino. En 1879, trois ans après sa mort, sa veuve vendit le château et les jardins à la ville. En 1880 une autre société faisant partie de la Compagnie du Casino de Nice fut créée pour construire un énorme Casino à Hyères. Il était prévu de construire sur l'emplacement du Château Denis, mais l'affaire échoua. La municipalité se retrouva propriétaire d'une demeure dont elle ne savait que faire. En fin de compte, on y installa le musée et la bibliothèque, qui y demeurèrent jusqu'à leur transfert au Park Hôtel puis à la Place Lefebvre. Dans les faits, la bibliothèque de M. Denis, riche de plus de 10 000 volumes, constitua le fonds de l'actuelle bibliothèque municipale.

Le Château Denis fut démoli en 1960. On installa la gare routière sur le site. Aujourd'hui, on trouve à la place un parking souterrain sur 4 niveau, dallé de marbre au niveau de la rue et orné d'une fontaine à une extrémité.

M. Denis était également un agronome qui introduisit des plantes exotiques dans la région. C'était un historien et un écrivain. En 1833 il publia "Promenade Pittoresque et Statistique dans le Département du Var", dont le chapitre consacré à Hyères était illustré par le peintre Courdouan. C'était également un archéologue amateur qui entreprit des fouilles à Olbia, comme nous l'avons vu.

### **Alexis Riondet (1805 - 1868)**

Né à Hyères le 14 Mai 1805, il était le fils de Pierre Riondet qui était le Receveur de l'Enregistrement pour les biens nationalisés vendus par l'Etat pendant et après la Révolution.

Alexis venait de terminer des études de droit et de prêter serment au barreau de Paris quand son père décéda. Il revint en toute hâte à Hyères pour assister sa mère, mais comprit bientôt qu'il lui faudrait reprendre ses études, car il ne connaissait rien à la gestion d'un domaine.

Il consulta de vieux fermiers qui étaient prêts à le conseiller, parcourut des terres dont on lui dit qu'elles avaient été correctement cultivées, entreprit des expériences et finalement se mit à lire et étudier des ouvrages sur l'agriculture.

En conséquence, il acquit une belle réputation dans la région et écrivit deux ouvrages sur l'olivier et le fermage en Méditerranée.

C'était un visionnaire. En 1868 il écrivait : "Il y a de nos jours une concurrence entre les cultivateurs français ainsi qu'entre eux et le reste du monde. Seul un système d'échange peut nous sauver. Les cultivateurs méridionaux ne pourront progresser que s'ils se décident à ne produire que les produits que l'on peut cultiver aisément et à bon marché dans cette région, et à acheter ceux qu'ils ont du mal à produire." Ce qui reste tout à fait d'actualité.

C'est lui qui obtint du Conseil Municipal la création d'une école maternelle pour les jeunes enfants et de cours du soir pour les adultes. Il voulait attirer à Hyères des touristes aisés et fit don à la ville d'un terrain qu'il souhaitait planté de fleurs – l'Avenue Riondet.

M. Riondet légua à la ville sa fortune constituée de biens et de terrains. Son souhait était de créer une Ecole d'Agriculture et d'Horticulture qui favoriserait l'accueil d'orphelins, et apprendrait à de simples ouvriers agricoles les trois fondamentaux : lecture, écriture et calcul. Il résumait ainsi son idée : "Je veux former des cultivateurs éduqués et des jardiniers qualifiés, développer leur corps et leur âme, en faire des hommes droits et travailleurs, et les aider à acquérir les connaissances de base qui leur manquent encore – comment tailler des arbres fruitiers et s'occuper d'animaux domestiques."

Ce n'est qu'en 1891, à la mort de sa veuve, que la Ville entreprit la mise en œuvre de ses dernières volontés, et le Lycée Agricole fût bâti sur le terrain de La Dindonne. (Quand on sort de Hyères en allant vers l'Est, le Lycée est sur la droite).

### **Alexis Godillot (1816 – 1893)**

Il est né à Besançon en 1816 et a travaillé pour son père qui était bourrelier et fabricant de couvertures pour chevaux. Quand éclata la Guerre de Crimée, il entrevit un moyen de gagner de l'argent.

Se souvenant de l'époque où il cousait des couvertures pour son père, il écrivit au Ministère de la Guerre en proposant de fournir la toile pour les tentes des soldats. Pour ce faire, il ouvrit sa première usine à Paris. La Direction du Ministère l'encouragea à installer des ateliers pour fabriquer des chaussures et de l'habillement pour l'armée, un domaine qui jusque là avait été le monopole des ateliers militaires. En 1859, par exemple, il livra 100 000 paires de chaussures de modèle militaire, qui en argot militaire furent bientôt connues sous le nom de "Godillots" – de même qu'en Angleterre le Premier Duc de Wellington donna son nom à des bottes en caoutchouc – les "wellingtons".



M. Godillot fit fortune et installa des usines à Nantes et St-Ouen. Il était en avance sur son temps, mettant en place un système vertical d'entreprises – depuis le tannage, le traitement et la finition du cuir jusqu'à la fourniture du produit fini, comme les chaussures de marche. En 1879 le Ministère de la Guerre lui accorda des contrats pour la fourniture des chaussures, de casques et de calots, d'uniformes et d'équipement lourd comme des tentes pour neuf corps d'armée. Il employait à l'époque 3 000 ouvriers et possédait une tannerie, une fonderie, un laminoir et une usine d'emboutissage.

Il voyageait énormément, faisant notamment de fréquents séjours sur la Côte d'Azur, et de toutes les stations qu'il visita, c'est Hyères qui eut sa préférence. Il écrivit : "J'ai été littéralement ébloui. Il me semblait être en terre promise et je pris la décision de ne pas chercher plus loin."

Désormais, il partagea son temps entre Hyères et Paris. Mais il était inconcevable qu'un homme aussi actif puisse s'accommoder d'une existence de Lotophage. Après avoir été un grand industriel, il se consacra à la promotion immobilière.

L'Hôtel des Îles d'Or avec son domaine à flanc de colline se trouvait être mis en vente. Il acheta le tout et améliora et agrandit l'hôtel. Il transforma complètement le quartier en traçant des avenues, qu'il implanta de villas etc. s'attirant ainsi le surnom de Lord Brougham des Îles d'Or. (Lord Brougham était cet Anglais qui "découvrit" Cannes en 1834, adora le climat et le paysage, y construisit une villa et écrivit au roi Louis-Philippe en lui demandant de fournir les fonds pour y construire un port – ce que fit effectivement le Roi!)

A la mort du Comte de David Beauregard en 1859, M. Godillot racheta la partie de ses terres qui s'étendait de la vieille route de Toulon jusqu'au Roubaud, et il consacra les 20 années suivantes à urbaniser ce domaine. Il faisait don à la ville d'une partie de ses terres pour ouvrir de nouvelles voies. La municipalité viabilisa – égouts, eau courante, éclairage au gaz, trottoirs et goudronnage de la voirie. M. Godillot put ainsi vendre à profit des terrains à bâtir entièrement viabilisés.

A partir de 1868 il occupa une villa au 27 Avenue des Îles d'Or jusqu'en 1882 date de la construction du numéro 70, la Villa Michel. Cette dernière présentait un style architectural extrêmement intéressant – des tourelles en surplomb, des loggias, des façades à colombages, des fenêtres en vitraux etc. Elle a maintenant été aménagée en appartements, mais la façade reste la même. Il acheta également un terrain pour construire une villa nommée La Bicoque à la Plage de l'Aiguade où il allait nager même pendant les mois d'hiver.

En 1874 il posa sa candidature à la Mairie mais malheureusement il ne fut pas élu. Ce fut dommage, car il avait l'intention d'ouvrir un large boulevard depuis Hyères jusqu'à la mer. Un autre de ses rêves était d'élargir vers l'Ouest le canal qui longeait la Plage, afin de faire un port pour les yachts et les bateaux de pêche. Avec son énergie, son initiative et sa fortune, il aurait peut-être fait de la Plage l'endroit le plus merveilleux de la Méditerranée.

### **Le Comte Auguste Charles de David Beauregard (1800 - 1859)**

Ses parents, Alexandre et Charlotte, émigrèrent vers les Etats-Unis d'Amérique en Novembre 1794. Les premières années Alexandre eut une ferme, qu'il vendit en 1799, pour ouvrir un bazar qui vendait toute une variété de produits, depuis du jambon, du café, du vin, des bougies et des brosses à dents jusqu'à des selles de cheval. Charlotte donna naissance à leur premier fils, Auguste Charles, le 20 Octobre 1800.

Ils revinrent en France en 1803, et reprirent possession du domaine familial. La demeure avait été pillée pendant la période révolutionnaire et les terres avaient été laissées à l'abandon. Alexandre travailla d'arrache-pied, sortant par tous les temps, si bien qu'il prit froid et décéda en Février 1805, laissant son épouse Charlotte avec six enfants à élever, deux maisons en mal de réparations et un domaine délabré à gérer. Auguste avait tout juste 5 ans, et son enfance dut être bien difficile.

Après une brève carrière navale de 1815 à 1827, le Comte se consacra à la gestion de son domaine de Sainte Eulalie. (Celui-ci se situe à l'Est de Hyères, sur la droite de la route de Pierrefeu). Il planta du sorgho (une plante à tige solide, à larges capitules et à graines brillantes que l'on cultive pour la nourriture du bétail, pour le foin et pour faire du sirop).

Il élevait aussi des vers à soie et cultivait la canne à sucre. (Ses grands-parents maternels possédaient une plantation de canne à Saint Domingue.) Il construisit un barrage de 300 mètres de long sur un tributaire du Gapeau afin de créer un lac, et suggéra d'utiliser les eaux pour faire tourner un moulin (La Fabrique) et une installation pour le traitement de la canne à sucre. Il était très en avance sur son temps, mais malgré une solide réputation dans le monde agricole de l'époque, il ne connut pas toujours la réussite dans ses entreprises.

De fait, à sa mort en 1859, il laissa à son fils Ferdinand des dettes à hauteur d'un million de Francs. Celui-ci put réaliser 600,000 Francs en revendant le Plan du Pont. Le reste fut réglé pour moitié par la dot de sa mère et pour l'autre moitié par la vente de la plus grande partie des jardins de Hyères, situés sous sa maisons dans la Rue Séré de Rivière.

Une fois réglées les dettes paternelles, Ferdinand se désintéressa du domaine. Il loua la rive droite du Gapeau à la Société du Golf et transforma la plaine en prairie. Son haras et son écurie de course furent sa seule réussite. Il fit l'acquisition d'un terrain au milieu de la pinède de la Plage où il construisit un hippodrome, inauguré le 1<sup>er</sup> Avril 1877. On y tient régulièrement des courses de trot du début du printemps à Pâques et parfois les soirs d'été.

### **Colonel Olivier Voutier (1816 - 1877)**

Hyérois d'adoption, et l'une des plus curieuses et fascinantes personnalités locales, c'est l'homme qui découvrit la superbe Vénus de Milo, une des plus célèbres statues au monde, aujourd'hui exposée au Louvre. Pendant un séjour à Paris en 1820, Oscar Wilde raconta à ses invités qu'il restait souvent assis pendant des heures devant la Vénus de Milo, contemplant sa beauté, et son ami Godwin fit faire un moulage de la statue, installé au centre de son salon, et devant lequel fumait un encensoir.

Le 8 Avril 1820, un paysan grec du nom de Yorgos, travaillant dans son champ près du théâtre de la ville ancienne de Milo, vit le sol s'effondrer, et l'arc d'une niche apparaître, dans laquelle se dressait une statue sans bras. Yorgos était sur le point de dissimuler sa trouvaille quand par chance Olivier Voutier, qui se trouvait à proximité avec deux de ses marins, et justement à la recherche d'artefacts grecs, l'aperçut. Le Colonel Voutier continua la fouille, il dégaugea la statue et l'installa dans une cabane. Il retourna alors à bord de son navire , "L'Estafette", prit du papier et un crayon pour dessiner la superbe Vénus, puis courut annoncer sa découverte à M. Brest, l'agent consulaire français à Milo.



M. Brest envoya des dépêches au consul général de France à Smyrne et à l'ambassadeur à Constantinople. M. Dumont d'Urville (à qui le Larousse attribue la découverte de la statue) n'arriva sur les lieux que quelque 8 jours plus tard, mais c'est d'Urville qui devait escorter la Vénus jusqu'à Toulon.

L'ambassadeur se précipita à Milo pour acheter la Vénus pour la France, mais il faillit la perdre car Yorgos l'avait vendue à un prêtre grec qui la voulait pour le compte du Prince Nikolai Morusi de l'Arsenal de Constantinople, un collectionneur d'antiquités grecques.

Lorsque "L'Estafette" entra à nouveau dans le port de Milo, Voutier vit sa découverte qu'on chargeait sur une chaloupe à destination du brick "Galaxidi", prêt à mettre les voiles vers Constantinople. L'ambassadeur de France réunit les prêtres de l'île et les mit en garde contre les conséquences diplomatiques de leur action. Il promit également de payer la somme de 800 francs-or pour la statue, soit trois fois le prix payé par le prêtre grec.

Les négociations durèrent deux jours, pendant lesquels Grecs et Français se disputèrent la possession de la splendide déesse – elle embarqua finalement sur "L'Estafette" le 24 Mai – légèrement abîmée – le nez légèrement cassé, le menton et la lèvre inférieure râpés et les oreilles endommagées car quelqu'un lui avait arraché ses boucles d'oreille en or.

Quand le Prince Morusi s'aperçut qu'il avait perdu la Vénus, il entra dans une colère noire; il fit emmener les malheureux prêtres grecs à Siphante, où ils furent fouettés, durent payer une amende et écopèrent de 3 ans de prison.

La Vénus arriva à Toulon sur la "Lionne" le 1<sup>er</sup> Décembre 1820 et de là elle partit pour Paris, fut offerte à Louis XVIII et enfin installée au Louvre. Quant à Voutier, personne ne parla de sa découverte jusqu'à ce que l'Amiral Jurien de la Gravière la décrive dans son livre en 1876.

Voutier démissionna de la Royale et s'engagea dans l'armée grecque de libération comme canonier. Il fut promu Colonel et devint un héros de la guerre d'indépendance grecque contre les Turcs. Ce furent ses canons qui forcèrent 1 500 Turcs à se rendre sur l'Acropole d'Athènes.

Après sa dernière mission en Grèce en 1841, le Colonel Voutier se maria à Brest. Il acheta le domaine de Sainte-Claire à Hyères et y aménagea une demeure en réunissant deux tours carrées. La tour de gauche faisait partie des anciennes fortifications, celle de droite fut reconstruite avec les vieilles pierres. Une partie des murs de la ville longeait sa propriété. Il la fit garnir de créneaux dans le style des fortifications qu'il avait vues au cours de ses voyages en Orient. Il passait ses étés dans sa villa "Décapris" dans la vallée de Sauvebonne avec sa femme et ses deux filles.

Il mourut à Hyères le 19 Avril 1877 et fut inhumé au pied de la Tour du Drapeau dans le jardin de Sainte-Claire dominant sa propriété. On peut visiter sa tombe. Elle porte une plaque commémorative qui fut dévoilée le 24 Novembre 1991, lorsque la SHHA déposa une gerbe sur sa tombe et offrit une reproduction de la statue à la Ville de Hyères.

## **Paul Bourget (1852 - 1935)**

Ce grand écrivain français vint tout d'abord à Hyères en touriste avant de décider de s'y installer. Il fit l'acquisition à Costebelle d'une maison baptisée "Le Plantier", qui était bâtie dans le style italien et était en fait la copie d'une villa vénitienne.

Bourget invitait chez lui des célébrités littéraires, politiques et scientifiques. Entre autres, la romancière américaine Edith Wharton. Dans son autobiographie elle écrit que Paul Bourget est ..."une des intelligences les plus stimulantes et cultivées que j'aie jamais rencontrées, et peut-être le plus brillant causeur que j'aie jamais connu." Elle et son mari passaient l'hiver sur les Riviera française et italienne..."en aucun de ces endroits je ne pouvais espérer trouver le genre de communion humaine que je recherchais. Aucun si ce n'est Hyères, où nous avons commencé de nous rendre presque chaque année depuis que les Paul Bourget avait acquis cette petite villa couleur pêche au-dessus des vergers de pêcheurs de Costebelle."

Bourget y passait la plupart de ses hivers et il rédigea beaucoup de ses œuvres dans ce cadre. Il écrivait en principe de 6 heures à midi, et réservait les après-midi à l'étude et aux réceptions. Il montait également à cheval sur les routes de la presqu'île de Giens ou dans la pinède de La Capte.

Il a décrit Hyères dans plusieurs de ses livres, par exemple dans "Le Fantôme" : "Il faut une petite demi-heure pour gagner d'Hyères cette colline au joli nom toute boisée de pins d'Alep et que domine le blanc clocher d'une église dédiée à une Notre-Dame de Consolation. Tout le long de la route, de place en place, se dressent de modestes édicules, fermés d'une grille, où s'abrite dans sa niche une statuette, ici de Madone, là d'un saint Roch, ailleurs d'un saint Joseph. Ils marquent les étapes d'un pèlerinage, et la naïve dévotion des femmes de ce pays de fleurs pare ces niches de bouquets toujours renouvelés." (Les statues ont disparu au début du XXème siècle et ont été remplacées par des peintures – et aujourd'hui la plupart des petits oratoires ont eux aussi disparu).

En 1942, pendant la guerre, le Maire reçut un courrier du Préfet du Var l'informant que le gouvernement franco-allemand de Paris avait consenti à préserver la bibliothèque et les souvenirs de Paul Bourget. Toutefois, en 1943 la Villa "Le Plantier" fut réquisitionnée par les Allemands. Un certain Colonel Beaugier, qui louait une villa à proximité, fit 31 va-et-vient pour transporter tous les livres de la bibliothèque et les entreposer dans sa propre villa.

Une coupure du "Figaro" de 1952 décrit le Plantier: "Avant leur départ, les Allemands vidèrent le Plantier de ses meubles et de ses livres et abattirent les cloisons etc." (Où sont ces livres aujourd'hui, en supposant qu'ils aient été sauvés par le Colonel Beaugier?)

## Louis Andre-Manuel Cartigny (1792 - 1892)

Un Irlandais, Bonaparte William S. Wyse, auquel les Hyérois donnaient du "Milord", passait les belles journées d'hiver à arpenter la Place des Palmiers avec M. Cartigny, un Hyérois qui mourut à l'âge de 100 ans et fut pendant de nombreuses années le seul survivant de la Bataille de Trafalgar. Un reportage dans le "Times" en 1892 le décrit non seulement comme un héros acceptable pour un Anglais moderne reliant notre époque au passé historique, mais aussi comme étant en France "non moins célèbre en tant que doyen de l'Ordre de la Légion d'Honneur." Il était extrêmement fier de son bilan et de ses médailles.

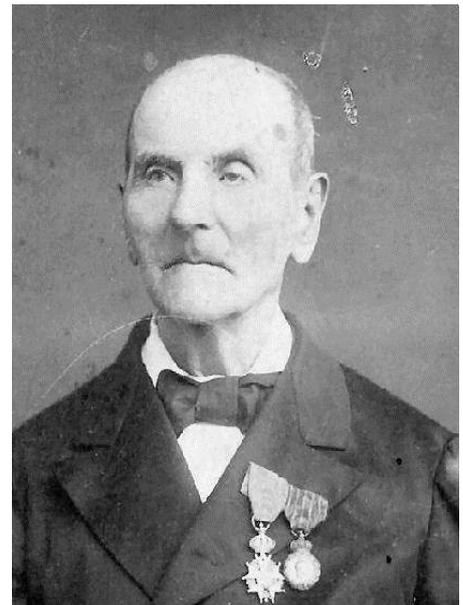
Il avait servi comme "coupe-ficelle" (aide-artificier) à bord du "Redoutable", fut fait prisonnier lors de la bataille de Trafalgar et envoyé en Angleterre où il passa 10 ans enfermé dans les pontons. Ces prisons flottantes étaient à l'origine d'anciens navires de guerre démâtés et affectés au titre de prisons selon une mesure temporaire de 1778, mais qui ne prit fin qu'en 1857. Actuellement, le gouvernement prend la mesure du réseau américain de prisons flottantes en vue d'étudier la possibilité d'adopter le principe en Angleterre, en raison du manque de prisons.

Le Commandant E. Lucas, le capitaine du "Redoutable", le navire qui engagea le combat avec le "Victory" de Nelson, a rédigé un rapport sur la bataille de Trafalgar qu'il adressa en 1886 à Paris, aux Archives de la Marine. Plus tard, un exemplaire en fut retrouvé par un de ses descendants, qui se déplaça à Hyères pour en faire lecture à Cartigny. (Ceci est décrit dans un petit livre, "Le Père Cartigny", par H. Letuaire.)

Le Commandant Lucas considérait qu'il se devait de rendre hommage aux morts de la bataille et à ceux qui sombrèrent avec le navire, ainsi qu'à ceux qui survécurent ou furent faits prisonniers, en rédigeant le récit de leur bravoure. Car bien qu'ayant sombré, le "Redoutable" avaient vaillamment tenu tête aux Anglais. D'ailleurs, dans une série de livres de poche consacrée aux Batailles Britanniques, Oliver Warner l'auteur de "Trafalgar" écrit que le bilan du "Redoutable" pendant cette bataille est des plus glorieux de l'histoire de toutes les marines.

Le "Redoutable" quitta Toulon pour Cadix pour rejoindre la flotte conjointe franco-espagnole qui partait de Cadix pour aller combattre les Anglais. Le jour de la bataille, le "Redoutable" engagea le combat avec le "Victory" qui tentait de rompre l'ordre de bataille de la flotte conjointe. Le "Victory" vint bord à bord du "Redoutable" et il s'ensuivit un terrible carnage.

Comme Lucas n'avait pas la moindre chance dans un duel au canon, puisque son navire ne disposait que de 74 canons face à un trois-ponts beaucoup plus puissant, il décida d'utiliser le gros de ses forces pour un abordage. Il fit fermer les sabords inférieurs, fit monter les équipes de canonnières sur le pont et les regroupa à couvert avec les mousquetaires.



Du haut des mâts, des tireurs d'élite commencèrent à préparer la voie pour les équipes d'abordage en abattant les hommes positionnés sur le pont supérieur du "Victory", tandis que par moments une bordée partie du Bucentaure ou du "Santissima Trinidad" frappait le navire anglais avec un impact terrifiant. Le "Victory" avait perdu son mât de misaine, sa barre était brisée et ses voiles en lambeaux. Nelson qui se battait à la tête de son équipage fut abattu par un mousquetaire.... Cartigny interrompit le récit : "Oui, c'est un mousquetaire perché dans les haubans qui a tiré et a fait mouche". (La balle de mousquet qui a tué Nelson est exposée parmi d'autres curiosités dans les salons d'apparat du Château de Windsor.)

Le "Victory" cessa le feu. Comme ses hommes avaient pratiquement nettoyé le pont supérieur du "Victory", le Commandant Lucas s'apprêta à livrer son assaut principal en lançant l'abordage. Cependant la distance séparant les deux navires et le mouvement de la houle rendaient l'action périlleuse. Quatre marins français réussirent toutefois à aborder le "Victory" en grimpant le long de sa chaîne d'ancre, et ils signalèrent qu'il ne restait plus aux batteries. Au moment où l'équipage français s'apprêtait à les suivre, ayant abattu la grande vergue dans les filets pour servir de passerelle, le "Téméraire" sortit soudain de la fumée en faisant feu de toutes ses pièces. Il infligea au "Redoutable" une terrible bordée emporta 200 de ses hommes et mit fin à sa résistance.

De nouveau, Cartigny interrompit la lecture pour dire qu'il se souvenait d'avoir été à son poste à passer les munitions. Un boulet de canon le frôla, le renversant et le blessant. (*Il releva sa jambe de pantalon pour montrer les cicatrices de ses jambes*). Il essaya de se relever mais prit un coup dans la poitrine et perdit connaissance. Quand il reprit conscience, il gisait au milieu d'un tas de marins morts ou mourants.

Le Commandant donna l'ordre de tirer sur le "Téméraire", mais son navire était dans un tel état qu'on aurait dit une épave flottante. "Redoutable", "Victory" et "Téméraire" était maintenant liés entre eux par leurs gréements enchevêtrés. Etant tous trois dans l'impossibilité d'actionner leur gouvernail, ils étaient poussés par le vent vers un autre navire, le "Fougueux" qui avait été abandonné par son équipage.

Le Commandant Lucas signala au "Téméraire" qu'il était sur le point de sombrer et avertit que si les Anglais n'envoyaient pas des secours il mettrait le feu au "Redoutable" et coulerait les trois navires. Deux officiers et quelques soldats et marins furent envoyés à bord du "Redoutable". Finalement, le "Victory" réussit à se détacher du "Redoutable" et plus tard le "Téméraire" put en faire autant. Le "Redoutable" fut pris en remorque par le "Swiftsure". Les quelques Français survivants et les Anglais pompèrent toute la nuit pour le maintenir à flot. Dans le même temps, le Commandant Lucas s'aperçut que des marins français ramassaient des armes et les dissimulaient pour essayer de reprendre le "Redoutable".

Cependant les pompes menaient un combat perdu d'avance – l'eau pénétrait plus vite que les pompes ne pouvaient la rejeter. Le "Swiftsure" lança des canots de sauvetage, mais la mer était trop grosse et finalement le "Redoutable" sombra avec la plupart de son équipage. Sur un équipage de 643 hommes, il n'en resta que 169 qui furent transférés sur le navire anglais. Tous les blessés furent débarqués à Cadix et 32 hommes, dont Cartigny, furent convoyés vers les geôles anglaises.

Cartigny fut visiblement très ému en écoutant ce récit de la bataille et il remercia le lecteur d'être venu jusqu'à Hyères pour lui en faire la lecture.

Il était prévu qu'il serait présenté à la Reine Victoria quand elle viendrait à Hyères en 1892, mais malheureusement il mourut quelques jours avant qu'elle n'arrive et fut enterré le lendemain de cette arrivée. La reine ne fut mise au courant que l'après-midi des obsèques, mais elle envoya Sir Henry Ponsonby pour la représenter. Il arriva à la maison du défunt au moment même où le cortège funéraire partait pour le cimetière.

On remit au Prince de Galles une photographie de M. Cartigny, et un autre exemplaire fut accroché côte à côte avec un portrait de Nelson dans l'Hôtel de Ville de Norwich. (The Times - 1892) (Le secrétariat du Lord Maire de Norwich s'est déclaré incapable de retrouver la moindre trace de ce portrait dans les archives, et en a conclu qu'il avait dû être rendu à la famille. D'après lui, la raison pour laquelle le portrait de M. Cartigny avait été accroché dans l'Hôtel de Ville de Norwich n'est pas très claire, mais il suggère que c'était peut-être pour célébrer son 100ème anniversaire.)



## CHAPITRE 7 – Des visiteurs célèbres

### Musiciens et Poètes

Parmi les musiciens qui sont venus à Hyères figurent Liszt, Saint Saëns, (auteur entre autres de la Danse Macabre et de l'opéra Samson et Dalila), et Ambroise Thomas. M. Thomas a acheté une villa dans la vieille ville, la Villa St Bernard, ainsi que la Villa Ste Cécile à Costebelle, où il composa son opéra "Francesca di Rimini". Sa mise en scène s'inspirait des magnifiques vues sur la mer, la terre et les îles dont il jouissait par les fenêtres de sa villa.

Des poètes qui visitèrent Hyères on retiendra Lamartine, Théophile Gautier et Sully Prudhomme, qui passa plus d'un mois incognito à l'Hôtel de la Méditerranée.

Lamartine, poète romantique français, historien et homme d'état, séjourna à l'Hôtel d'Europe en 1840 (15 Avenue des Îles d'Or – aujourd'hui une librairie (voir la plaque commémorative.) Sans doute a-t-il également séjourné à Costebelle, ou peut-être rendait-il visite à quelqu'un là-haut, car on a dit qu'il était descendu de Costebelle avec un dattier qu'il planta dans le jardin de M. Denis. En 1880, à la date où M. Smith écrivait, c'était devenu un énorme palmier. Un autre chroniqueur écrit qu'il planta un bouquet de bambous dans le Jardin Denis; et le "Guide Pratique des Etrangers" de 1904 parle d'une allée de palmiers dattiers plantés par Lamartine dans la partie Sud du Jardin Denis.

Il est étrange qu'il n'ait pas écrit de poèmes sur Hyères – sans doute était-il trop occupé à jardiner – mais il a bien écrit une description d'un jardin à Hyères (on la trouve dans le livre de M Roux sur Hyères).

Un été j'étais à Hyères, cette langue de terre de ta Provence que la mer et le soleil caressent de leurs flots et de leurs rayons, comme un cap avancé, de Chio ou de Rhodes; là les palmiers et les aloès d'Idumée se trompent de ciel et de terre ils se croient, pour fleurir, dans leur oasis natale."



Aloes



Agave

"Le soir, mon ami M. Messonnier, poète, écrivain et philosophe retiré sous sa treille et sous son figuier [...] me fit faire le tour de la ville. Il me conduisit au soleil couchant dans un jardin bien exposé au midi et à la brise de mer; les aloès et les palmiers y germent et y fructifient en pleine terre. Je me crus transporté dans une oasis de Libye. On sait que l'aloès ne fleurit que tous les vingt-cinq ans et qu'il meurt après avoir répandu dans un effort suprême son âme embaumée dans les airs.

Il y en avait un dans ce petit jardin dont on attendait la floraison d'un moment à l'autre. Or, par une heureuse coïncidence, ce rare phénomène végétal semblait nous avoir attendus pour s'accomplir sous nos yeux. Au moment où le soleil touchait la mer, la tige de l'arbre, dont la sève est de l'encens, sortit tout à coup de ses nœuds gonflés de vie comme un glaive qu'une main robuste tire du fourreau pour le faire reluire au soleil, et la fleur d'un quart de siècle éclata au sommet de la tige dans un bruyant épanouissement semblable à l'explosion végétale d'un obus qui sort du mortier. Les oiseaux couchés sur les arbustes voisins s'envolèrent d'épouvante, et le parfum, cette âme de la fleur, embauma longtemps tout le golfe."

### **Ecrivains**

Alexandre Dumas est venu à Hyères et il écrit : "Nous ne pouvions pas être venus si près de la ville d'Hyères sans visiter le paradis de la Provence [...] Rien de délicieux comme la route de Toulon à Hyères [...] C'est un immense jardin que l'on parcourt. Aux deux côtés de la route s'élèvent des haies de grenadiers, au-dessus desquelles on voit de temps en temps flotter, comme un panache, la cime de quelque palmier, ou surgir, comme une lance, la fleur de l'aloès ; puis au-delà de cette mer de verdure, la mer azurée, toute peuplée, le long de ses côtes, de barques aux voiles latines..." (des voiles triangulaires sur un mât court – N. de l'A.)

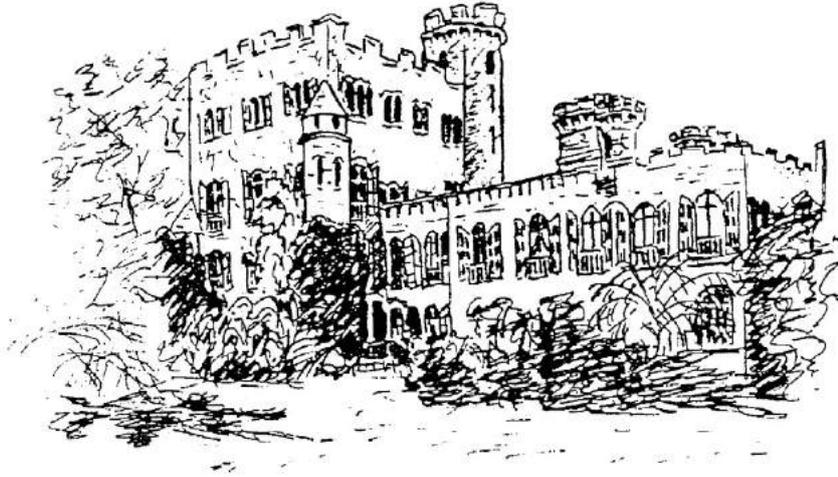
George Sand (née Aurore Dupin en 1804, et connue pour ses romans comme "La Mare au Diable" et son activité pour la libération de la femme), qui séjourna à St. Mandrier dans la Villa Tamaris du 19 Février au 29 Mai 1861, ne fut pas enthousiasmée par Hyères.

Suite à une typhoïde, son médecin lui conseilla d'aller en convalescence dans le midi. Elle chargea son fils Maurice de chercher une location convenable dans la région de Toulon. Il finit par rencontrer un M. Trucy qui possédait une maison de campagne baptisée "Tamaris" qu'il proposait à la location sur la presqu'île de St Mandrier. Maurice en fut enchanté. Il écrivit à sa mère, qui accepta de la louer.



Dans une lettre du 20 Février, elle écrit que son fils a trouvé Hyères "fort prosaïque, plein de figures de malades ou d'Anglais, pas de chez soi, pas de solitude, rien aux alentours qui ne fût très cher ou très malcommode."

## St Pierre des Horts



Elle se laissa toutefois convaincre de visiter Hyères par M. Germain, le propriétaire de St Pierre des Horts, qui espérait tirer de sa visite quelque publicité pour sa maison, qu'il mettait en location. Elle arriva de Tamaris en voiture à chevaux, accompagnée de son fils Maurice et de deux autres personnes. Il débarquèrent à l'Hôtel des Îles d'Or où elle fit sensation en descendant de la voiture, fumant le cigare et habillée en homme.

Ils passèrent la nuit à l'Hôtel et le lendemain partirent à pied pour St Pierre des Horts, que George Sand prit pour un château médiéval. Le bâtiment fut en fait construit par M. Germain de St Pierre au XIX<sup>ème</sup> siècle dans le style médiéval, avec donjon, créneaux, tourelles etc. mais avec toutes les commodités modernes à l'intérieur. (Le Château fut démoli en 1962-63 et le Centre National des Retraites Ouvrières occupe désormais le site.)

Les propriétaires leur firent visiter la demeure, puis George Sand décréta qu'il lui fallait visiter les ruines gréco-romaines d'Olbia. Cela au moins dut l'intéresser, car elle y passa pas mal de temps à flâner dans les ruines, comparant les fragments de plâtre peint qui jonchaient le sol près des thermes romains aux fresques qu'elle avait vues à Herculanum.

Après un repas à St Pierre des Horts ils reprirent la route pour Tamaris.

Elle a écrit : "Hyères est une assez jolie ville, grâce à ses beaux hôtels et aux nombreuses villas qui la peuplent et l'entourent. Sa situation n'a rien de remarquable. La colline, trop petite, est trop près, la côte est trop plate et la mer trop loin. Tout l'intérêt pour moi fut d'examiner ses jardins, riches en plantes exotiques d'une belle venue."

Robert Louis Stevenson et son épouse Fanny séjournèrent dans la Villa "La Solitude" – 4 Rue Victor Basch – pendant 16 mois en 1883-84; sur le mur de la villa, une plaque bleue commémorant ce séjour porte les mots "Je n'ai été heureux qu'une seule fois : c'était à Hyères". Cette citation est extraite des Lettres de Vailima, écrites depuis la villa de Samoa où il mourut. Il poursuit : ..." ce bonheur a cessé pour de multiples raisons : déclin de ma santé, changement de lieu, accroissement de mes revenus, approche furtive de la vieillesse ; depuis ce moment-là, comme avant, je ne sais ce que cela signifie."

### **Robert Louis Stevenson**



A la fin Mars 1883 son épouse et lui étaient installés dans la villa. Il était heureux parce qu'il avait en permanence avec lui sa femme et son beau-fils, dont il appréciait la compagnie. Il écrivit depuis Hyères à sa mère : "Mon épouse est en bonne forme; Je l'aime plus que jamais et l'admire encore plus, et je ne vois pas ce que j'ai fait pour mériter un tel cadeau.... mon mariage a été le plus réussi du monde."

Les Stevenson se marièrent en 1880. D'après Ian Bell ("Rêves d'Exil; Robert Louis Stevenson") Stevenson eut la chance de trouver dans une des colonies d'artistes qu'il fréquentait à l'étranger une femme qui était prête à bourlinguer dans le monde entier en compagnie d'un malade chronique. Toutefois, Ian Bell décrit une femme du Far-West américain, fine gâchette, rouleuse de cigarettes, précédemment mariée et son aînée de 10 ans - égoïste, cupide et soupe au lait mais courageuse.

Le premier mari de Fanny était un bon-à-rien de Sudiste qui avait combattu dans la Guerre de Sécession puis s'était fait embaucher dans les mines d'argent du Nevada. Une des rares femmes du camp de mineurs, Fanny apprit à rouler ses propres cigarettes, à cuisiner utilement et avec imagination et à tirer au pistolet – un Derringer.

Dans une lettre à une amie chère datée d'Avril 1883 Stevenson écrit : "Je suis en excellente santé et travaille 4 à 5 heures par jour – ce qui est une ou deux heures au-dessus de ma moyenne; et nous vivons tous ensemble et faisons fortune dans la plus délicieuse maison que vous ayez jamais vue, avec un jardin comme dans un conte de fées et une vue comme un paysage antique. Petite? Certes elle n'est pas grande. Et quand vous viendrez nous voir, il vous faudra sans doute loger à l'hôtel, juste à côté. Mais c'est l'Eden, madame, l'Eden ..."

En Mai, Valentine Roch, une jeune française vive et efficace, vint travailler chez eux. Elle passa six ans avec eux, les accompagnant même dans leur première croisière dans le Pacifique.

L'enchantement de la villa et l'excellence du climat furent les qualités premières de Hyères pour Stevenson, car il ne vit pas grand-chose du paysage environnant ni des autochtones. Tout au long de l'automne sa petite maison de Hyères lui apporta des satisfactions nouvelles. "Mon adresse est toujours la même", écrivait-il à M. Low (Lettres ; 287) "et je vis dans un coin adorable de l'univers, avec la mer et de belles collines devant moi, une plaine riche et variée; et dans mon dos une colline escarpée chargée de vastes ruines féodales. Je vis au calme absolu; un quidam passant devant ma porte me fait sursauter; mais je jouis d'un air aromatique, et la nuit de la vue la plus merveilleuse sur un jardin au clair de lune. De jour, ce jardin ne paie pas de mine, écrasé par l'environnement et les lointains lumineux; mais la nuit, quand la lune brille, ce jardin, la tonnelle, les volées de marches qui grimpent jusqu'au tertre artificiel, les plumets tremblants des gommiers bleus, tout cela devient un véritable parvis du Paradis. Je connais des anges qui le fréquentent, et il vibre toute la nuit des flûtes du silence."

"L'île au trésor" fut publiée sous forme de roman à la fin Novembre. Ce fut un gros succès immédiat – même des hommes d'état et des juges veillaient pour le lire. Il fut traduit et piraté – paraissant en feuilleton jusque dans des journaux grecs et espagnols. Stevenson souffrit comme d'autres de gens qui volaient ses œuvres écorchaient même son nom. Il a écrit : "J'ai vu mon nom publié dans un numéro du "Critic" comme étant l'œuvre d'un certain R. L. Stephenson, et j'avoue que cela m'a fait bouillir!"

Il a été dit que "L'île au Trésor" était inspiré des îles d'Hyères, mais c'est faux, car l'histoire était parue en feuilleton dans un magazine en Octobre 1881, avant la venue de Stevenson à Hyères. Il avait imaginé l'histoire pour son beau-fils, dessinant la carte d'une île imaginaire puis élaborant l'histoire à partir de noms marqués au hasard sur la carte.

Au Nouvel An (1884) ses amis MM. Henley et Baxter arrivèrent à Hyères où ils passèrent environ une semaine. Mais la maison était trop petite pour les recevoir et Stevenson proposa de partir tous ensemble. Ils partirent tous les 4 pour Nice, où il prit froid presque tout de suite. Au début, cela parut un simple rhume, et ses amis, qui de toute façon devaient rentrer chez eux, partirent sans se faire de souci. Mais il tomba soudain gravement malade et on dit à Mme Stevenson qu'il n'y avait plus d'espoir et qu'elle ferait mieux de faire venir un membre de la famille pour être avec elle à la fin. Le frère de son mari, Bob Stevenson arriva et aida Fanny à soigner Stevenson qui se rétablit lentement. En février, ils purent enfin retourner à "La Solitude".

Stevenson écrivit à sa mère:..."J'ai survécu là où un homme plus solide n'aurait pu... Pour mon état général, comme pour ma consommation, nous ne saurons rien tant que Vidal (son propre et extrêmement compétent docteur de Hyères) ne m'aura pas examiné, mais je pense que le mal est moindre, mes poumons sont costauds."

Cependant en Mai Stevenson fit la plus violente hémorragie de son existence. Elle se produisit tard dans la nuit. Etouffé par le flot de sang, il fit signe à sa femme de lui donner du papier et un crayon et il écrivit: "N'aie pas peur. Si c'est la mort, c'est une mort facile". Il fut très lent à se remettre et on lui recommanda le silence absolu. Dans le silence et l'obscurité, et malgré de terribles souffrances, il gardait tout son courage et sa bonne humeur. Quand on lui lia le bras droit pour éviter des saignements supplémentaires, il continua à griffonner avec le gauche.

Grâce à des soins attentionnés il commença à aller mieux. Il suscitait la compassion – qui s'exprimait parfois de façon inattendue. Il écrivit: "Le petit garçon de la lavandière a apporté cette chose extraordinaire – un canari, pour distraire le monsieur malade ! Heureusement, il ne chante pas, car il rendrait fou le monsieur malade."

Une épidémie de choléra sur la côte (elle fit rage à Toulon) effraya Fanny et contre son gré R.L.S. dut quitter Hyères en Juin 1884. Ils partirent pour Royat, puis par étapes pour l'Angleterre, où ils passèrent les 3 années suivantes. Mme Stevenson revint à Hyères in 1885 pour récupérer leurs livres et des affaires. En 1887 ils quittèrent définitivement l'Europe, d'abord pour l'Amérique où il fut porté aux nues par la presse et fêté dans les réceptions; mais cela l'oppressait et la famille fit voile vers les mers du Sud.

Il mourut à Samoa à 20h10, le soir du 3 Décembre 1894. Il n'avait que 45 ans.

L'historien Jules Michelet vécut quelque temps à Hyères . Il y vint la première fois à la fin Décembre 1857, alors qu'il avait près de 60 ans. Il était célèbre car il avait déjà rédigé la majeure partie de son "Histoire de France" ainsi que plusieurs autres livres.



Il refusa de soutenir le Second Empire, fut suspendu du Collège de France, et privé de l'accès aux archives dont il avait besoin pour poursuivre son Histoire. En 1849, il avait épousé une enseignante de Vienne qui ne supportait pas le climat parisien, aussi l'emmena-t-il passer l'hiver à Hyères. En tant qu'historien, il dut apprécier cette ville médiévale et les ruines de son château.

Il trouva une âme sœur en M. Denis, qui l'invita à profiter de son jardin et de sa riche bibliothèque, et lui fit connaître la colonie étrangère et l'aristocratie de Hyères.

Il a dû passer bien des soirées assis dans le salon Empire du Château Denis, éclairé de mille bougies, ou devant la cheminée de la bibliothèque.

A partir de 1870 Michelet tomba malade, mais continua à travailler à son Histoire, rédigeant les trois derniers volumes. Il se promenait encore au bras de son épouse – un petit vieillard frêle et vouté, cheminant le long des avenues ensoleillées – sa préférée étant le Boulevard des Palmiers.

Il mourut d'une crise cardiaque le 9 Février 1874, à l'âge de 76 ans. Dans son testament rédigé en 1872 il dit souhaiter être placé dans le cercueil le plus simple, emmené sans cérémonie religieuse au cimetière le plus proche et enterré là. L'argent ainsi économisé devait aller aux pauvres.

Un conflit éclata entre son épouse et son gendre. Elle insista pour qu'il soit enterré à Paris et son gendre pensait que conformément à ses dernières volontés il convenait de l'enterrer à Hyères. En fin de compte il fut inhumé dans l'humble cimetière de l'Avenue Paul Long (là où est l'école de nos jours) dans une modeste sépulture.

Mais Mme Michelet ne renonçait pas facilement, et le 12 Mai 1875 elle arriva à Hyères, armée de l'autorisation légale de ramener le corps de son mari à Paris. On l'exhuma donc, et quand le corps fut transporté du cimetière à la gare de La Pauline, il fut suivi par une foule énorme venue de Toulon et de partout à l'entour.

Il y a un buste de Michelet Place derrière la bibliothèque et le musée. M. Roux proposait de renommer l'école Paul Long Ecole Michelet, car il n'était pas seulement un grand écrivain, mais également un grand enseignant. De toute façon, il est heureux que ses restes aient été ramenés à Paris, car le cimetière fut transféré ailleurs en 1882, et il aurait bien pu disparaître, comme ce fut le cas pour une autre personne enterrée dans le cimetière Paul Long – Nicolas Tolstoï, le frère de Léon Tolstoï.

Le 4 Octobre 1860, par un beau jour d'automne, un pauvre convoi funéraire se rendait au cimetière de l'Avenue Paul Long. Peu de fleurs, pas de prêtre devant le convoi, et une poignée d'inconnus seulement derrière le cercueil. Un homme, pourtant, attirait l'attention de certains passants. Il était grand mais déjà voûté, bien qu'assez jeune encore – laid de visage, avec un gros nez, des lèvres épaisses cachées par moustache et barbe, de grandes oreilles mais un regard fixe et dur.

Cet homme, c'était Léon Tolstoï – un des plus grands écrivains russes (auteur de "Guerre et Paix" et "Anna Karenine") et l'un des plus grands penseurs des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles. Le cercueil qu'il suivait vers le cimetière était celui de son frère Nicolas Nikolaevich. Nicolas, qui était tuberculeux, était venu à Hyères pour raisons de santé, à cause du climat. Mais la maladie était déjà trop avancée. Le long et difficile voyage depuis Soden via Francfort et Genève l'avait épuisé, et aux premiers frimas d'automne il décéda.

Le journal de Tolstoï ne nous dit rien de son séjour à Hyères, mais trois de ses lettres sont intéressantes. (M. Roux eut la bonne idée d'écrire à Moscou pour demander des renseignements sur ce séjour qu'il publia en 1958 - "Les Deux Tolstoï en Hyères en 1860")

Les deux frères et leur sœur Marie arrivèrent le 6 Septembre 1860. Marie loua une villa près de l'Ayguade et les deux frères prirent pension chez Mme Senequier au 3 Rue du Midi, aujourd'hui Rue Curie. Ils occupaient probablement deux pièces exposées au Sud.

Le 9 Septembre Leo écrit en français à un cousin : "Hyères n'est pas une île mais une ville sur la côte méditerranéenne au sud/est de Toulon. (Une idée très répandue à l'époque voulait que Hyères fût une île et beaucoup de gens évitaient la station en pensant qu'on devait s'y rendre par la mer).

"La mer, que l'on voit de nos fenêtres, est à 4 verstes (sic) de la ville. Nicolas et moi séjournons en ville, dans une pension à 18 francs par jour, tenue par une très vieille dame, Madame Senequier. Marie loge sur la côte. On dit ici qu'il est bon de se baigner jusqu'en Décembre. (De fait, il surprit les autochtones en se baignant par tous les temps).

"Le climat est admirable. Citronniers et orangers, lauriers et palmiers sont en fleur ou en feuillage ou chargés de fruits tout l'hiver. La santé de Nicolas reste la même – mais elle ne s'améliorera pas ici, à cause de la vie qu'il menait à Soden. Le voyage jusqu'ici et le mauvais temps n'ont pas arrangé les choses.

"Ici, ces 3 derniers jours il a fait très beau et l'on dit que c'est toujours le cas. Une certaine Princesse Galitzine vit ici depuis 9 ans – Marie l'a rencontrée. Elle dit qu'elle est arrivée ici en plus mauvais état que Nicolas et qu'elle est maintenant tout à fait solide."

Tolstoï aimait beaucoup son frère et la mort de Nicolas le rendit sombre et pessimiste. A la mi-Novembre, il écrit à un cousin : "On ne peut imaginer endroit plus triste que cette ville pleine de gens poitrinaires, dont un certain nombre meurt chaque jour."

Mais il resta pour remplir ses devoirs vis-à-vis de son frère, et fit l'achat d'une concession à perpétuité au cimetière. M Roux raconte que 30 ans plus tard, quand le cimetière fut transféré en 1882 vers son emplacement actuel, les ossements de Nicolas furent transférés au nouveau cimetière parce qu'ils n'avaient pas été réclamés par la famille. Ses restes furent ré-enterrés sur la colline abritant le cimetière et l'endroit fut marqué d'une petite plaque. Toutefois, le 1<sup>er</sup> Août 1989 un incendie balaya la colline et détruisit cette dernière trace du frère de Tolstoï. Nous avons demandé au gardien si le feu avait aussi détruit le secteur britannique du cimetière, qui était totalement dénudé. Il nous a expliqué que le Consulat britannique de Marseille avait refusé de contribuer à l'entretien des tombes, ce qui était bien dommage, car le secteur britannique avait contenu des mémoriaux magnifiques aux membres de la communauté britannique qui y étaient enterrés. Les tombes avaient été vandalisées et le terrain fut finalement confisqué par la municipalité.)

Le 25 Novembre 1860 Léon écrit : "Je pense qu'il y avait une fête religieuse et une procession aujourd'hui. J'y suis allé et malgré mon indifférence, j'ai été bouleversé en voyant la foule qui suivait la Statue. J'ai envié la joie que je discernais dans leurs yeux. (La procession s'est en fait tenue le 21 Novembre à l'occasion de l'inauguration du nouveau clocher de Notre Dame de Consolation et de la bénédiction de la nouvelles cloche et de la statue colossale de la Vierge qui devait couronner le clocher).

Nous ignorons combien de temps Tolstoï a passé à Hyères – peut-être quelques mois – car il était inconnu comme écrivain à l'époque. Ceci explique pourquoi son nom ne figure pas parmi ceux des visiteurs illustres publiés dans le Guide. Il repartit aussi discrètement qu'il était arrivé.

## Artistes

Plusieurs artistes connus ont séjourné ici. **Horace Vernet** acheta le Château des Bormettes, après avoir possédé le Château Ste-Claire. **Vincent Courdouan** a laissé quelques magnifiques dessins – son aquarelle d'Olbia est au Louvre, et il a illustré le livre sur Hyères de M. Denis.

La Reine Victoria acheta trois aquarelles à **M. Fahey** – un membre du Royal Institute. Il avait prêté une demi-douzaine de ses aquarelles de Costebelle pour décorer le salon de Sa Majesté pendant son séjour au Grand Hôtel de Costebelle en 1894 – nous en reparlerons dans le prochain chapitre. Elles lui plurent tellement qu'elle en acheta trois – au prix de 35 guinées pour l'une et 14 guinées chacune pour les deux autres – vraiment très cher payé.

**Aubrey Beardsley** mourut à l'âge de 25 ans le 16 Mars 1898 à Hyères. Il était connu pour ses illustrations stylisées en noir et blanc, notamment pour la "Salomé" d'Oscar Wilde et "La boucle de cheveux enlevée" de Pope.

D'autres Anglais connus qui séjournèrent à Hyères furent Lord Shaftesbury, le botaniste Shuttleworth, le Dr North (Chapelain du Roi), le Duc de Hamilton, le Duc de Norfolk, Sir Henry Bullwer et son frère, Sir Bullwer-Lytton, Ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris.

Parmi les visiteurs américains on note le Président des Etats-Unis M. MacClelland\* et le milliardaire Cornelius Vanderbilt.

*\* Il semble ici que l'auteur ait confondu **George McClellan**, adversaire malheureux d'Abraham Lincoln, et **Grover Cleveland**, 22<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> président des E-U. (NdT).*



## CHAPITRE 8 – La visite de la Reine Victoria

Peut-être la plus importante , ou du moins la plus puissante, personnalité à visiter Hyères fut Victoria, Reine d'Angleterre et Impératrice des Indes, souveraine d'un Empire qui représentait un quart des terres émergées du monde et plus d'un quart de sa population. A l'âge de 73ans elles vint à Hyères pour ses vacances de printemps, du 21 Mars au 25 Avril 1892.

Pendant deux mois avant cette date, dès qu'on sut que la Reine allait venir à Hyères, des ouvriers s'affairèrent à réparer et embellir la voirie. Le conseil municipal avait voté la somme de 16 000 francs pour les travaux et des équipes de cantonniers nettoyèrent les fossés, taillèrent les haies et les arbres là où c'était nécessaire, et planté des palmiers, des eucalyptus et autres plantes exotiques.

Un correspondant du "Times" écrit le 19 Janvier : "Je suis monté à Costebelle pour constater les progrès des préparatifs. Je suis passé le long du Roubaud, le ruisseau où les lavandières battent le linge du matin au soir, toute la semaine y compris le dimanche."

Deux des trois hôtels de Costebelle, le Grand et l'Ermitage avaient été retenus pour la Reine et son entourage. Le troisième, l'Hôtel Albion, était plus moderne. Il était situé au sommet de la colline de Costebelle et donc plus exposé au Mistral. Il pouvait accueillir 100 clients était financé par un syndicat anglais. On raconte qu'un capital de £200 000 avait été dépensé pour aménager la propriété. Le Duc et la Duchesse de Connaught (le fils de la reine et son épouse) séjournèrent à l'Albion.

La Reine elle-même occupa le Grand Hôtel – le plus en contrebas des deux autres hôtels, qui étaient reliés par une passerelle et des marches rustiques. Cette passerelle entre les deux hôtels était vitrée "afin que jolies robes et épaules nues ne souffrissent point le vent ni les intempéries".

Les trois hôtels, qui étaient classés comme "palaces", appartenaient à M. Peyron. Le complexe formait un des sites les plus beaux et les plus luxueux de la Côte d'Azur. Les chambres disposaient du chauffage central, de l'électricité de salles de bain privées etc. Il y avait une bibliothèque de 5 000 livres, une salle de bal, un service télégraphique, et même une chapelle anglicane dans le Grand Hôtel.

A l'extérieur, outre les promenades dans la pinède et les jardins plantés de palmiers et d'autres essences exotiques, les clients pouvaient jouer au golf, au tennis sur gazon, au croquet, au badminton, ou monter les chevaux tenus à disposition dans les écuries de l'hôtel.

Les riches propriétaires mitoyens des hôtels offrirent de mettre leurs propriétés à la disposition de la Reine.

## Hôtel Albion – Costebelle



Les clients des deux hôtels reçurent un avis d'avoir à quitter les lieux le 1<sup>er</sup> Mars en vue des préparatifs de l'arrivée de la Reine. Les bagages lourds qui comprenaient le lit de la Reine, un fauteuil et trois ou quatre tapis, ainsi qu'une quantité de porcelaine, de vaisselle, et la chaise-longue de Sa Majesté, avec l'âne qui la tirait, furent acheminés du Château de Windsor dans la deuxième semaine de Mars. (Une chaise-longue était un fauteuil roulant pour invalides, souvent doté d'une capote, comme dans le cas présent.)

Les chambres d'hôtel de la Reine Victoria, comme dans la plupart des demeures bourgeoises en France, avaient des sols en tomettes. On les recouvrit d'un des tapis de l'hôtel par-dessus lequel on plaça un des tapis du Château de Windsor. On agrandit la pièce choisie pour sa chambre, qui donnait à l'Ouest, en abattant un mur. Les murs furent tapissés de cretonne française et les deux fenêtres dotées de tentures de soie et de double vitrage.

La cheminée à la française était ouverte pour accueillir des feux de bois – en l'occurrence des bûches d'olivier.

Jouxtant la chambre était le dressing, ainsi qu'une porte donnant sur la salle de bain. Sa salle à manger privée était au premier étage. Le correspondant du "Times" signala que Sa Majesté amènerait avec elle son propre chef de Windsor, mais que "puisque le Grand Hôtel de Costebelle jouit d'une très grande réputation pour son art culinaire, les services du chef de l'hôtel ont été retenus en qualité de Sous-Chef".

Le bureau privé de la Reine fut décoré d'une tapisserie française et les tentures et le mobilier de soie bleue. Elle avait besoin d'un bureau, car bien qu'elle fût en vacances, des messagers du gouvernement devaient arriver quotidiennement de Londres avec des valises officielles contenant d'importants documents à lire ou signer. Elle s'y retirait aussi pour faire son courrier et traiter différentes affaires avec Sir Henry Ponsonby et le Duc de Rutland.

On avait prévu des chambres pour ses deux domestiques personnelles et un appartement spécialement aménagé pour le Munshi de la Reine – son secrétaire indien. Les serviteurs du Munshi disposaient de deux pièces et on avait pris des mesures pour qu'ils puissent cuisiner leurs propres repas au dernier étage.

(Abdul Karim entra au service personnel de Sa Majesté en 1883 après le décès de John Brown. Les grands airs qu'il se donnait le rendirent aussi impopulaire à la cour que l'avait été feu John Brown, ce qui conduisit la Reine à le défendre avec sa ténacité habituelle. Il trouvait indigne d'être catalogué comme un vulgaire "serviteur" et réussit à convaincre la Reine de le nommer son Munshi, ce qu'elle fit en 1889. Son rôle "progressa rapidement de tamponner les lettres de la Reine à l'aider à les écrire ". (*Elizabeth Longford "Victoria R.I."*)

Les vacances de la Reine avaient été conçues pour une arrivée à Hyères le 19 Mars. A Hyères, on avait effectué des préparatifs élaborés pour la recevoir et la distraire avec classe. Cependant, son petit-fils le Duc de Clarence décéda en Janvier 1892. Elle portait déjà le deuil quand elle apprit la mort de son gendre, le Grand-duc de Hesse, le 14 Mars, juste avant son départ. Sir Henry Ponsonby écrivit du Château de Windsor Castle pour annoncer que, en raison de ces deuils, la Reine arriverait à Hyères le 21 Mars. Il avertit également le Maire que comme elle était en deuil elle ne voulait pas d'une quelconque réception officielle.

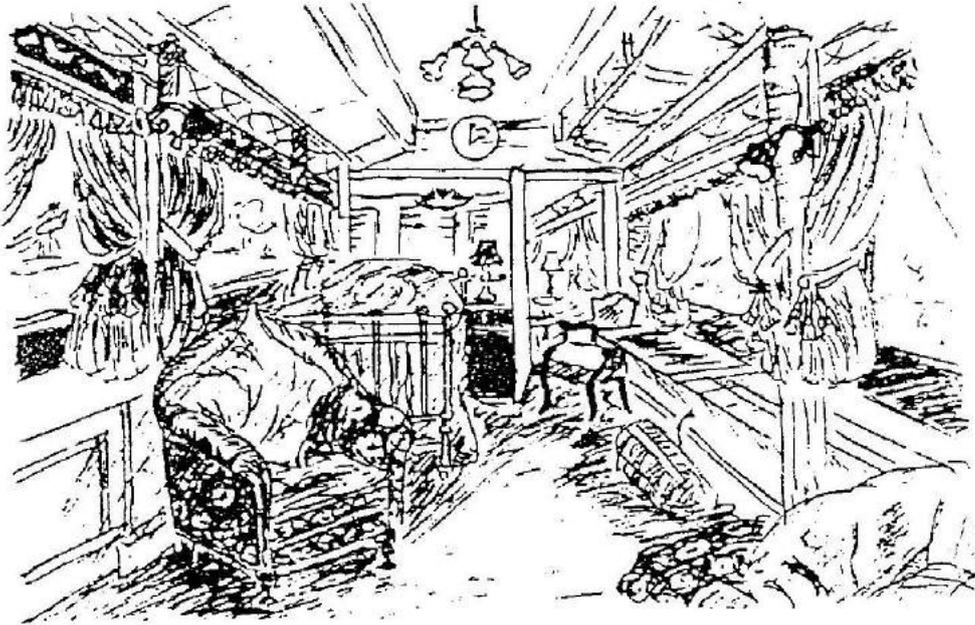
La Reine embarqua à la jetée ferroviaire Nord du port de Portsmouth, où une longue plateforme couverte et un couloir avaient été dressés pour son passage du train qui l'amenait de Windsor au yacht royal "Victoria and Albert". Les bagages royaux furent rapidement transférés par une équipe de marins des fourgons du train au yacht et une demi-heure plus tard le navire quittait le port suivi de son escorte, l'avisotorpilleur "Seagull" et deux autres yachts.

Le train spécial de Sa Majesté l'attendait à Cherbourg depuis plusieurs jours. Les deux voitures dont disposait la reine pour ses voyages en train sur le Continent étaient habituellement stationnées en Gare du Nord de Bruxelles sous la supervision d'un cheminot spécialement affecté, car elles avaient été construites et aménagées en Belgique.

Dans le train, son salon était équipé d'un sofa, de deux fauteuils et de tabourets de style Louis XVI, le tout recouvert de soie bleue avec des glands à franges jaunes. Les murs étaient tendus de soie bleue sur la partie inférieure et de soie gris perle brodée de la rose, du chardon et du trèfle sur la partie supérieure. Il y avait au sol un tapis indien de laine sombre.

Le salon donnait sur un dressing doté d'une table de toilette couverte de cuir marocain rouge foncé, avec des ornements de métal blanc.

## Le wagon-lit de la Reine Victoria



A côté était sa chambre décorée en gris et beige clair. Le plus grand des deux lits était pour la Reine et l'autre pour sa fille la Princesse Béatrice ou quiconque l'accompagnait. Au-delà de la chambre était une sorte de local à bagages où les domestiques dormaient sur des sofas.

A cette occasion, la Reine voyageait incognito sous le nom de Duchesse de Balmoral (avec une suite d'environ 200 personnes, y compris Sir Henry Ponsonby, la Douairière Lady Churchill et le Dr Reid!). Elle aimait semble-t-il circuler "incognito" et avait pratiqué cette passion en Angleterre, faisant par exemple "une promenade au clair de lune avec le Prince Albert le long des "Backs" (l'arrière de l'université) de Cambridge, une voilette par-dessus sa tiare et un imperméable par-dessus les médailles du Prince étant considérés comme suffisants pour préserver leur anonymat." (Longford)

A 21h précises le Lundi 21 Mars 1892 le Train Royal entra en gare de Hyères.

Il avait fait 60° F (15,5° C) ce jour-là et les autochtones comme les visiteurs anglais avaient passé une bonne partie de la journée à regarder les artistes qui décoraient la place de la gare et la salle d'attente qu'elle traverserait pour se rendre du train au landau qui l'attendait.

La Société locale d'Horticulture avait fourni des gerbes de jacinthes et la salle d'attente était gaiment parée de plantes et de fleurs. Le tapis rouge qui couvrait le sol du passage était bordé de fleurs bleues, blanches et rouges, et d'un alignement de palmiers et de troènes.

Dans la salle d'attente, brillamment éclairée de 100 bougies et drapée de tentures roses et bleues à franges dorées, se tenaient le Préfet du Var, le Maire de Hyères et ses adjoints ainsi que le Vice-consul de Grande-Bretagne (Hyères eut son propre Vice-consul jusqu'en 1928. Le poste existait depuis 40 ans en raison de la présence d'une importante colonie britannique. (A l'époque, Hyères se prévalait également de vice-consuls du Brésil, de Norvège, de Suède et d'Italie.)

Dehors, sur la place brillamment éclairée par des lampes électriques et de lanternes japonaises accrochées à des guirlandes se dressaient trois arcs de triomphe soulignés de verdure, dont la structure était recouverte de toile couleur de pierre et sur lesquels étaient peintes toutes sortes d'armoiries; les armoiries royales, l'Union Jack et le drapeau tricolore alternaient avec des branches de palmes. Au fronton de l'arc de triomphe sous lequel la Reine passerait en route pour Costebelle on ne lisait qu'un mot : "BIENVENUE". Le Duc et la Duchesse de Connaught étaient descendus de leur hôtel pour accueillir le train qui arriva à 21h pile.

La Reine descendit du train avec l'aide de "Francy" Clarke, (successeur et cousin de John Brown). Elle ne manifestait pas de signe évident de fatigue après son long voyage. Son fils, le Duc de Connaught, lui présenta le Préfet du Var et le Maire, qui lui souhaitèrent la bienvenue à Hyères. Elle les remercia puis, s'appuyant sur sa canne, elle entra dans la salle d'attente où elle se reposa quelques minutes, après quoi elle monta dans le landau qui l'attendait et fut conduite à son hôtel de Costebelle, escortée de quelques gendarmes à cheval.

Durant tout ce temps, la foule immense qui se pressait autour de la gare, contenue à distance par des policiers à cheval, avait maintenu un silence respectueux. (Sa Majesté nota plus tard que ce fut un des avantages majeurs de son séjour à Hyères. Ailleurs, elle ne pouvait pas faire un pas sans être suivie par une foule bruyante. Ici elle pouvait être seule. En ville, les passants la saluaient respectueusement sans en faire toute une histoire. Dès qu'on annonçait l'arrivée de la Reine les gens s'écartaient et la saluaient à son passage, dans un silence discret.)

La Reine Victoria avait quitté l'Angleterre dans un état dépressif, mais une fois à Hyères elle retrouva le moral – "ne voyant que les personnes de son choix, pas de bruits intempestifs sinon les canons navals de Toulon, rien à passer en revue sinon les magnifiques forêts." (*Longford*). Elle commença à se promener dans la pinède autour de l'hôtel dès le lendemain matin de son arrivée. Accompagnée de la Princesse Beatrice, elle alla jusqu'à l'orangerie de M. Arène, à la Font des Horts, dans le vallon entre l'hôtel et la mer.

Pendant tout son séjour, la météo du "Times" donna le temps qu'il faisait à Paris, Berlin, Vienne, Rome et COSTEBELLE – pendant ce bref instant le centre de l'Empire.

Chaque jour, sauf les rares jours de pluie, la Reine se faisait conduire à l'Almanarre, au village de pêcheurs de Carqueiranne, au Fort de Bregançon, dans la Vallée de Sauvebonne, à La Crau, ou au Col du Serre etc.

Un jour, elle remonta même la rue Massillon jusqu'à la place du marché. D'après le "Times" du 2 Avril, "la rue était juste assez large pour le passage des voitures, mais on en voyait rarement passer par là. (Ce qui n'a rien de surprenant car la rue est en pente très raide). L'approche du carrosse royal provoqua pas mal d'effervescence dans ce quartier très peuplé et une foule s'amassa rapidement, qui aurait pu gêner le passage de la voiture de la Reine si les gens avaient été moins disciplinés et respectueux."

### San Salvador



La Reine s'intéressait beaucoup à la végétation luxuriante et aux fleurs de la région. Elle visita les magnifiques jardins de San Salvador, avec leurs palmiers, yuccas, mimosas, rosiers etc. se détachant sur le sombre arrière-plan de la pinède. A l'époque la propriété appartenait à M. Edmond Magnier, Directeur du quotidien parisien bien connu "L'Evènement". On raconte que vers 1880 il avait acheté un immense palmier d'une valeur de £120 et l'avait fait déplacer de Hyères à San Salvador. L'opération lui avait coûté un supplément de £200! Il fallut construire un échafaudage spécial pour soulever l'arbre, puis louer une charrette spéciale tirée par 15 chevaux pour le transporter. Quand il arriva à San Salvador, il fallut démolir le portail d'entrée pour laisser passer cette plante monstrueuse.

Le dimanche la Reine, la Princesse Béatrice et tout l'entourage assistaient à l'office dans la petite église anglicane de Costebelle. C'était un joli petit bâtiment métallique recouvert de treillage, avec un toit de chaume. Sa Majesté entra dans l'église et s'asseyait dans un fauteuil qu'on avait apporté de l'hôtel.

Le 28 Mars, tous les membres de la Famille Royale allèrent voir le pèlerinage à Notre Dame de Consolation pour la fête de l'Annonciation. Il aurait dû avoir lieu le 25 Mars mais comme il tombait un Vendredi et pendant le Carême cette année-là, et comme les gens du Midi étaient – et sont toujours – superstitieux, on remit la fête jusqu'au 28 Mars.

Voici comment le "Times" décrit la scène: "Le pèlerinage lui-même semble perdre de son sérieux. Jadis la route de Hyères à Notre Dame de Consolation était jalonnée par les Stations de la Croix, où les dévots s'arrêtaient en adoration au cours de leur pénible montée de la colline (souvent sur les genoux). Aujourd'hui il n'en reste guère qu'une ou deux, et les soi-disant pèlerins passent devant sans y prêter la moindre attention. De nos jours ils préfèrent venir en omnibus ou en break à trois chevaux. La pittoresque terrasse devant l'église est pleine d'une foule bruyante de vendeurs de cierges, de gâteaux, de vin et d'une curieuse production provençale faite de sucre brûlé et d'amandes. (On en fabrique encore et on en vend sur les marchés, sur la plage etc.)

"Si un pèlerin souhaite jouer il peut tenter sa chance à la roulette à quatre zéros, favorable au propriétaire. A l'autre extrémité de la terrasse on peut acheter des objets de dévotion et des souvenirs de cette journée."

La Princesse Béatrice, Lady Churchill et le Duc et la Duchesse de Connaught visitèrent l'église avant 9h du matin et achetèrent un certain nombre de souvenirs. La Reine s'y rendit après son habituelle sortie dans le petit carrosse et n'y passa qu'une ou deux minutes, mais sa visite fut appréciée par la foule.

La Duchesse de Rutland fit une lettre aux journaux, décrivant ce même pèlerinage : "Les pèlerins arrivaient de Hyères en omnibus, en charrettes paysannes tirées par de forts chevaux, dans d'énormes diligences avec de gigantesques capotes vertes attelées de trois chevaux de front. Ils avaient tous l'air extrêmement joyeux. La plupart des filles portaient des chapeaux à la mode, ornés de rubans de couleur vive. Les femmes plus âgées portaient pour la plupart des chapeaux de paille, de courtes vestes noires et des jupes grisâtres. Bien sûr, beaucoup de pèlerins venaient à pied et parmi eux, d'adorables vieilles femmes – bien que très pauvres – j'aimerais pouvoir écrire "vieilles dames". Elles portaient de belles coiffes blanches nouées sous le menton, quelque fois un mouchoir blanc en plus et de courtes mantes bien nettes." Elle dit avoir remarqué qu'il y avait plus de femmes que d'hommes!

Le journal "The Anglo American" rapporte que lorsque il plut sans arrêt pendant deux jours Sa Majesté fit savoir que les gendarmes en faction dans les jardins de l'hôtel "n'avaient nul besoin de se mouiller pour son bien!" Le commentaire du journal : "Vous voyez les gardes de Buckingham Palace ou du Château de Windsor accepter une telle prévenance, en admettant qu'elle leur soit offerte?" Les gendarmes avaient l'ordre de ne laisser personne s'approcher de l'hôtel de la Reine sans un laissez-passer en bonne et due forme. Le fils de la Reine, le Duc de Connaught, qui résidait à l'Hôtel Albion, eut l'occasion de se rendre au Grand Hôtel un soir à 22h. Il fut arrêté par un gendarme. "Mais je suis le fils de la Reine!". "Ca m'regarde pas, pouvez pas passer sans permis!" (sic) répliqua le gendarme. En fin de compte, un médecin anglais résidant à Hyères et qui sortait de l'Albion se trouva passer par là; il connaissait le gendarme et réussit à le convaincre que le Duc était bien le fils de la Reine. Loin d'être vexé, le Duc se déclara enchanté que tant de soin fût pris de la protection et de la vie privée de la Reine. Il en informa Sa Majesté, qui félicita l'officier responsable pour l'excellence de son service de garde.

Le 31 Mars, le "Pall Mall Budget" rapporta que la Reine était de jour en jour de plus en plus enchantée de son environnement. "Le changement d'air et de milieu a été bénéfique. A son arrivée, elle avait constamment besoin d'aide pour descendre de son carrosse et elle se déplaçait avec difficulté. Depuis, elle descend fréquemment de sa charrette à âne et avec une simple canne elle marche sans aide le long des sentiers privés dans les bois. " Les sentiers passaient parmi un fouillis de plantes tropicales. Les géraniums, les roses et les violettes poussaient à profusion sous les arbres, parfumant l'air. La Princesse Béatrice et elle prenaient le petit déjeuner à 9h sous les pins du parc de l'hôtel, après quoi elle écrivait un peu, dessinait un peu ou bavardait avec la Princesse Béatrice.

La Riviera était au cœur des commérages à l'époque et le correspondant du "Times" se rendait insupportable dans les couloirs du Grand Hôtel de Costebelle. Quand les nouvelles se faisaient rares, les reporters inventaient. Par exemple, l'un d'eux télégraphia à Londres qu'un dangereux personnage avait été arrêté en possession de lettres menaçant la vie de la Reine et du Président français. Le lendemain, le reporter dut démentir son information et déclarer que l'homme était un fou.

Elizabeth Longford fait le récit d'une visite dans une des îles – sans dire laquelle – l'histoire ayant été racontée à M. Laurens van der Post 30 ans après la visite de Victoria. Un pêcheur local ..."se souvenait qu'étant enfant il avait vu, médusé, une femme bizarre débarquer sur l'îlot rocheux où lui et sa famille vivaient dans des grottes. Elle avait partagé leur bouillabaisse, cette inconnue – dans une grande marmite. Le vieux pêcheur but à sa mémoire, son merveilleux maintien, ses yeux bleu océan, son incroyable bonnet violet – "la Reine Victoria".

M. Bodinier, le petit-fils de M. Cartigny, (survivant de Trafalgar) fut présenté à la Reine. En partant, il demanda à Sir Henry Ponsonby si la Reine accepterait de recevoir quelques Hyérois survivants de la Guerre de Crimée. Ponsonby exprima son accord, en laissant le choix des participants à M. Gasq, Administrateur Naval à Hyères, qui avait lui-même pris part à cette guerre.

Tout naturellement, celui-ci se choisit lui-même, ainsi que M. Ferdinand de la Palhière, un timonier et pilote à la retraite, et M. César Siméon, canonnier à bord du "Boyard", qui avait pris part au bombardement de Sébastopol. Ils étaient tous marins, ce qui provoqua des désaccords parce que l'armée de terre n'était pas représentée!

Le 5 Avril, le "Times" rapporta que la Reine était tellement enchantée de son séjour à Costebelle qu'elle avait décidé de prolonger ses vacances d'une semaine.

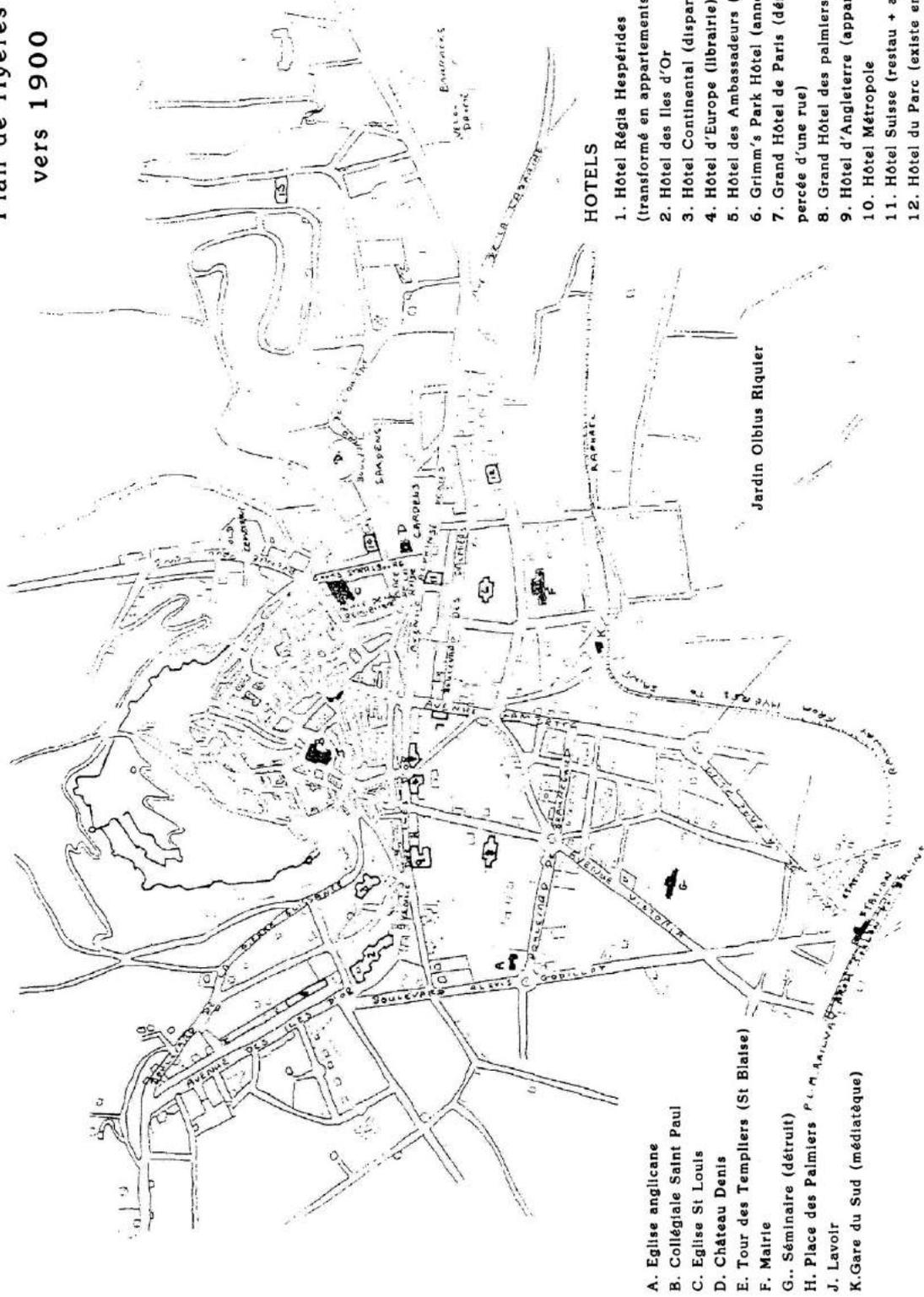
Le temps se réchauffait et la poussière s'accumulait sur les routes. Les autorités veillaient à ce que toutes les routes que la Reine était susceptible d'emprunter soient balayées par une équipe de cantonniers.

"Life" rapporte le 7 Avril : "Le rossignol est déjà là, les chênes sont en boutons, les roses ouvrent leurs pétales pour laisser pénétrer les rayons du soleil, les olives mûrissent rapidement, les riches jardins entre Hyères et la mer produisent leurs premiers fruits pour les marchés du Nord".

Sa Majesté quitta Hyères le 25 Avril à 10h25 dans son train spécial, après avoir fait cadeau de son propre portrait et d'articles de bijouterie au Maire de Hyères, au propriétaire des hôtels, M. Peyron et sa femme et son fils, aux directeurs et aux officiers de gendarmerie et de police en faction, et après avoir remis de l'argent au curé de Hyères pour les pauvres de la ville. Elle subventionna également quatre berceaux pour la crèche pour les enfants des familles pauvres. Ces berceaux devaient être baptisés Reine Victoria, S.A.R. Princesse Béatrice, S.A.R. la Duchesse de Connaught et S.A.R. Margaret-Victoria de Connaught. Qui sait ce que sont devenus ces berceaux?

Beaucoup d'Anglais visitèrent Hyères suite à la visite de la Reine Victoria, et pendant un temps la ville sembla se sentir liée d'une certaine manière à l'Angleterre. En Mars 1927 le Prince George visita Hyères. Le 6 Octobre 1930 le Maire envoya un télégramme au consul de Grande-Bretagne à Marseille déplorant la perte du dirigeable R101. Et le 20 Novembre 1947 le Maire adressa un télégramme à la Princesse Elizabeth à l'occasion de son mariage, notant le fait que Hyères avait toujours attiré de nombreux visiteurs anglais. La Première Guerre Mondiale, suivie du Krach de Wall Street en 1929, la Dépression des années 30, l'institution des congés payés et un changement de mode de vie après la Seconde Guerre Mondiale – tout cela mit fin au tourisme d'hiver à Hyères, ainsi qu'à sa "Belle Epoque".

Plan de Hyères  
vers 1900



- A. Eglise anglicane
- B. Collégiale Saint Paul
- C. Eglise St Louis
- D. Château Denis
- E. Tour des Templiers (St Blaise)
- F. Mairie
- G.. Séminaire (détruit)
- H. Place des Palmiers P.L.M.
- J. Lavoir
- K. Gare du Sud (médiatèque)

HOTELS

- 1. Hôtel Régia Hespérides (transformé en appartements)
- 2. Hôtel des Iles d'Or
- 3. Hôtel Continental (disparu)
- 4. Hôtel d'Europe (librairie)
- 5. Hôtel des Ambassadeurs (agence imm)
- 6. Grimm's Park Hôtel (annexe mairie)
- 7. Grand Hôtel de Paris (démoli pour la percée d'une rue)
- 8. Grand Hôtel des palmiers (lycée)
- 9. Hôtel d'Angleterre (appartements)
- 10. Hôtel Métropole
- 11. Hôtel Suisse (restauration + appartements)
- 12. Hôtel du Parc (existe encore)
- 13. Hôtel Chateaubriand (maison de repos)

## BIBLIOGRAPHIE

Adolph SMITH	"The Garden of Hyères"
Amédée AUFAUVRE	"Hyères et sa Vallée"
Stephen LIEGEARD	"La Côte d'Azur"
GERIN-RICARD	"Dernières découvertes faites à Olbia - Pomponiana – Almanarre"
Edith WHARTON	"A Backward Glance"
Alphonse DENIS	"Hyères Ancien et Moderne"
Gustave ROUX	"Hyères – Une Station d'Hiver"
Elizabeth LONGFORD	"Victoria R.I."
Col. MARNIER	"Souvenirs Historiques Anecdotiques"
Lt Col. POITEVIN de MARUEILLAN	"Pomponiana – San Salvador"

Je souhaite remercier Monsieur le Conservateur du Musée de HYERES, les dames de la Bibliothèque et des Archives du Park Hôtel pour leur aide, ainsi que Monsieur VAYNE, Président de la SHHA (Société Hyéroise d'Histoire et d'Archéologie, sans lequel tout ceci n'aurait jamais été imprimé.

Mes remerciements vont aussi à ma fille Patricia pour sa révision de la version préliminaire, ainsi que pour ses précieux conseils et encouragements.

Les dessins – y compris la première de couverture – sont de l'auteur.

